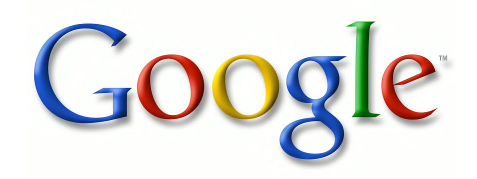
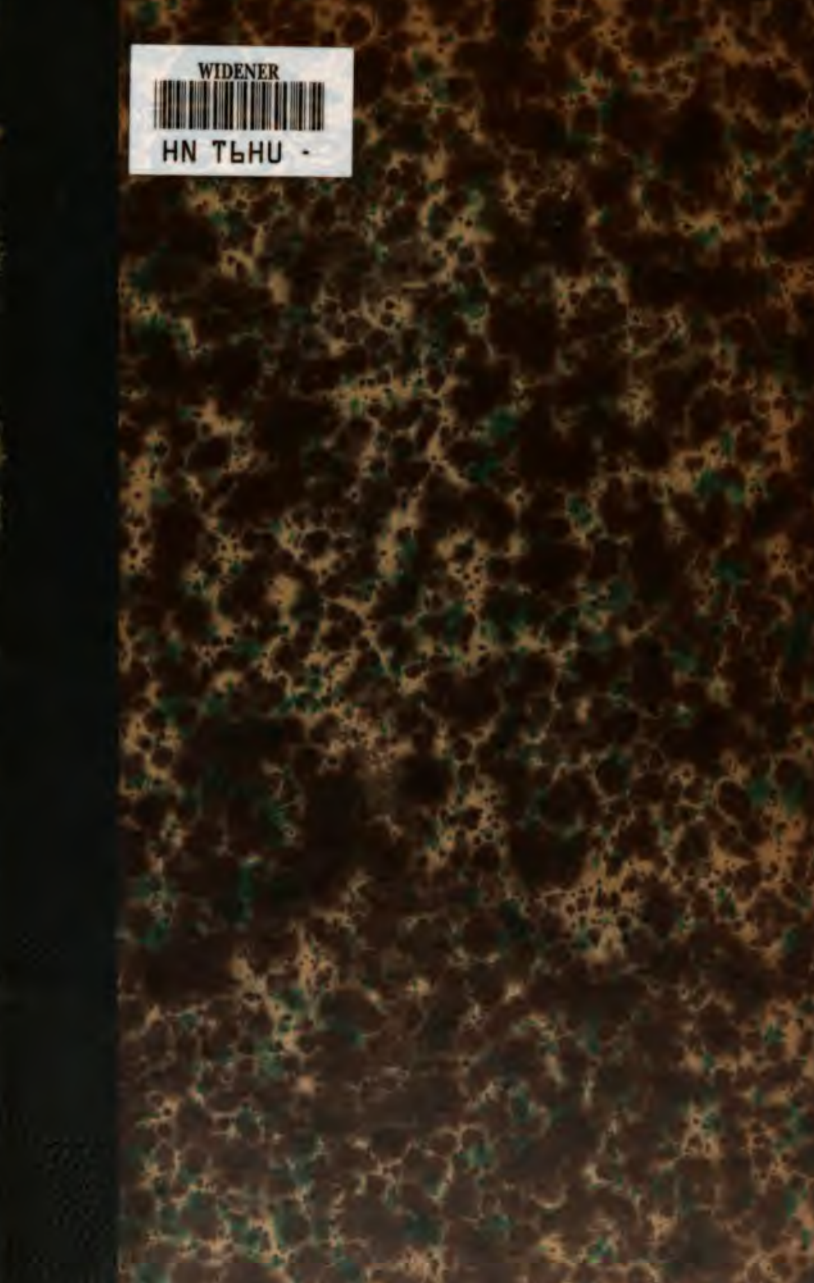
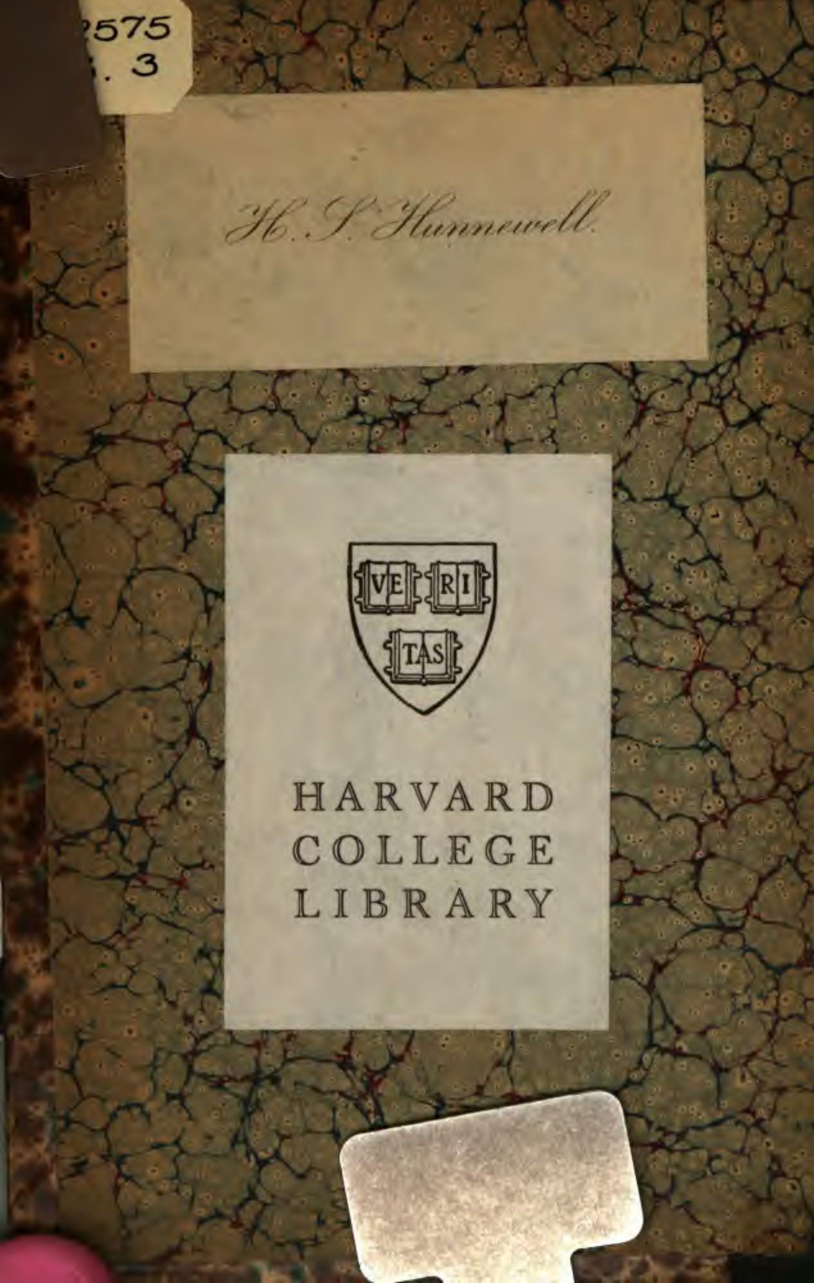
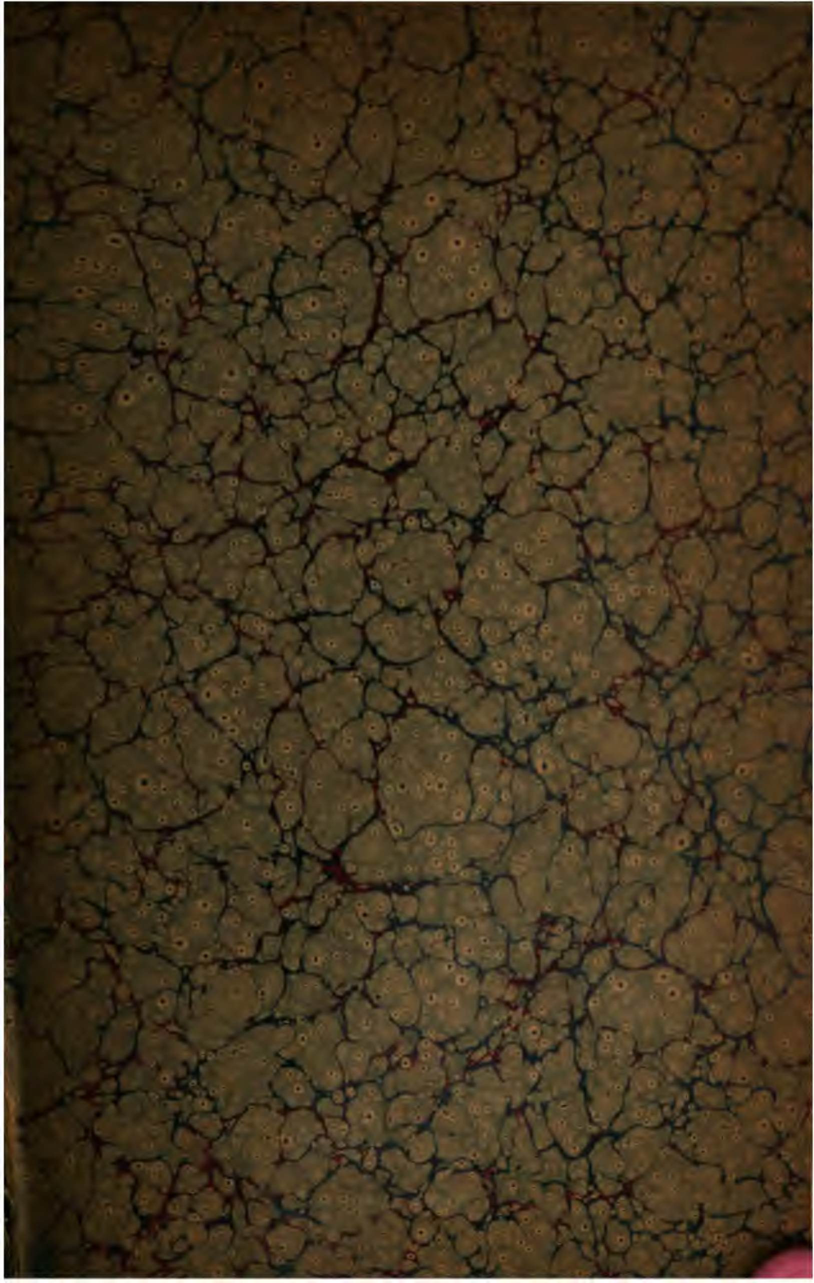



WIDENER
HN TbHU -



2575
. 3
H. S. Hunnewell.
VE RI TAS
HARVARD
COLLEGE
LIBRARY



ŒUVRES COMPLÈTES

D'OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SCÈNES ET COMÉDIES

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES
D'OCTAVE FEUILLET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Format grand in-18

MONSIEUR DE CAMORS, 18ᵉ édition.	1 vol.
SCÈNES ET PROVERBES, nouvelle édition.	1 —
SCÈNES ET COMÉDIES, nouvelle édition.	1 —
BELLAH, 11ᵉ édition.	1 —
LA PETITE COMTESSE, le Parc, Onesta, nouvelle édition.	1 —
LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE, nouvelle édition.	1 —
HISTOIRE DE SIBYLLE, nouvelle édition.	1 —
JULIA DE TRÉCŒUR, 11ᵉ édition.	1 —
UN MARIAGE DANS LE MONDE, 9ᵉ édition.	1 —

LE SPHINX, drame en quatre actes, en prose.
L'ACROBATE, comédie en un acte.
LA BELLE AU BOIS DORMANT, comédie en cinq actes.
LE CAS DE CONSCIENCE, comédie en un acte.
LE CHEVEU BLANC, comédie en un acte.
CIRCÉ, proverbe en un acte.
LA CRISE, comédie en quatre actes.
DALILA, drame en trois actes, six parties.
LA FÉE, comédie en un acte.
JULIE, drame en trois actes.
MONTJOYE, comédie en cinq actes.
PÉRIL EN LA DEMEURE, comédie en deux actes.
LE POUR ET LE CONTRE, comédie en un acte.
RÉDEMPTION, comédie en cinq actes.
LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE, comédie en cinq actes, sept tableaux.
LA TENTATION, comédie en cinq actes, six tableaux.
LE VILLAGE, comédie en un acte.

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

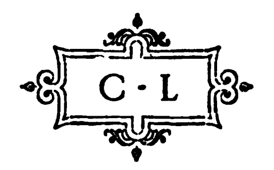
SCÈNES
ET
COMÉDIES

PAR

OCTAVE FEUILLET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE VILLAGE — LE CHEVEU BLANC
DALILA — L'ERMITAGE — L'URNE — LA FÉE

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1876

LE VILLAGE

PERSONNAGES

GEORGE DUPUIS, ancien notaire, soixante ans, le front chauve, l'œil doux et vif; costume un peu arriéré.

REINE DUPUIS, sa femme, cinquante-cinq ans, petite, rondelette active; vêtements noirs.

THOMAS ROUVIÈRE, soixante ans; élégance d'un vieux viveur; barbe en éventail; verbe haut, un peu fanfaron.

MARIANNE, vieille domestique.

La scène se passe dans un bourg du Cotentin.

LE VILLAGE

SCÈNES PROVINCIALES

Un salon servant de salle à manger. Ameublement en vieille tapisserie, style Louis XV. Au-dessus d'un canapé, une belle pendule de la même époque, en écaille incrustée d'ivoire. Entre deux fenêtres, un baromètre. Quelques portraits de personnages poudrés, tenant une lettre à la main. — Sur la cheminée, une pendule à globe, du plus mauvais style troubadour impérial, deux vases de fausses fleurs. Sur la tablette et sous les globes, nombre de curiosités d'un goût douteux.

Il est six heures du soir en hiver. George Dupuis, madame Dupuis et Rouvière sont à table devant un bon feu. — Marianne va et vient pour le service. — Une grosse chatte blanche cherche fortune autour de la table.

DUPUIS, MADAME DUPUIS, ROUVIÈRE, MARIANNE.

MADAME DUPUIS.

C'est comme je vous le dis, monsieur Rouvière, je l'ai cru fou, entièrement fou... — A bas, Minette!... — Il montait l'escalier quatre à quatre, en criant: « C'est Tom! c'est Tom Rouvière! c'est ce diable de Tom!... » Pardon, monsieur Rouvière, mais c'est son mot, vous savez! — Et moi, je le suivais clopin-clopant, en me tuant de lui dire que c'était bien plutôt

M. du Luc avec sa nouvelle calèche, car je savais par madame Le Rendu que M. du Luc dînait aujourd'hui à Sémonville, et, comme il ne traverse jamais Saint-Sauveur sans nous dire un petit bonjour, j'étais bien fondée à croire...

DUPUIS.

Mais, ma bonne amie, qu'est-ce que cela fait à Rouvière, tout cela? Il ne connaît pas plus M. du Luc que madame Le Rendu, n'est-ce pas?... D'ailleurs, tu sais que M. du Luc a ses chevaux et qu'il ne prend jamais la poste ; ce ne pouvait être lui, par conséquent.

MADAME DUPUIS.

Enfin, mon ami, j'en étais convaincue, que veux-tu!

DUPUIS.

Allons, c'est bien, ma chère... Prends donc garde à ta chatte,... elle taquine constamment Rouvière.

MADAME DUPUIS.

A bas, Minette! Qu'est-ce que c'est donc que ça, mademoiselle?... — Tu m'avoueras toi-même, Dupuis, qu'il était plus naturel de m'attendre à voir M. du Luc, notre voisin de campagne, que M. Rouvière, que je ne connaissais pas, et dont tu n'avais pas eu de nouvelles depuis plus de trente ans... Là, franchement,... j'en fais juge monsieur.

ROUVIÈRE, évidemment impatienté.

Vous avez raison, madame, dix mille fois raison!... Mais, Dieu me pardonne, madame Dupuis, je crois que vos côtelettes sont panées!

MADAME DUPUIS.

Hélas! et c'est moi qui ai recommandé à Jeannette de les paner!... J'avais cru faire pour le mieux.

ROUVIÈRE.

C'est une hérésie capitale, ma chère dame; on ne pane plus les côtelettes, — de même qu'on ne porte plus de manches à gigot. Comment, diantre! la Providence vous accorde une des substances les plus précieuses que l'on connaisse en cuisine, — le pré-salé authentique, — le pur mouton de Miels, et vous le panez!... vous osez le paner! Parbleu! j'ai fait le tour du monde, mais il me fallait venir à Saint-Sauveur-le-Vicomte pour voir paner les moutons de Miels!

MADAME DUPUIS.

Que je suis mortifiée! Un peu de sole, monsieur Rouvière? Nous n'avons la poissonnerie qu'une fois la semaine; mais, comme M. Dupuis aime beaucoup le poisson, j'ai fait un marché particulier avec un pêcheur de Portbail; ce qui nous donne un petit plat d'extra tous les mercredis; et comme, Dieu merci, cela se trouvait aujourd'hui mercredi..

DUPUIS.

Allons, Reine, c'est bien! quel intérêt peuvent avoir ces détails pour Rouvière, je te le demande? (Avec expansion.) Dis-moi, Tom, où étais-tu, il y a huit jours, à cette heure-ci?

ROUVIÈRE.

Il y a huit jours, mon ami, j'étais à Dublin.

DUPUIS.

A Dublin? voyez-vous cela!... ce diable de Tom!

ROUVIÈRE.

De Dublin à Londres, de Londres à Jersey, — et me voilà.

DUPUIS.

Et c'est à Jersey que t'est venue cette pensée bienheureuse de relancer au gîte ton vieux compagnon de jeunesse?

ROUVIÈRE.

Hier matin, mon ami. Il y avait dans le vestibule de mon hôtel une carte de Normandie; je la parcourais machinalement en attendant le déjeuner : le nom de ton village — Saint-Sauveur-le-Vicomte — a frappé mes yeux... « Tiens! me suis-je dit, Saint-Sauveur-le-Vicomte; mais c'était là, si je ne m'abuse, que demeurait autrefois George Dupuis,... mon ami George! Eh bien, ma foi, s'il vit encore, j'irai lui demander à dîner en passant... (Il promène ses regards sur la table d'un air inquiet.)

MADAME DUPUIS, avec empressement.

Vous cherchez quelque chose, monsieur Rouvière?

ROUVIÈRE.

Ne faites pas attention, je vous en prie... (Élevant la voix.) Marianne! — N'est-ce pas Marianne que s'appelle votre domestique? — Marianne, ma bonne fille, n'auriez-vous pas un citron? cette sole en réclame.

MADAME DUPUIS, courant à un buffet.

Attendez, attendez, en voici un.

ROUVIÈRE.

Ah! mille pardons, madame.

MADAME DUPUIS.

Ainsi, voilà trente ans, monsieur Rouvière, que vous êtes toujours par voies et par chemins, comme le véritable Juif errant?

ROUVIÈRE.

Positivement, madame.

MADAME DUPUIS.

Dieu, que je n'aimerais pas cela!

ROUVIÈRE.

Sans doute; mais, moi, je suis un original, vous voyez.

MADAME DUPUIS.

Vous avez dû, monsieur Rouvière, dans le cours de vos voyages, manger des choses bien étranges?

ROUVIÈRE, mangeant avec suite, tout en parlant.

Des choses inouïes, madame! — Ah! Marianne, ma bonne fille, approchez un peu... Si j'en juge par l'odeur qui se répand ici, on est en train de torréfier le café dans la cuisine : généralement, surtout en province, on le brûle trop, ce qui lui ôte la fleur de son arome... Allez donc vite, Marianne, et dites bien à Jeannette... n'est-ce pas Jeannette que s'appelle votre camarade?... dites-lui bien que le café veut être roussi seulement, — roussi, vous entendez?

MARIANNE, à demi-voix, en sortant.

Hom! il n'aime rien comme un autre, celui-là!

ROUVIÈRE.

Ma chère dame, il est précisément arrivé à votre volaille l'accident que j'appréhendais pour le café de Jeannette : elle est trop cuite ou plutôt cuite trop rapidement. Cela est fâcheux, car la bête est de bonne race.

MADAME DUPUIS, avec désolation.

Tous les malheurs à la fois ! Je vous demande bien pardon, monsieur Rouvière,... mais votre arrivée a été si imprévue,... nous avons eu si peu de temps devant nous... De grâce, accordez-nous quelques jours, et vous serez mieux traité, je vous le promets.

ROUVIÈRE.

Dix mille fois bonne, ma chère dame; mais, à neuf heures ce soir, sans une minute de délai, il faut que je roule... Oui, madame, vous pouvez le dire, j'ai mangé, chemin faisant, des choses inouïes! j'ai mangé tour à tour le couscoussou sous la tente de l'Arabe; — le curry, l'incendiaire curry, sur les bords du Gange; — à Java, le hideux tripang, qui est le hareng du pays; — en Chine, le fameux nid d'hirondelle à l'huile de ricin...

MADAME DUPUIS.

O ciel!

ROUVIÈRE.

A Panama, j'ai mangé du singe... Bah! il n'y a pas un aliment dans la création qui ne m'ait passé sous la dent!

DUPUIS.

Ce diable de Tom!

ROUVIÈRE.

Aussi, s'il existe sous le firmament un convive sans façon, j'ose me flatter que c'est moi... Les Indiens des Montagnes-Rocheuses,... ces sauvages sont doués véritablement d'une sagacité extraordinaire!... les Indiens, dis-je, m'avaient donné dans leur langue un surnom qui signifiait textuellement « l'Estomac de bonne humeur... » Toujours content, — facile à vivre enfin!

DUPUIS.

Ce diable de Tom!

MADAME DUPUIS.

Acceptez-vous une troisième bécassine, monsieur Rouvière? Je vois avec plaisir que vous les aimez.

ROUVIÈRE.

Dix mille grâces, madame. Oui, j'aime les bécassines, je ne m'en défends pas; mais celles-ci ont un défaut, je ne puis vous le cacher : outre qu'elles sont trop fraîchement tuées, vous avez négligé de les faire saupoudrer légèrement de poivre fin, ce qui est quasiment indispensable à ce gibier... Ah çà! excusez ma curiosité, mais rien ne m'a plus intrigué, je crois, dans tout le cours de ma vie que ce plat que voici sur ce réchaud... Au nom du bon Dieu et des saints, qu'est-ce que c'est que cela?

DUPUIS.

Mon ami, je l'ai fait mettre pour toi : c'est du macaroni.

ROUVIÈRE.

Du macaroni, ceci?

MADAME DUPUIS.

Oui, monsieur Tom,... c'est une attention de George;... il m'a rappelé que vous séjourniez souvent en Italie... J'ai envoyé en toute hâte chez l'épicier, qui avait encore, par bonheur, cette petite provision de macaroni, et, en m'aidant du *Cuisinier royal,* car Jeannette en perdait la tête, j'ai essayé de vous l'arranger à l'italienne.

ROUVIÈRE.

A l'italienne! Mais, ma pauvre chère dame, ça n'a jamais été du macaroni à l'italienne, ça, — jamais, jamais! — Au surplus, c'est peut-être bon tout de même... Voyons.

DUPUIS, après une pause.

Eh bien, mon ami?

ROUVIÈRE, résolûment.

Mon ami, autant mâcher des tuyaux d'orgue! Oh! mais c'est prodigieux! Ah çà! c'est donc du macaroni fossile, ossifié,... je ne sais pas quoi! il faut faire arrêter l'épicier qui vous a vendu cela!... Il doit être affilié à quelque chose!

DUPUIS.

Marianne, vite une assiette à M. Rouvière. Ah! mon ami, quel triste dîner tu fais là!

ROUVIÈRE, froidement.

Tu plaisantes! Ton vin est exquis, d'ailleurs.

MADAME DUPUIS.

Moi... je ne sais plus que dire... J'en mourrai de chagrin... Monsieur Rouvière, goûtez au moins mon gâteau de riz, je vous en supplie à mains jointes.

ROUVIÈRE.

Très-volontiers, madame!... dès que j'aurai achevé cette conserve de pois, — qui serait parfaite si on y avait un peu plus ménagé le beurre. (On entend le tintement d'une cloche.)

MADAME DUPUIS.

Eh! déjà l'Angelus! (Elle se lève.) Pardon, monsieur Rouvière,... je vous quitte pour un instant; mais je serai revenue bien avant l'heure de votre départ. (Elle va prendre une mante posée sur un meuble.)

ROUVIÈRE.

Comment! vous sortez, madame, d'un temps pareil! il y a un pied de neige... Savez-vous cela?

DUPUIS.

Ma femme, mon ami, va tous les soirs à l'église quand l'Angelus sonne, quelque temps qu'il fasse, hiver comme été : c'est une habitude de cinquante ans; tu n'y changerais rien.

ROUVIÈRE.

Ah! très-bien... J'espère que vous êtes contente de votre curé, madame Dupuis?

MADAME DUPUIS.

Oh! oui, monsieur; c'est un si digne homme! Tenez, si vous nous restiez seulement vingt-quatre heures, nous l'avons

demain à dîner; vous ne regretteriez certainement pas d'avoir fait sa connaissance.

ROUVIÈRE.

J'en suis persuadé, madame Dupuis, je vous assure; mais ce sera pour une autre fois.

MADAME DUPUIS.

George, insiste encore, je t'en prie, et n'oublie pas surtout que M. Rouvière m'a promis de goûter mon riz... Ah! monsieur Tom, je vous recommande aussi mes confitures... Je les fais moi-même, et c'est une de mes petites prétentions... Au revoir, mon cher monsieur.

ROUVIÈRE.

Au revoir, madame, au revoir. (Madame Dupuis sort.) Ah! ah!... hem! hem! voyons donc ce riz. — Elle est un peu dévote, ta femme, hein?

DUPUIS.

Oui, un peu... mais d'une dévotion qui n'a rien de gênant pour son entourage. Elle me laisse, moi, bien tranquille dans ma tiédeur. — Bois donc, mon ami, tu ne bois pas! (En baissant les yeux.) Dis-moi, Tom, tu l'as trouvée fièrement provinciale, ma femme, n'est-ce pas?

ROUVIÈRE.

Mais non, mais non.

ROUVIÈRE, DUPUIS, MARIANNE.

DUPUIS.

Si fait. Que veux-tu! elle n'est jamais sortie de son trou!... Et puis ton arrivée lui avait monté la tête, je crois... Elle ne savait plus ce qu'elle disait... Elle parlait à tort et à travers, patati patata : c'était un chapelet de commérages à dépendre les oreilles.

ROUVIÈRE.

Mais pas du tout.

DUPUIS.

Si fait, parbleu!... Ne le nie pas... tu en étais agacé! Moi aussi, du reste... Il semblait qu'elle eût fait vœu de se montrer à toi sous ses côtés les plus défavorables... J'enrageais d'autant plus qu'elle en a de bons — et, à l'occasion, d'admirables... Pauvre femme!

ROUVIÈRE.

Je n'en doute pas le moins du monde, mon ami... Son riz était excellent, tiens!

DUPUIS, violemment à la chatte.

A bas, Minette! Je ferai noyer cette infâme bête! (A Marianne, qui vient d'entrer.) Emmenez ce chat. S'il rentre ici, je le jette par la fenêtre. — Apportez le café, et vous nous laisserez.

MARIANNE.

Allons, viens-t'en, viens-t'en, ma pauvre blanchette, puisque les messieurs de Paris ne veulent pas de toi... (A demi-voix en sortant.) Hom! il bouleverse tout dans la maison, cet ostrogot-là!

ROUVIÈRE. (Il a pris les pincettes et fourrage dans la cheminée en fredonnant.)

O bell' alma innamorata! o bell' alma innamorata!... Vous n'avez pas de théâtre à Saint-Sauveur, vous autres?

DUPUIS.

De théâtre? Tu es bon là, toi!... Nous avons le théâtre de la foire, tous les ans, à la mi-carême.

ROUVIÈRE.

Diantre, c'est dur!... Et qu'est-ce que vous faites donc de vos soirées?

DUPUIS.

Heu! l'hiver, nous bavardons au coin du feu; nous faisons un piquet, ma femme et moi, — ou bien un whist avec les voisins...

ROUVIÈRE.

Aïe!... Et avec le curé, j'en ferais serment?

DUPUIS.

Et avec le curé quelquefois, oui. L'été, j'arrose un peu dans mon jardin... Ensuite, nous nous promenons sur la route, jusqu'au haut de la côte, — ou bien dans le petit bois qui borde la rivière... Et puis on se couche de bonne heure ici!

ROUVIÈRE.

Hum!... c'est moral, tout cela! (Un moment de silence, Marianne achève le service et sort.)

DUPUIS.

Enfin, nous voilà seuls! Je puis te serrer la main à mon aise, mon cher Tom, mon vieux camarade! Mais bois donc, Tom, tu ne bois pas! Tu vas me dire ce que tu penses de cette eau-de-vie-là, mon gaillard!... A ta santé, mon ami! — Sais-tu qu'il y a trente-cinq ans que nous ne nous étions vus!

ROUVIÈRE.

Oui, parbleu! il y a trente-cinq ans, ou peu s'en faut, que nous nous embrassions, — rue Montmartre, — dans la cour des Messageries, — en nous jurant amitié et correspondance éternelles... La correspondance s'éteignit, comme de raison, au bout de deux ans;... mais l'amitié couva sous la cendre... Gentille eau-de-vie que tu as là!

DUPUIS.

Elle est dans ton sentiment? bravo!... Eh! ma foi, il y a encore de bons moments dans la vie, Tom, avoue-le!

ROUVIÈRE.

A qui le dis-tu, mon garçon?

DUPUIS.

Au fait, qui le saurait mieux que toi, Joconde? Mais tu as donc signé un pacte avec le diable, Tom? tu n'as pas changé! tu es resté jeune et superbe... « J'étais jeune et superbe! » te rappelles-tu comme Talma disait cela?... Tu as de la barbe et des moustaches comme un lion de l'Atlas... Tu ressembles à Henri IV... Bois donc, mon ami.

ROUVIÈRE.

Cher vieux George, va! (Posant ses coudes sur la table et prenant un ton confidentiel.) Ah çà! quelle idée as-tu eue, toi, de t'enterrer dans ce bailliage, voyons?

DUPUIS, sérieux tout à coup.

Tu me trouves rouillé, hein?

ROUVIÈRE.

Non, non; mais quelle idée as-tu eue, dis-moi cela, entre nous?

DUPUIS.

Si fait, je suis rouillé, je le sens bien. Ah! mon ami, c'est que la province n'est pas un vain mot! Elle n'a pas volé sa réputation, la misérable!... Je la compare volontiers à ces sources d'eaux thermales qui vous prennent un animal vivant, et vous rendent une pétrification... Quelle idée j'ai eue, dis-tu? Eh! mon Dieu, qu'est-ce que la vie, Tom? Un enchaînement de hasards, un fatal engrenage qui s'empare de vous dès la naissance, et qui vous pousse de filière en filière jusqu'à la tombe!... Voici le rhum, mon ami.

ROUVIÈRE.

As-tu coutume de t'abandonner tous les soirs à des libations aussi prolixes, Georget?

DUPUIS.

Jamais, mon ami. C'est pour te faire honneur.

ROUVIÈRE.

Aussi je me disais... Ceci est le rhum, n'est-ce pas? Bon, continue ton odyssée.

DUPUIS.

A Paris, comme tu sais, j'étais en passe d'un assez bel avenir : j'allais acquérir, aux conditions les plus avantageuses, le cabinet de cet avocat à la cour de cassation chez qui je travaillais. — Je viens ici pour affaires de famille, comptant y rester trois mois au plus;... mais, oui-da, quand une fois la province vous a mis la main au collet, elle vous tient bien...

Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie!

Bref, je me laissai surprendre au charme... grossier sans doute, mais quotidien, mais incessant, de cette existence provinciale; j'en savourai, à mon insu, le futile bien-être, les molles habitudes, la douce monotonie : sans défiance contre des séductions si minces qu'elles en étaient imperceptibles, je m'en trouvai un beau jour enveloppé comme d'un réseau de fer; j'y demeurai captif!

ROUVIÈRE.

Oh! oh! madame Dupuis, j'imagine, a bien quelque chose à réclamer dans ce dénoûment-là?

DUPUIS.

Mon ami, tu me croiras ou tu ne me croiras pas, mais elle était charmante. De plus, j'avais encore ma vieille mère, et c'était pour elle une vive satisfaction que de me voir me

fixer ici. Enfin, je me mariai : j'achetai l'étude de mon beau-père, et tout fut dit. — Prends donc un peu de mon kirsch, Tom.

ROUVIÈRE.

Tout à l'heure. Mais, dis-moi, tu n'es pas resté claquemuré depuis trente-cinq ans dans la vicomté de Saint-Sauveur, j'aime à croire? Tu as fait pour le moins ton tour de France? Tu vas quelquefois à Paris?

DUPUIS.

Ne me parle pas de cela. J'ai fait mon tour de France dans mon jardin, et je n'ai pas vu Paris depuis notre embrassade de la rue Montmartre!

ROUVIÈRE.

Comment, diable!... mais tu avais la passion des voyages autrefois?

DUPUIS.

Eh! je l'ai toujours, mon ami; mais qu'y faire? Quand je me mariai, mon projet était de vendre mon étude au bout de quinze ans, après avoir réalisé quelques économies. Je comptais alors mener ma femme à Paris, — et de là aux Pyrénées... C'était ma manie de voir les Pyrénées... Et puis voilà une fille qui nous arrive après cinq ans de mariage!

ROUVIÈRE.

Tu as une fille, toi?

DUPUIS.

Pardi! je suis grand-père... Eh bien, il a fallu garder mon

étude dix ans de plus pour doter convenablement cette enfant. Quand j'ai eu vendu,... peuh! j'étais vieux,... je suis resté dans mon fauteuil!... Je te l'ai dit, c'est un enchaînement de fatalités que ma vie. — Si nous faisions un petit punch, mon ami?

ROUVIÈRE.

Va pour le petit punch!... Ah! tu as une fille? Et tu l'as bien mariée, j'espère?

DUPUIS.

Mais fort passablement. Elle a épousé un sous-préfet.

ROUVIÈRE.

Un sous-préfet! mule du pape!... Tu mets trop de citron.

DUPUIS.

Tu crois?... Or çà, Tom, éclaircis-moi un mystère : comment ta modique fortune a-t-elle pu défrayer, pendant près d'un demi-siècle, ce vagabondage grandiose que tu mènes à travers le monde?

ROUVIÈRE, s'échauffant.

Mon ami, j'avais dix mille livres de rente en terre : je commençai par transmuter mon patrimoine en billets de banque, ce qui doubla mon revenu; puis je plaçai tout à fonds perdu, ce qui le tripla. Affranchi alors de toute considération étroite, de tout lien de famille, de toute entrave sociale, — citoyen de l'univers, — libre comme l'oiseau du

ciel, je m'élançai dans l'espace!... Je te porte un toast, ami George. Hop! hop! hourra!

DUPUIS.

Ce diable de Tom! Eh bien, c'était énergique! c'était grand!

ROUVIÈRE.

Je consacrai ma jeunesse aux aventures lointaines, réservant pour mon âge mûr les moindres fatigues. — Mon pied, ce pied que voilà, ce pied qui touche le tien sur ce tapis, George, a croisé sa trace avec celles du tigre et de l'éléphant sur le sol de l'Inde. J'ai suivi ces rôdeurs formidables dans leurs forêts de bambous, hautes et solennelles comme des cathédrales.

DUPUIS.

C'était vivre cela, morbleu!

ROUVIÈRE.

Deux ans plus tard, j'arrivais à Canton. Quelle arrivée, mon ami! C'était au milieu d'une splendide nuit d'été. On célébrait l'avénement du céleste empereur. Notre canot avait peine à se frayer passage à travers les jonques et les bateaux de fleurs pavoisés de lanternes innombrables; des feux de mille couleurs se réfléchissaient dans le fleuve avec les étoiles, et nous apercevions au loin sur les rives miroiter les temples de porcelaine!

DUPUIS.

Spectacle féerique! Heureux Tom!

ROUVIÈRE.

Je t'épargne les transitions. — De la Chine, je cinglai vers les Amériques. J'y voyageai plusieurs années, descendant du nord au sud, des savanes aux pampas, des grands bois austères du Canada aux riantes forêts du Brésil, tantôt à pied, tantôt à cheval, plus souvent en pirogue. — Mon plus long séjour fut au Pérou. Je ne pouvais m'arracher de cette coquette ville de Lima!... (Avec discrétion.) Hum! j'avais pour cela des raisons.

DUPUIS.

Ah! traître! ah! bandit!

ROUVIÈRE.

Et puis j'étais devenu joueur. Tu te figurerais difficilement, George, l'attrait d'une table de jeu dans cette patrie des galions. Il semble que l'on ait secoué sur le tapis un de ces arbres merveilleux qui s'épanouissent dans la légende orientale. On y voit peu ou point de monnaie régulière; mais l'éclat fauve du lingot s'y mêle au scintillement des paillettes d'or, le feu du diamant à la clarté lactée des perles; tous les trésors, ravis de la veille à l'océan ou à la terre, se heurtent et se combattent sous vos yeux dans un pêle-mêle fulgurant. On demeure là des nuits entières, des nuits qui sont des minutes, le regard fasciné, la cervelle en fusion, passant vingt fois entre deux soleils du trône de Rothschild au fumier de Job : on y devient chauve, on y devient fou, mais on y sent fortement l'existence!

DUPUIS.

Eh! sans doute, voilà... Et moi qui n'ai jamais joué que mon galopin de whist à un sou la fiche... Malédiction! Mais poursuis, Tom, tu m'électrises!

ROUVIÈRE.

Tout finit, comme tu sais. Dans un jour de tristesse, je m'embarquai sur un baleinier américain qui allait faire campagne dans les parages du pôle austral. Je touchai de la main les froides bornes de notre univers; je vis sur leurs socles de glace ces morses à figure humaine, accroupis et rêveurs comme les sphinx de Thèbes. Au milieu de ces limbes silencieux, dont tous les aspects sont étrangers à la vie terrestre, j'éprouvai les sensations d'un monde différent. J'eus l'illusion, en quelque sorte posthume, d'une planète nouvelle. Je vis là, si je ne me trompe, des jours et des nuits comme on en doit voir dans notre pâle satellite. Que te dirai-je, mon ami? Après trois autres années également bien remplies, je me trouvais à Rio-de-Janeiro, d'où je fis voile pour l'Europe, ayant décrit avec le bout de ma canne toute la circonférence du globe. — Ainsi se passa ma jeunesse.

DUPUIS.

Mon ami, il n'y a pas de roi qui ne doive te l'envier! Et depuis lors, Tom?

ROUVIÈRE.

Depuis lors, je n'ai plus voyagé. Je me suis promené, — d'abord sur la Méditerranée... Bah! il me semblait être sur le bassin des Tuileries! — J'en ai visité tous les rivages. Peu à

peu, à mesure que l'âge est arrivé, j'ai restreint mon cercle, et maintenant je réside en Europe, allant de ville en ville, suivant l'attrait du moment. L'Europe, mon cher, mais elle est à moi! c'est ma propriété, mon domaine! Toutes les fêtes qu'y donnent les hommes ou la nature, c'est à moi qu'ils les donnent! C'est pour moi que Naples a son golfe et son théâtre Saint-Charles, Paris ses boulevards et Rachel, Madrid son Prado et ses combats de taureaux! C'est pour moi qu'on vient de faire l'exposition de Londres! *Evviva la libertà!* A boire!

DUPUIS.

Tom, tu étais né avec du génie! Mais tu ne m'as rien dit des femmes, mon ami? Tu as dû cependant en voir de magnifiques! A Rome, par exemple! ce beau type romain, ces brunes moissonneuses de l'*Agro romano*?

ROUVIÈRE, légèrement.

Oui, oui; mais dans le Transtévère surtout.

DUPUIS.

Et en Asie?... A Smyrne?... Tu es allé à Smyrne? Ces admirables filles d'Ionie, avec des sequins dans les cheveux,... tu les a vues?

ROUVIÈRE.

Oui, oui; je leur ai même parlé.

DUPUIS.

Et les monuments, Tom, tu ne m'en as rien dit non plus? l'Alhambra, le Colisée, le Parthénon?

ROUVIÈRE.

Bah! des amis à toi, tout cela! Je ne t'en dis rien, parce que cela traîne partout. Tout le monde a vu ça. (Un moment de silence.)

DUPUIS, frappant violemment sur la table.

Damnation! (Il se lève, enfonce ses mains dans ses poches et marche à travers le salon.)

ROUVIÈRE.

Eh bien, qu'est-ce qui te prend?

DUPUIS.

Ah! Tom! Tom! la rougeur me monte au front quand je compare à la destinée que tu as su te faire celle que j'ai subie! Tandis que ton cœur comptait chacun de ses battements par quelque noble ou gracieuse émotion, le mien marquait stupidement les heures comme une horloge de cuisine! (Il s'arrête.) Car enfin est-ce que j'ai vécu, moi? Fi donc! Je suis né, j'ai dormi et j'ai mangé, voilà tout! Aussi qu'est-il arrivé? Je me suis éteint, je me suis racorni; je suis descendu dans l'échelle des êtres au niveau du crétin des Alpes,... du coquillage,... du mollusque!

ROUVIÈRE.

Allons! allons! tu vas trop loin. Si tu ne possèdes plus tout à fait la même verdeur d'imagination, la même vivacité d'esprit que je t'avais connue autrefois...

DUPUIS.

Ah! ah! tu l'avoues donc enfin, tu me trouves rouillé!

ROUVIÈRE, se levant, allume un cigare, s'adosse à la cheminée et dit en brossant ses moustaches de la main.

Écoute, George, je serai franc. — Tu sais que je le fus toujours. — Mon impression, lorsque j'ai mis le pied dans ta demeure, a été sinistre. J'y ai respiré je ne sais quelle vague odeur de nécropole. J'ai cru pénétrer dans une de ces habitations d'un autre âge reconquises sur la mort par la patience de l'antiquaire. Pendant qu'on était allé t'avertir, je regardais, avec une sorte de curiosité hébétée, ces meubles, ces tableaux, ces tentures dont la propreté morne semble attendre la vitrine d'un musée : je me rappelais ta délicatesse d'esprit, ton élégance de mœurs, ton goût éclairé des arts, et je ne pouvais absolument concilier cette brillante image qui m'était restée de toi avec l'existence maussade et plate dont les témoignages attristaient mes yeux. Tu es entré alors; je t'ai vu, tu m'as parlé... Ma vue, mon jugement étaient-ils altérés par les préoccupations auxquelles tu me trouvais en proie? Je ne sais,... mais ton langage m'a surpris,... ton front même m'a paru rétréci;... j'ai essuyé une larme furtive, — et j'ai murmuré malgré moi, comme j'eusse fait devant ta tombe: « Voilà donc tout ce qui reste de mon ami! » Je ne t'offense pas, George?

DUPUIS.

Non, Tom, non. J'avais, d'ailleurs, le sentiment de ma décadence. Je m'en doutais du moins, et ce doute était insupportable. J'aime mieux la certitude.

ROUVIÈRE.

Parlons d'autre chose, mon ami. — Tu as vendu ton étude? et que comptes-tu faire maintenant?

DUPUIS.

Que veux-tu que je fasse ? j'achèverai de mourir !

ROUVIÈRE.

Eh! sang-Dieu! ressuscite plutôt! — Causons sérieusement, George. Tu t'étais, en te mariant, créé des devoirs; tu les as remplis jusqu'au bout : c'est très-bien! Mais, aujourd'hui, ta position est faite; l'avenir de ta femme, celui de ta fille, sont largement assurés... Qu'est-ce qui t'empêche, pendant deux ou trois ans, de te replonger dans le courant de ton siècle et d'y retremper tes facultés? Tu sais de quel air miraculeux on voyage à présent : en deux ans, te dis-je, tu peux parcourir l'Europe et même pousser une pointe en Asie... Tu peux recouvrer, au contact des plus radieuses créations de la nature et des arts, toute la fraîcheur et tout le mouvement de ta pensée... Tu peux assouvir ces regrets qui te rongent le cœur et qui abrègent tes jours! en deux ans, pas davantage! Et maintenant, si tu préfères le suicide à outrance, libre à toi!

DUPUIS.

Eh! mon ami, quelle apparence y a-t-il que j'aille, à mon âge, m'embarquer seul par les chemins comme un écolier?

ROUVIÈRE, allant à lui.

Est-ce qu'il s'agit de s'embarquer seul? Ne suis-je pas là? Est-ce que je ne mets pas à ta disposition mon expérience, ma chaise de poste, mon domestique, — tout ce que je possède enfin?

DUPUIS.

Comment! Tom, vraiment, tu m'accompagnerais partout?

(Ils se mettent en marche côte à côte à travers le salon.)

ROUVIÈRE.

Mais je te conduirai par la main, mon garçon! je t'épargnerai les guides, les ciceroni et toute la vermine familière du touriste. Ne me remercie pas, cela m'enchante. Tes impressions raviveront les miennes. Et puis n'est-il pas délicieux, George, de terminer tous deux la vie comme nous l'avons commencée, confondant nos aventures, nos plaisirs, nos cassettes? Allons! c'est entendu, hein?

DUPUIS.

Je t'avoue, mon ami, que jamais projet ne m'a souri davantage; mais...

ROUVIÈRE.

Point de mais, c'est entendu! Nous irons attendre la fin de l'hiver à Paris : pour prendre patience, tu auras les musées, les spectacles;... je te mènerai dans les coulisses,... tu entendras Alboni, Cruvelli... Tu aimais la musique autrefois?

DUPUIS.

Je l'aime toujours, mon ami! je joue même encore de la flûte.

ROUVIÈRE, entraîné.

Eh bien, tu emporteras ta flûte... Qu'est-ce que je disais donc? Ah! l'hiver à Paris, — c'est convenu; mais, dès les

premiers jours du printemps, si tu m'en crois, nous franchirons les Pyrénées : nous passerons trois mois dans la Péninsule;... nous profiterons de l'été pour visiter les capitales de l'Allemagne... et nous redescendrons en Italie par Trieste et Venise... Que dis-tu de ce plan?

DUPUIS, *s'arrêtant.*

Je dis... (*Avec décision.*) je dis qu'il m'ouvre le ciel!... donne-moi un cigare!... je dis que tu as raison, — que j'ai assez longtemps vécu pour les autres, que j'ai fait dans ma vie une part suffisante au sacrifice! Eh morbleu! on a aussi des devoirs envers soi-même! (*Il lance d'énormes bouffées de fumée.*) On doit compte à la Providence des dons qu'on en a reçus! L'intelligence, — l'imagination, — le sentiment du beau, sont des bienfaits qui obligent, Tom! C'est une honte, c'est un crime digne des sauvages que de laisser périr ces flammes sacrées sous l'éteignoir!

ROUVIÈRE.

Eh! à la bonne heure! je retrouve mon George!... Ah çà! mon ami, battons le fer pendant qu'il est chaud... (*Il appelle.*) Marianne!

DUPUIS, *baissant la voix tout à coup.*

Chut! chut! qu'est-ce que tu lui veux donc?

ROUVIÈRE.

Mais je veux la prévenir de ton départ, afin qu'elle s'occupe de ton petit bagage... Marianne!

DUPUIS.

Chut! chut!... comment, mon ami, est-ce que nous allons partir ce soir?

ROUVIÈRE.

A neuf heures... J'ai commandé les chevaux pour neuf heures, tu sais bien.

DUPUIS.

Oui, oui, je le sais;... mais la nuit menace d'être diantrement rude,... il fait un froid de Sibérie... Il me semble que nous pourrions sans inconvénient attendre à demain matin.

ROUVIÈRE.

Oh! écoute, si tu as peur d'une onglée et d'une nuit en voiture, enfonce ton bonnet sur tes deux oreilles, couche-toi et ne me parle plus de voyager!

DUPUIS.

Mon ami, je n'ai peur de rien ni de personne; mais la vérité est que cette grande hâte me déconcerte un peu. J'avais compté sur deux ou trois jours pour me retourner, — pour faire mes préparatifs...

ROUVIÈRE.

Quels préparatifs? Il te faut une malle et un peu de linge; tu as une heure pour cela, c'est assez. Si tu n'as pas d'argent, j'en ai. Voyons, pas d'enfantillage, George; si tu diffères ton départ de deux ou trois jours, il est clair, pour toi comme pour moi, que tu ne partiras pas. Je n'ai pas besoin de te dire quelles influences, quels obstacles amolliront ton courage et

ruineront ta résolution. Quoi qu'il en soit, en pareille circonstance, il faut trancher dans le vif ou renoncer...

DUPUIS, après un moment de réflexion.

Tu as encore raison... Touche là, Rouvière; je suis ton homme.

ROUVIÈRE, appelant.

Mar...

DUPUIS, vivement.

Non, n'appelle pas Marianne,... c'est inutile. Je sais mieux qu'elle ce qui m'est nécessaire. Je ferai ma malle moi-même, sitôt que ma femme sera rentrée. (Il regarde à la pendule.) Hui heures : elle ne peut tarder beaucoup maintenant... Eh bien, quoi? c'est un moment à passer,... un triste moment, j'en conviens;... mais, après tout, j'ai ma conscience pour moi... et puis, si ma coupe est pleine d'une généreuse liqueur, qu'importe un peu d'amertume sur les bords?... Ah! Tom, quelle perspective soudaine! quel horizon! Grenade, Venise, Naples!... c'est un rêve!... Huit heures cinq... Ah! je donnerais vingt-cinq louis pour être plus vieux d'une heure... Mon Dieu! d'un quart d'heure seulement... Je sais bien que c'est une faiblesse, mais...

ROUVIÈRE.

Allons, veux-tu que je me charge d'avertir ta femme, moi?

DUPUIS.

Franchement, Tom, tu me rendras service.

ROUVIÈRE.

Eh bien, c'est arrangé. Va-t'en faire ta malle.

DUPUIS.

Ce n'est pas au moins que je craigne une scène violente; ce serait méconnaître son caractère.

ROUVIÈRE.

Je verrai bien.

DUPUIS.

Dis-lui surtout que je la prie instamment de garder son calme. Des attendrissements me feraient mal et ne serviraient à rien.

ROUVIÈRE.

Je vais le lui dire. Allons, ta malle!

DUPUIS.

J'y cours. (Revenant.) Mon ami, dis-lui cela tout doucement, n'est-ce pas?

ROUVIÈRE.

Sois tranquille. Mais, toi, ne va pas m'abandonner, quand une fois je me serai mis en avant.

DUPUIS.

Fi donc! déserter pendant le combat? Tu ne me connais plus, Tom!

ROUVIÈRE.

Non... C'est que, dans ce cas-là, je jouerais un fort sot personnage, tu conçois?

DUPUIS.

Tom Rouvière, j'ai l'honneur de vous affirmer que ma résolution est prise; que, ce soir à neuf heures, rescousse ou non rescousse, je pars avec vous, et, s'il vous faut ma parole pour gage, je vous la donne... Es-tu content?

ROUVIÈRE, *le prenant par les épaules.*

Va faire ta malle! (*Dupuis sort.*)

ROUVIÈRE, *seul, se frottant les mains.*

Ah! ah! c'est donc à nous deux, ma chère madame Dupuis! Assurément mon principal but en cet affaire est d'obliger George, — de le rendre à lui-même; mais je ne suis pas indifférent non plus au plaisir de lancer la foudre à travers la sérénité de cette matrone ridicule... Voilà une femme, je l'avoue, qui renverse toutes mes notions morales... Je ne suis pas un Turc,... j'avais cru fort chrétiennement jusqu'ici que la polygamie était un cas pendable;... mais, ma foi! il est décidément impossible qu'un galant homme soit condamné à l'intimité perpétuelle d'une créature aussi parfaitement désagréable que l'est ce vieux pot-au-feu de village! — Avant même d'avoir vu cette femme, je l'avais comprise, je l'avais jugée : elle m'était odieuse! Oui, je l'avais devinée tout entière, depuis ses souliers de castor jusqu'à son bonnet à tuyaux plats. dans l'ordonnance de ce monde mesquin, son œuvre et son image, — dans la béate symétrie qui prête à chacun de ses meubles, savamment distancés, un air de si profond ennui, — dans le méthodisme poupon que respire tout cet intérieur de presby-

tère... Il n'y a pas jusqu'à ce baromètre, — terni par sa curiosité banale, jusqu'à ces niaises raretés, — ce bengali empaillé,... ce nécessaire en coquillages,... ce verre filé,... ces absurdes cocos sculptés par les prisonniers, qui ne m'eussent donné fidèlement la mesure de sa personne physique et morale... Cette femme-là — j'en mettrais ma main au feu — conserve des pommes dans ses armoires à linge!... Pauvre George!... un homme d'esprit cependant!

... J'en étais fâché à cause de lui; mais je n'ai pas pu y tenir, je l'ai bourrée comme une caronade pendant tout le dîner. J'ai été maussade comme un almouk! au fond, j'en avais honte; mais, ma foi! on n'a pas des nerfs de bronze... M. du Luc! madame Le Rendu! et sa poissonnerie, — et sa chatte, — et son curé! Que diable! c'était trop fort... Non, je n'imagine pas que l'existence bornée, l'esprit étroit, le langage commun d'une taupinière de province puissent jamais se résumer dans un type plus complet, et réaliser une figure de femelle plus disgracieuse.

Ah! nous allons avoir probablement une chaude explication, car je sais assez quelles âmes de harpie se dérobent sous ces masques débonnaires : j'entrevois la griffe sous le gant ouaté de la dévote... Mais elle va trouver son maître, ou je me trompe fort. J'ai les pleins pouvoirs de George,... j'ai sa parole, je sais qu'elle est solide,... je ne lâcherai point prise.

Excellent George! que n'a-t-il pas dû souffrir avant de courber sa tête intelligente sous ce joug imbécile! Eh mon Dieu, je connais cette histoire-là. Il aura lutté bravement d'abord, — et puis peu à peu il aura été dompté comme tant d'autres par l'action continue, dissolvante de cette volonté

féminine. — C'est un martyre de trente années! mais pardieu! madame Dupuis, le vengeur est arrivé! (Il rit.) Ça me rappelle ma bataille contre cette mégère indienne à qui j'avais volé son manitou pendant son sommeil... Ah! la méchante drôlesse! C'est une chose extraordinaire comme toutes les vieilles femmes se ressemblent. (Au bruit de la porte qui s'ouvre, il se poste carrément le dos au feu.)

ROUVIÈRE, MADAME DUPUIS.

MADAME DUPUIS, parlant à sa suite, qui essaye de se glisser à sa suite.

Pas du tout! vous vous êtes fait mettre à la porte, restez-y. (Elle referme la porte.) Oh! Dieu!... oh! les mauvais sujets!... ils ont fumé!

ROUVIÈRE.

Avons-nous fumé?... (Il aspire avec bruit.) Dieu me protége, je le crois! Eh bien, voyez jusqu'où peut aller la distraction, madame Dupuis,... je ne m'en étais pas aperçu, tant nous étions absorbés, George et moi, dans notre grand projet.

MADAME DUPUIS, se débarrassant de sa mante et de son chapeau.

Quel projet?... Vous nous restez, monsieur Tom?

ROUVIÈRE.

Hum! pas précisément! mais, pour George et pour moi, cela revient au même. Savez-vous deviner les énigmes, madame Dupuis?

MADAME DUPUIS, le regardant fixement.

Vous n'emmenez pas George, par hasard?

ROUVIÈRE.

Mais avec votre permission, madame Dupuis, j'ai positivement cet avantage.

MADAME DUPUIS, souriant avec indécision, et l'interrogeant du regard.

Non, non, n'est-ce pas?... Vous me jugerez bien simple, monsieur Rouvière, de répondre sérieusement à une plaisanterie;... mais je n'en suis pas maîtresse,... vous m'avez atteinte à la source de ma vie... Dites-moi... je vous en prie, dites-moi, mon bon monsieur Tom, que vous me laissez mon mari?

ROUVIÈRE.

Je vous laisse son cœur sans contredit, ma très-chère dame; mais la vérité est que je vous enlève momentanément sa personne. En deux mots, George songeait depuis longtemps à reprendre langue dans le monde des vivants, et il a saisi avec joie l'occasion de ce départ précipité, qui coupe court à tout empêchement subalterne.

MADAME DUPUIS, s'appuyant d'une main sur un fauteuil, les yeux baissés et vagues, murmure à demi-voix.

C'est vrai!

ROUVIÈRE.

Tenez, l'entendez-vous, le forcené? quel tapage il fait là-haut avec sa malle! Il la traîne sur le parquet comme un char de triomphe!... Ah çà! il ne vous paraîtra pas merveilleux, j'imagine, madame Dupuis, qu'après avoir séjourné trente

années consécutives à Saint-Sauveur-le-Vicomte, un homme de la trempe de George...

MADAME DUPUIS, simplement, d'un ton bref.

Oh! ne m'expliquez rien,... je comprends. Où l'emmenez-vous?

ROUVIÈRE.

Mais, à vous dire vrai, ma chère dame, un peu partout : d'abord...

MADAME DUPUIS.

Pour combien de temps?

ROUVIÈRE.

Oh! pour un an — ou deux tout au plus. Ah! madame Dupuis, quel avenir cela vous fait! Combien va s'enrichir en ce petit nombre de mois votre collection, si brillante déjà, d'objets d'art et de curiosités naturelles! Joignez-y une douzaine de reliquaires authentiques, — et de chapelets bénits de la main du saint-père,... *propriâ manu!*... Ah! ah! qu'est-ce que vous dites de cela?

MADAME DUPUIS, qui ne l'a pas écouté, se laisse tomber dans le fauteuil et cache son visage dans ses deux mains.

Oh! mon Dieu!... (On entend ses sanglots étouffés.)

ROUVIÈRE, à part, fronçant le sourcil.

Ah! cela tourne à l'élégie! (Haut, après un mouvement. Allons, ma chère madame Dupuis, voyons donc, cela n'est pas raisonnable! de quoi s'agit-il après tout? D'un voyage!

Ce n'est pas la mort d'un homme qu'un voyage,... on en revient, j'en suis la preuve... Eh! comment font donc les femmes des marins, mon Dieu! Allons, encore?... Ah! véritablement, ce n'est pas bien! vous me mettez dans l'embarras, madame Dupuis! vous me rendez mon ambassade infiniment pénible!

MADAME DUPUIS, d'une voix brisée.

Excusez-moi, monsieur,... vous voyez,... je... je ne puis... (Elle laisse tomber sa tête dans sa main.)

ROUVIÈRE fait un geste d'impatience et commence une rapide promenade, puis s'arrête tout à coup devant madame Dupuis.

Voilà justement, madame, — j'ai mission formelle de vous le dire, — ce que George tient par-dessus tout à éviter.

MADAME DUPUIS, se levant à demi avec anxiété.

Est-ce que je ne vais pas le voir?

ROUVIÈRE.

Vous allez le revoir certainement, si vous reprenez un peu de fermeté : sinon, comme sa détermination est irrévocable, il vaudrait mieux, pour vous et pour lui, en demeurer là.

MADAME DUPUIS.

Eh bien, je vais être courageuse, je vous le promets... Quelques minutes seulement,... donnez-moi encore quelques minutes!... Je ne puis pas,... comme cela,... tout d'un coup. Oh! Dieu! Dieu de bonté! (Elle pleure.)

ROUVIÈRE, *durement.*

Encore une fois, madame, votre désespoir me paraît tout à fait hors de proportion avec l'événement. Que diantre! je ne le mène pas à la guerre, votre mari.

MADAME DUPUIS, *parlant comme une enfant, en essuyant ses larmes.*

Non, non,... je sais bien,... il reviendra.

ROUVIÈRE.

Vous avez de la religion, madame Dupuis, voici le moment de vous en souvenir... Ce n'est pas tout que d'aller à l'église,... il ne faut pas songer uniquement à soi en ce monde.

MADAME DUPUIS, *parlant avec peine.*

Mais,... monsieur Rouvière,... c'est qu'il n'est pas habitué, comme vous, à cette vie de fatigues continuelles;... sa santé est plus frêle que vous ne le pensez... (*Lui prenant les mains avec élan.*) Vous aurez bien soin de lui, n'est-ce pas?

ROUVIÈRE, *moins rude.*

Hem!... sans doute, madame, sans doute : comptez sur moi,... je m'engage à vous le ramener frais et rose comme une demoiselle... Je m'y engage sur l'honneur, entendez-vous?... Mais, je vous en prie, plus de larmes, et surtout point de scène d'adieux.

MADAME DUPUIS.

Non, monsieur, vous serez content de moi; vous verrez! C'est fini. (*Souriant.*) Il n'y paraît plus déjà.

ROUVIÈRE.

Allons, c'est bien, madame Dupuis, c'est bien!... Je fais grand cas, moi, des femmes vaillantes, des épouses sincèrement chrétiennes. — Et, maintenant que nous sommes de sang-froid, permettez-moi de vous répéter que cette immense affliction n'avait réellement pas de raison d'être. Qu'est-ce qu'une année? Mon Dieu, vous passerez six mois chez votre fille, je suppose; le reste du temps, vous vivrez ici, gentiment, au milieu de vos habitudes et de celles de George. Il ne sera même qu'à moitié absent, car tout ici vous parlera de lui; vous le retrouverez à chaque pas.

MADAME DUPUIS, secouant la tête.

Prenez garde, monsieur Tom, prenez garde, en me cherchant des consolations, d'augmenter une douleur que vous ne pouvez comprendre.

ROUVIÈRE.

Je vous demande pardon, madame; je la comprends, — et je pensais vous le prouver.

MADAME DUPUIS.

Oh! monsieur, je n'accuse ni votre intelligence, ni votre bonté, soyez-en sûr.

ROUVIÈRE.

Madame!

MADAME DUPUIS, avec effusion.

Mais enfin il y a des choses qu'on ne devine pas, monsieur Tom... Songez-vous combien votre existence a été diffé-

rente de la nôtre?... Vous avez été sage, vous,... vous n'avez pas laissé votre cœur se prendre dans ces liens dont on ne sait le nombre et la force que le jour où ils se brisent... Oui, vous le disiez bien, tout ici, — jusqu'aux pierres du foyer, — tout fait partie de notre vie commune; — tout unissait nos souvenirs et rapprochait nos pensées,... tout nous aimait et tout nous était cher! Je le croyais du moins... Il n'y a qu'un instant encore, combien j'attachais de prix à ces objets familiers à tous deux depuis tant d'années, aux moindres traces de nos longues habitudes, à tous ces témoins des projets, des plaisirs, des chagrins partagés!... et maintenant, ils ne sont plus, ils ne peuvent plus être pour moi que les ruines d'un bonheur mensonger, les débris d'une illusion!...

ROUVIÈRE.

Eh! madame, l'exagération est étrange. En admettant que ce voyage jette quelque trouble dans le présent, le passé du moins demeure intact.

MADAME DUPUIS.

Vous vous trompez, monsieur. Ce voyage n'est rien sans doute, mais il répond cruellement à une question que je me suis adressée en secret toute ma vie... George est-il heureux?... Eh bien, non. J'étais seule heureuse,... voilà la vérité! (Avec une vive émotion.) Il était résigné... mais pas heureux... Hélas! mon cœur pourtant, j'ose le dire, était digne du sien,... mais pour le reste, je lui étais trop inégale; je le sentais amèrement. De quelle ressource pouvait être pour un esprit comme le sien le pauvre entretien d'une fille de province, étrangère à toute chose, et qui ne savait que l'aimer?

ROUVIÈRE.

Vous poussez à l'excès, madame, la défiance de vous-même : pour moi, plus je vous connais, mieux j'apprécie le choix que George a fait de vous.

MADAME DUPUIS, se levant et souriant.

Vous me flattez, monsieur Rouvière, parce que vous me voyez souffrir;... vous êtes généreux,... je veux l'être aussi, et vous pardonner toutes les peines que vous m'avez causées, car il y a bien longtemps que je vous ai maudit pour la première fois.

ROUVIÈRE.

Moi, madame? comment ai-je pu le mériter?... Mais, avant tout, dites-moi, vous êtes mieux, n'est-ce pas? Je ne sais à quoi cela tient, mais vous me paraissez rajeunie de dix ans.

MADAME DUPUIS, souriant.

Oui,... je crois que j'ai un peu de fièvre,... c'est ce qu'il faut.

ROUVIÈRE.

Voyons, courage!... Mais enfin à quel titre ai-je figuré d'une façon si pénible dans votre destinée?

MADAME DUPUIS, un peu exaltée.

Mon Dieu! monsieur Tom, vous n'ignorez pas que toute femme, dès le lendemain de son mariage, se trouve en présence d'une rivalité bien redoutable, — celle des souvenirs de son mari... C'est une tâche difficile, croyez-moi, que de faire oublier tous les biens qu'on nous a sacrifiés, — que d'apaiser, nous seules, dans le cœur de notre époux, les regrets de son âge d'or, — regrets plus vifs chaque jour, à mesure que le

lointain s'accroît et que la jeunesse s'efface!... Quant à moi, je m'aperçus bien vite, monsieur, que votre nom, si souvent invoqué, était pour George le symbole favori des plaisirs perdus,... la plus riante incarnation des fantômes d'autrefois : vous représentiez, dans cette chère pensée, l'indépendance, l'aventure, le temps des courtes douleurs et des espoirs infinis;... moi, j'étais la vie positive, le terre-à-terre du ménage, le souci de la veille et du lendemain... J'étais... la prose, et vous étiez la poésie; c'était donc vous qu'il fallait combattre : j'y mis tous mes soins, toute mon âme... Hélas! j'avais beau faire, vous étiez le plus fort! Tous les jours, George devenait plus rêveur, et je sentais que chaque moment de tristesse marquait un de vos triomphes... Ah! que de fois j'ai caché dans l'ombre de ce foyer, ou sous les saules de ce petit jardin, mes défaites et mes pleurs!... Mais j'étais jeune alors, et Dieu aime la jeunesse;... il me donna ma fille, vous fûtes vaincu. (Douloureusement.) Aujourd'hui,... l'ange est parti, — la victoire vous revient.

ROUVIÈRE, d'une voix saccadée.

Qui sait, madame? Le dernier mot n'en est pas dit. Vous allez voir George. Parlez-lui. Vous pouvez encore empêcher ce départ.

MADAME DUPUIS, avec douceur.

Je vous l'ai promis, je n'essayerai pas.

ROUVIÈRE.

Eh! je vous rends votre promesse; je ne veux pas être votre mauvais génie, moi! Je suis brusque, madame... personnel quelquefois, — c'est mon métier de vieux garçon; mais je ne suis pas méchant, daignez le croire.

MADAME DUPUIS.

Je le vois, je le vois; mais je connais George, monsieur, tous mes efforts seraient inutiles; ils l'irriteraient, voilà tout... Et quand même, à force de larmes, je pourrais le retenir, maintenant je ne le voudrais pas... Je n'aurais fait que joindre un regret plus amer et plus récent à tous ceux qui déjà empoisonnaient sa vie. Demain, toujours, son ennui, ses allusions involontaires, son silence même, me reprocheraient mon triste avantage... Non, — il faut qu'il parte.

ROUVIÈRE, après une pause.

Tout cela est juste, très-juste... Il n'y a pas moyen de le contester,... vous êtes dans le vrai. Comptez du moins, madame, que j'abrégerai autant qu'il sera en moi la durée de son absence.

MADAME DUPUIS.

J'y compte... Merci. (Elle lui tend sa main, que Rouvière baise en s'inclinant profondément. — On entend au dehors un grand bruit suivi d'un tumulte de voix. Madame Dupuis reprend avec effroi.) Mon Dieu! qu'y a-t-il?... C'est lui! je reconnais sa voix. (George Dupuis ouvre la porte avec fracas et entre suivi de Marianne.)

LES MÊMES, DUPUIS, MARIANNE.

DUPUIS, à Marianne.

Vous êtes une maladroite! taisez-vous! Ne dirait-on pas que cette malle pleine de linge est une montagne à porter? (A sa

femme.) Figure-toi, ma chère, que cette fille ne trouve rien de si plaisant que de laisser rouler ma malle du haut en bas de l'escalier.

MARIANNE.

Dame! monsieur, depuis que vous m'avez dit que vous alliez à Rome, je ne sens plus ni bras ni jambes, moi! je n'ai plus de forces! Aller à Rome! ma foi, voilà du nouveau... et du beau!

DUPUIS.

Cette fille est folle!... De quoi vous mêlez-vous, s'il vous plaît?

MARIANNE.

De rien. — Mais c'est une drôle d'idée tout de même qui vous prend de laisser madame toute seule, — à son âge, — pour aller à Rome! Bien heureux si vous la retrouvez!... je n'en réponds pas...

DUPUIS, se contenant.

Marianne, prenez garde! vous voyez que je ne suis pas content!

MARIANNE.

Je crois bien... Vous n'êtes pas content des autres, parce que vous n'êtes pas content de vous; c'est l'usage.

DUPUIS, éclatant.

Je vous chasse, Marianne!

MADAME DUPUIS, sévèrement.

Allez vite en bas, ma fille.

DUPUIS.

Je vous chasse! Quand ce serait le dernier mot que je dirais dans ma maison, il sera obéi! je vous chasse! (Marianne sort. — Dupuis, à sa femme.) C'est votre faute aussi, ma chère amie. Vous laissez vos domestiques se mettre vis-à-vis de vous sur le pied d'une familiarité déplacée, et voilà ce qui arrive! Vous avez entendu que j'ai chassé cette fille?

MADAME DUPUIS.

Oui, mon ami. Je lui ferai son compte demain matin, — si tu ne reviens pas sur ton arrêt.

DUPUIS.

Si je ne reviens pas? Est-ce ma coutume de changer d'avis toutes les cinq minutes? suis-je une girouette? ou me juge-t-on assez affaibli par l'âge pour me laisser faire la leçon chez moi par mes valets?

MADAME DUPUIS.

De grâce, mon ami, pas un mot de plus là-dessus : elle sortira demain. (Parlant vite.) Mais je voudrais savoir, George, si tu as bien tout ce qu'il te faut... Permets-moi de jeter un coup d'œil sur cette malle, veux-tu? Les hommes ne sont pas grands connaisseurs en matière de nippes, et il suffit en voyage d'une niaiserie qu'on ne retrouve pas pour vous irriter toute une journée... Je sais bien qu'on peut acheter ce qui manque; mais à quoi bon, si on peut s'en dispenser?... (Gaiement.) Et puis cela vous fera penser à moi le long de la route, vagabond!

DUPUIS.

A ta guise, ma chère... Voici les clefs. (Madame Dupuis sort.)

DUPUIS, ROUVIÈRE.

DUPUIS, changeant de ton et de visage dès que sa femme est sortie.

Dis-moi donc, mon ami, il me semble qu'elle a très-bien pris cela?

ROUVIÈRE, sérieux.

Parfaitement. — Sais-tu, George, qu'elle a du bon, ta femme?

DUPUIS, le regardant avec attention.

N'est-ce pas?

ROUVIÈRE.

Elle est timide, modeste à l'excès; cela lui fait tort.

DUPUIS.

Je te le disais bien, mon ami... Elle avait peur de toi... Tiens, je gagerais qu'une fois la glace rompue entre vous deux, tu auras eu peine à la reconnaître?

ROUVIÈRE.

C'est la vérité. Sous le coup de l'émotion, — car je ne te cache pas qu'elle a été vivement émue, — elle a trouvé dans son cœur des accents... qui m'ont surpris.

DUPUIS.

Oh! pour du cœur, elle en a!

ROUVIÈRE.

Tu pourrais ajouter qu'elle a de l'esprit, et du plus délicat, et du plus élevé, au besoin!

DUPUIS, radieux.

Eh! mon ami, je le sais bien! je ne suis pas moi-même une bête, n'est-ce pas? L'aurais-je épousée, je te le demande, si je n'avais compris qu'il y avait là quelque chose?... Aussi, ce serait à refaire, je te le dis la main sur la conscience, je le referais;... et non-seulement, Tom, je suis heureux de mon choix, mais j'en suis fier!... Eh! mon Dieu, elle a des travers,... je les vois mieux que personne; mais, de bonne foi, qu'est-ce que c'est qu'un peu de gaucherie, de jargon local, — quelques préoccupations de clocher, — lorsqu'à côté de ces taches on voit éclater chez une femme la tendresse la plus dévouée et la plus ferme, le sens le plus droit et le plus exquis, la piété la plus ardente et en même temps la plus discrète,... toutes les vertus enfin qui peuvent captiver un honnête homme.

ROUVIÈRE, riant et lui touchant l'épaule.

Ah! ah! l'honnête homme! je te vois venir!... Allons, c'est bien.

DUPUIS.

Comment?

ROUVIÈRE.

Bon! la conclusion de ce discours est assez claire : en y songeant mieux, en évaluant plus à loisir tout le prix du trésor qu'on a dans sa maison, on a perdu le courage de le quitter. Tu me laisses partir seul enfin... Au surplus, je le comprends.

DUPUIS.

Je te jure, mon ami...

ROUVIÈRE.

Assez, assez!... je le comprends, te dis-je.

DUPUIS, avec humeur.

Eh! tu le comprends mal... Je n'ai jamais mis en oubli les qualités de ma femme; mais, fût-elle dix fois une sainte, il n'en demeure pas moins vrai que j'ai vécu, moi, comme un limaçon! Eh! pardié, ses vertus, je n'en jouirai que mieux quand le sentiment de ma dégradation intellectuelle ne se mêlera plus, comme la voix de l'insulteur romain, à mes plus douces émotions!

ROUVIÈRE, haussant les épaules.

Il me fait rire, ma parole, avec sa dégradation intellectuelle!

DUPUIS.

Tu ne riais pas, il n'y a qu'un instant, quand tu me la dépeignais avec des couleurs — dont ton amitié tempérait à peine l'énergie!

ROUVIÈRE.

Comment! tu n'as pas vu que je plaisantais?... Tous les gens d'esprit qui habitent la province s'imaginent qu'ils y deviennent idiots. Je pressentais chez toi cette manie, et je m'amusais à l'irriter... après boire!

DUPUIS.

Quoi qu'il en soit, je tiens à ce voyage plus que jamais : si

j'ai eu un moment d'hésitation, il est passé; j'ai pu craindre, je l'avoue, l'impression de ce départ sur l'esprit de ma femme; mais sa contenance vient de dissiper mes derniers scrupules.

ROUVIÈRE.

Écoute, George; tu te fies trop aux apparences : pour ne pas te contrarier, ta femme affecte une fermeté qui est bien loin de son cœur. Je sais, moi...

DUPUIS, avec colère.

Tu sais, toi!... tu sais que tu as réfléchi, que je te gênerais, et que tu me plantes là, voilà!

ROUVIÈRE.

Mais non, George!... c'est un malentendu, — rien de plus. J'ai cru sincèrement, à ton langage, que tu avais changé de visée... J'ai cru aller au-devant de tes vœux en te rendant ta parole... Dès que tu persistes, il suffit; j'en suis ravi.

MARIANNE, ouvrant la porte.

Voilà les chevaux! (Elle referme la porte brusquement.)

ROUVIÈRE.

Hon, elle m'égorgerait, si elle pouvait, cette vieille-là. Or çà, ceignons nos reins. (Il s'enveloppe de son manteau en piaffant sur le parquet.) A propos,... diable!... je crois me souvenir que tu ne dors pas en voiture, toi?

DUPUIS.

Je te demande pardon! le mieux du monde.

ROUVIÈRE.

Bon, tant mieux... C'est attelé, je pense?... Cette fenêtre donne-t-elle sur la rue? (Il l'entr'ouvre et la referme aussitôt.) Oh! oh! quelle brise infernale!... c'est à fendre les pierres!... Ah çà! j'y songe,... j'ai une glace brisée,... j'ai peur que tu ne gèles là dedans, mon pauvre ami?

DUPUIS, faisant sa toilette de voyage.

Ne crains rien; je supporte le froid comme un Lapon.

ROUVIÈRE.

Oui?... Allons, bravo!... (Neuf heures sonnent. Entre madame Dupuis portant un châle.)

Les Mêmes, MADAME DUPUIS, MARIANNE.

MADAME DUPUIS, d'une voix brève et agitée.

Tout est prêt. Voici tes clefs, mon ami. J'ai réparé quelques petits oublis, tu verras, et puis, tiens, je t'ai coupé une moitié de mon vieux cachemire pour t'envelopper le cou.

DUPUIS.

Quelle folie! couper son cachemire!... Allons, puisque c'est fait, donne; mais c'est de la folie.

MADAME DUPUIS.

Et voici l'autre moitié pour vous, monsieur Tom.

ROUVIÈRE.

Pour moi? (Il la regarde fixement.) Merci, madame, merci bien.

MADAME DUPUIS.

Vous vous souviendrez de vos promesses, monsieur, n'est-ce pas? (Rouvière fait signe que oui, et se détourne avec brusquerie.) Et toi, George, tu écriras à ta fille, surtout?

DUPUIS.

Souvent, — et à toi aussi. (Il enfonce sa casquette sur ses yeux.)

ROUVIÈRE. Il se chauffe les pieds, et consulte avec distraction un calendrier posé sur la cheminée; tout à coup il s'écrie:

12 janvier!... Comment! c'est aujourd'hui le 12 janvier?

MADAME DUPUIS.

Oui, — je pense... Quelle date est-ce donc, le 12 janvier?

ROUVIÈRE.

Oh! c'est une date qui ne regarde que moi... Il y a cinq ans, — à pareille époque et presque à pareille heure, — je traversais une épreuve qui sortira difficilement de ma mémoire... (Frappant du pied.) Y sommes-nous, George?

DUPUIS.

Quelle épreuve? Un accident?

ROUVIÈRE.

Non. J'étais malade, tout simplement, — et malade dans une auberge, ce qui n'est pas gai.

DUPUIS, sèchement.

On est malade partout.

ROUVIÈRE.

Évidemment; mais à quel point les impressions de la maladie et de la mort elle-même peuvent être différentes suivant les conditions où elles nous surprennent, voilà ce qu'il faut avoir éprouvé pour le concevoir.

DUPUIS.

Heu! la mort est toujours la mort.

ROUVIÈRE.

Tu crois cela, toi?... J'aurais voulu t'y voir... Tiens, c'était à Peschiera, sur le lac de Garda, joli pays d'ailleurs;... nous passerons par là, je te montrerai la maison... J'y fus retenu par je ne sais quelle fièvre d'un méchant caractère. Pendant huit jours, tout alla bien, car j'étais dans un délire continuel; mais, un beau soir, — dans la soirée du 12 au 13 janvier, justement, — je m'éveillai tout à coup avec un tel sentiment d'anxiété et de faiblesse, et en même temps avec une lucidité d'esprit si bizarre, que je ne doutai pas de ma fin prochaine... Eh bien, George, j'ai affronté dans ma vie bien des scènes d'épouvante, — et je me les rappelle avec une sorte de plaisir; mais, quand je songe à l'instant de mon réveil dans cette misérable chambre d'auberge, — des frissons d'horreur me courent dans les os. (Marianne entre; sur un signe de madame Dupuis, elle s'arrête près de la porte.)

DUPUIS, se rapprochant.

Que vis-tu dans cette chambre?

ROUVIÈRE.

Rien d'extraordinaire cependant. — Des gens qui croyaient, comme moi, que j'allais passer; une vieille femme et un jeune médecin, qui causaient bas dans un coin, un prêtre agenouillé au pied de mon lit, et, pour encadrement à ce tableau d'une banalité funèbre, les rideaux flétris et les meubles dépareillés d'un hôtel garni. Mais ce qui me révolta, ce qui me remua jusqu'au fond de l'âme, ce ne fut ni l'aspect ignoble de cet intérieur, ni même l'appareil de mort qui le remplissait : ce fut l'air d'insouciance et de distraction barbare répandu autour de moi, ce fut l'abandon profond, le vide où je me sentais mourir. — Je ne pouvais parler; mais... Dieu! que cette vision m'est demeurée présente!... je regardais comme un suppliant de tous côtés, essayant de rattacher à quelque faible lien la vie qui m'échappait, demandant avec angoisse à ces visiteurs impassibles un signe d'intérêt ou seulement de pitié, interrogeant dans l'ombre les murs mêmes, les meubles, tout!... cherchant un seul objet qui me parlât au cœur,... un seul souvenir qui me berçât mon dernier sommeil,... quelque chose qui m'eût connu et qui me dît adieu. — Tout m'était étranger!

DUPUIS, sombre et bourru.

Eh! la mort n'est jamais une circonstance agréable! En ce moment de crise, l'isolement peut avoir ses tristesses;

mais l'entourage de famille a les siennes, qui ne valent pas mieux.

ROUVIÈRE, avec une mélancolie grave.

Le penses-tu?... Quant à moi, la mort, telle que Dieu l'a faite pour tous les hommes, telle que le plus grand nombre la souffre, la mort attendrie et consolée, celle qui est pleurée et qui pleure aussi, m'apparaissait, auprès de mon agonie solitaire, comme une douce fête à peine troublée!... Ah! je fis, cette nuit-là, de singulières réflexions!... (Il se frappe le front de la main.) Voyons, es-tu prêt?

DUPUIS.

Quand tu voudras... Quelles réflexions pouvais-tu faire?

ROUVIÈRE.

Ah! pour te dire vrai, je perdis quelques grains de mon orgueil; je me félicitai moins de l'existence que j'avais choisie hors de l'ornière commune... Pourquoi le nier? Le vrai livre de la vie s'ouvrit tout à coup sous mes yeux, et j'y lus à toutes les pages, écrits d'une main divine, les mots *devoir* et *sacrifice!* Je n'avais pas voulu de cette loi vulgaire; je n'en avais vu que les rigueurs : j'en connus les bienfaits! j'en avais déserté les entraves pour courir à l'indépendance, et je n'avais trouvé qu'un éternel exil;... j'avais pensé conquérir sur la routine humaine des biens inconnus de la foule, je n'avais conquis qu'une jeunesse sans affections, — une vieillesse sans appuis, — une mort sans larmes!... (Avec force.) Alors, George, alors, je sus à quel prix Dieu nous vend l'égoïsme!

DUPUIS.

Tu fus longtemps dans cet état?

ROUVIÈRE.

Assez pour ne l'oublier jamais... Le jeune médecin, voyant mon regard se fixer sur lui, s'approcha de mon lit, et je sentis sur mon bras le contact de sa main froide, indifférente comme son cœur. Je le repoussai et je fermai les yeux. — J'avais vu mourir mon père; je me rappelai soudain, avec une clarté de souvenir qui m'éblouit comme une apparition, tous ceux qui l'avaient assisté à cette heure suprême, les serviteurs familiers de la maison, le vieux docteur et le prêtre à cheveux blancs, l'un et l'autre ses amis d'enfance, — ma mère enfin, mon excellente mère, tous penchés vers lui, tous lui souriant à travers leurs pleurs, et lui charmant la mort après lui avoir enchanté la vie! A cette pensée, à ces images, mon cœur, tout desséché qu'il était, se fondit en sanglots... (Sa voix se brise.) J'étais sauvé! (Il fait quelques pas; madame Dupuis, debout, le coude appuyé sur la cheminée et la tête dans sa main, détourne les yeux.)

DUPUIS, troublé.

Ces souvenirs te font mal, mon ami!

ROUVIÈRE, d'une voix rauque.

Ils me font mal, — oui!... c'est que tout ce je vois ici, dans ce salon même, les réveille,... les exalte encore! (Se parlant à lui-même.) Tous ces logis d'autrefois se ressemblent... J'ai vu tout cela dans ma première,... dans ma meilleure jeunesse... Près de la fenêtre, comme ici, était la petite table de travail

devant laquelle je retrouvais ma mère chaque année; au coin du feu, le grand fauteuil d'où mon père se levait pour m'embrasser; sur les murs, les portraits de famille, gardiens de la paix et de l'honneur domestiques; partout, comme ici, la trame visible de deux existences étroitement unies,... à jamais enlacées !... C'est là que je les ai vus... J'aurais dû m'instruire à leur exemple,... et il m'a fallu traîner par toute la terre l'ennui de ma vie déracinée et le remords sans trêve du devoir méconnu — avant de comprendre qu'ils étaient heureux!... Eux-mêmes le savaient-ils?... Hélas! n'ai-je pas entendu mon père envier ces amers plaisirs que je devais goûter? n'ai-je pas été plus d'une fois le témoin ou le confident de leurs plaintes, de leurs griefs mutuels? Pauvres vieillards! et, dès que l'un d'eux eut disparu, l'autre ne put vivre...

DUPUIS.

Mon ami!

ROUVIÈRE, très-ému.

Eh bien, moi, sitôt que cette maison fut vide, je la vendis!... j'eus ce cœur-là!... La chambre où j'étais né, la fenêtre où travaillait ma mère, où j'avais vu le soleil pour la première fois, toutes les traditions, toutes les fidèles amitiés du sol natal, je vendis tout!... Je fis mieux : j'aliénai mon patrimoine,... je rivai à jamais la chaîne de mon égoïsme;... si bien qu'aujourd'hui je ne puis plus même assurer à ma vieillesse, par l'appât d'un héritage, le mensonge d'un peu de dévouement... Hélas! ce qui m'est plus sensible, je ne puis racheter cette pauvre maison de village, pour y être aimé... au moins par des ombres,... pour y vivre moins seul les derniers jours

qui me restent, pour y mourir !... (Avec violence.) Eh bien, partirons-nous enfin ?

DUPUIS, avec élan, lui saisissant la main.

Oui, Tom, oui, nous allons partir, — si tu refuses d'accepter pour toujours à mon foyer de famille la place d'un ami, la place d'un frère? (A sa femme.) Et toi, — ne pleure pas... oublie cette heure d'ingratitude,... la première de ma vie,... la dernière aussi !

MADAME DUPUIS, lui sautant au cou.

Oh ! George ! (Courant à Rouvière, qui les regarde d'un œil humide.) Oh ! monsieur Tom, si ce bonheur que vous venez de nous rendre pouvait vous tenter, avec quelle joie nous vous en ferions votre part !

ROUVIÈRE, hésitant.

Madame !... mes amis !... Ah ! George, on ne joue pas avec la vérité... Je me suis pris comme un enfant au piége que je te tendais. (Il s'assied comme près de défaillir : George et sa femme l'entourent en le suppliant. Il reprend à demi-voix.) C'est un doux songe cependant pour un pauvre abandonné comme moi !

MADAME DUPUIS, joignant les mains avec transport.

Il reste !

MARIANNE, qui s'essuie les yeux dans un coin.

Je vas lui faire son lit dans la belle chambre bleue, n'est-ce pas, madame ? (Elle court vers la porte.)

ROUVIÈRE, se levant précipitamment.

Eh! diable, Marianne!

MARIANNE.

Je vous dis que j'y vas!

ROUVIÈRE.

Eh bien,... oui, c'est bon; mais n'allez pas me mettre les pieds plus haut que la tête, ma toute belle!... Soixante centimètres d'inclinaison, s'il vous plaît! et puis, Marianne, gardez-vous, sur votre vie... (Il s'interrompt, secoue la tête en souriant et ajoute avec douceur.) Faites comme vous l'entendrez, Marianne, ce sera très-bien. (Marianne sort.) Vous voyez, mes amis, toujours ce maudit égoïsme qui perce,... mais vous me déferez de cela, vous autres... Ah! je vais donc me reposer un peu! (Il se rassied.) Faites-moi un grand plaisir, madame Dupuis... Je connais par expérience les misères de l'exil: rappelez votre chatte!

LE CHEVEU BLANC

PERSONNAGES

FERNAND DE LUSSAC, quarante-cinq ans.

CLOTILDE, sa femme, trente-cinq ans.

La scène se passe à Paris.

LE

CHEVEU BLANC

La chambre de Clotilde : intérieur somptueux et élégant. — Porte à droite dans un pan coupé; porte au fond. — Une cheminée dans un pan coupé à gauche; une lampe allumée et du feu. — Fenêtre à gauche. — Il est une heure du matin. Clotilde, en toilette de bal et en burnous, entre par la porte de droite. M. de Lussac reste au dehors sur le palier, un bougeoir à la main, comme s'apprêtant à monter à l'étage supérieur : il porte par-dessus son costume de bal un paletot dont le collet est relevé.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLOTILDE, FERNAND.

CLOTILDE, en entrant.

Ouf! bonsoir.

FERNAND, du dehors.

Bonsoir. (Regardant par la porte qui est restée ouverte.) Oh! quel bon petit brasier vous avez!

CLOTILDE.

Dieu merci! car je tourne au glaçon.

FERNAND, du dehors.

Je vous en offre autant.

CLOTILDE.

Mais vous avez du feu chez vous, je suppose?

FERNAND.

Non, car, suivant ma sotte manie, j'ai emporté la clef de ma chambre... Au surplus, ce n'est que l'affaire d'un instant; je ne vais pas tarder à me...

CLOTILDE, l'interrompant.

Sans m'instruire de vos projets, si vous voulez vous dégourdir à mon humble foyer, ne vous gênez pas.

FERNAND, toujours sur le seuil.

Merci, merci bien... Oh! diable!

CLOTILDE.

Comment, diable?

FERNAND.

Je ne veux pas vous compromettre.

CLOTILDE.

Ah! très-bien... En ce cas, fermez-moi ma porte. Quelque charme que m'offre d'ailleurs votre conversation, je vous avoue qu'elle m'enrhume.

FERNAND.

Au reste, puisque vous le permettez. (Il entre.)

CLOTILDE.

Et la porte?

FERNAND.

Ah ! pardon. (Il ferme la porte, dépose son bougeoir et son chapeau, et se place le dos au feu.)

CLOTILDE, défaisant ses bijoux et lui poussant un fauteuil.

Voulez-vous vous asseoir?

FERNAND.

Non,... non,... je vous suis obligé,... je ne veux pas faire d'installation,... je veux simplement rétablir la circulation... Tiens ! cela rime.

CLOTILDE. Elle s'appuie, les bras croisés, sur le dos d'un fauteuil, en face de son mari.

Pourquoi emportez-vous toujours la clef de votre chambre, comme Barbe-Bleue? Quel est donc ce mystère?

FERNAND.

Peuh !... c'est une vieille habitude... dont l'origine est assez plaisante... Vous rappelez-vous Michaud?

CLOTILDE.

Michaud?

FERNAND.

Qui me servait avant notre mariage... Michaud, parbleu! eh oui! vous avez dû le voir cent fois chez votre mère quand je vous faisais la cour.

CLOTILDE.

Il faut que je perde entièrement la mémoire,... car les

choses les plus intéressantes m'échappent... Enfin, va pour Michaud... Qu'est-ce qu'il a fait?

FERNAND, un peu gêné par la contenance ironique de sa femme.

J'avais en lui une confiance extraordinaire... Quand je sortais de chez moi, je laissais, comme tout le monde, les clefs aux portes et même aux meubles... Un soir, justement, j'avais dit à Michaud de m'allumer du feu dans ma chambre pour deux heures après minuit; je ne sais quel hasard fit que je rentrai dès dix heures... Or il faut que vous sachiez que j'avais à cette époque-là une pipe d'Allemagne, dont je faisais le plus grand cas...

CLOTILDE.

Vous fumiez la pipe?

FERNAND.

Du tout!... seulement, je fumais celle-là de temps en temps, d'abord en souvenir de l'ami qui me l'avait donnée : c'était Staubach, vous savez, de Dresde?... et ensuite pour faire honneur à d'excellent tabac turc que Daussy m'avait rapporté de Smyrne... Vous connaissez Daussy?... Bref, pour vous finir mon histoire, j'arrive à l'improviste dès dix heures du soir;... une certaine odeur orientale qui se répandait dans les escaliers me donne l'éveil; j'entre sans bruit, je m'avance à pas de loup jusqu'à la porte de ma chambre, qui était entr'ouverte, qu'est-ce que j'aperçois?...

CLOTILDE.

Staubach.

FERNAND.

Bah!

CLOTILDE.

Daussy, alors.

FERNAND, *avec un peu d'impatience.*

J'aperçois cet animal de Michaud qui s'amusait à lire ma correspondance, en fumant ma pipe.

CLOTILDE, *tranquillement.*

Horrible! — Et cela ne vous fit pas prendre la vie en dégoût?

FERNAND.

Non, mais cela m'y fit prendre ma pipe — et Michaud. — Et maintenant je vous laisse, en vous remerciant de vos bontés. (*Il reprend son bougeoir.*)

CLOTILDE.

Vous êtes réchauffé?

FERNAND.

Pas le moins du monde; mais, à part l'attention bienveillante que vous prêtez à mes récits, votre attitude me dit si clairement de m'en aller, que je m'en vais.

CLOTILDE.

Quoi! est-ce parce que je suis debout? Me voilà assise. (*Elle se jette dans un fauteuil.*) Restez encore un instant, ne fût-ce que pour l'édification de ma femme de chambre.— Comment avez-

vous trouvé ce bal?... A propos, Fernand, dites-moi donc quel âge vous avez au juste?

FERNAND.

Quarante-quatre. Pourquoi?

CLOTILDE.

Parce que madame de Liais me le demandait ce soir avec passion, et que j'ai eu le désagrément de ne pouvoir la satisfaire.

FERNAND.

En quoi cela intéresse-t-il madame de Liais?

CLOTILDE.

Ah! voici... Je me plaignais de ma migraine que la chaleur du bal exaspérait. « Et pourquoi ne vous en allez-vous pas? m'a objecté cette chère Henriette. — Mon Dieu! ai-je répondu en vous montrant du doigt, parce que... — Comment! a repris la belle Henriette, M. de Lussac aime encore le bal? » Là-dessus, elle s'est informée de votre âge avec étonnement. — Et voilà mon histoire, qui vaut bien, je pense, celle de Michaud.

FERNAND.

Assurément; mais, pour ce qui est de madame de Liais, quand on est née le jour de la bataille de Waterloo, on ne devrait point parler d'âge, et, quand on a une bouche comme la sienne, on ne devrait même pas parler du tout. — Pour ce qui est de mon âge, je vais avoir quarante-cinq ans... aux prunes; je suis vieux comme Mathusalem, je ne l'ignore pas,

et c'est ce qui fait que réellement je tombe de surprise (*Il rabat le collet de son paletot*), lorsqu'il m'arrive, comme ce soir encore, de recevoir une déclaration à bout portant, — et, ma foi ! une déclaration des plus sortables.

CLOTILDE, *avec nonchalance.*

Cela arrive aux hommes, ces choses-là?

FERNAND.

Cela m'arrive.

CLOTILDE.

Vous êtes si beau !

FERNAND.

Ce n'est pas que je sois beau.

CLOTILDE.

Si fait, allez, c'est cela.

FERNAND.

Non. Je suis laid, au contraire, je suis difforme; mais, que voulez-vous! il y a des personnes dans le monde qui ont des goûts mystérieux... Je ne suis pas chargé d'expliquer le fait, je le constate. — Décidément, je vous laisse. (*Il reprend son bougeoir, et se dirige vers la porte.*)

CLOTILDE.

Allons, il paraît que c'était la soirée aux déclarations, ce soir.

FERNAND, *s'arrêtant.*

Ah!

CLOTILDE.

Je ne dis pas cela pour vous retenir, je constate.

FERNAND.

Croyez-vous m'apprendre une grande nouvelle? Est-ce que je ne sais pas que, ce soir, à onze heures et demie, on vous a remis un billet?

CLOTILDE, se levant vivement.

Monsieur, cela n'est pas!

FERNAND.

Permettez, il ne s'agit que de s'entendre : on ne vous a pas remis un billet précisément; mais M. de Vardes vous a demandé une valse; vous lui avez jeté votre carnet en lui disant de s'y inscrire lui-même; il s'est inscrit;... il y a mis un peu de temps;... puis il vous a rendu votre carnet... (Souriant.) Non?... Montrez-moi ce carnet...

CLOTILDE.

Je ne veux pas.

FERNAND, riant.

Ne le montrez donc pas; mais vous conviendrez que c'est tout comme.

CLOTILDE, lui présentant le carnet.

Le voici.

FERNAND, froidement.

Voyons, point de bravade, Clotilde. Reprenez cela. En ce

moment, mieux que jamais, vous pouvez voir que je ne manque ni de parole ni de résolution. Je crois même témoigner ici que je suis maître de moi à un degré peu ordinaire; mais encore y a-t-il des limites jusqu'où il ne faut point pousser un homme.

CLOTILDE le regarde fixement; puis elle reprend, après un instant, en se rasseyant.

Et quand ce monsieur aurait abusé de mon étourderie pour écrire sur mon carnet quelque fade compliment, en serais-je responsable?

FERNAND.

Ah! ce n'est qu'un compliment. Je me réjouis d'en être quitte à ce prix-là. Vous allez dire que je suis un grossier,... un matérialiste, mais j'avais l'idée qu'il s'agissait d'un rendez-vous.

CLOTILDE.

Pour cette nuit peut-être?

FERNAND.

Il est possible.

CLOTILDE.

Et ici, apparemment?

FERNAND.

Ici comme ailleurs. (Ricanant.) N'avez-vous pas un jardin sous votre balcon, et une petite porte secrète à votre jardin? C'est une disposition à l'espagnole qui n'aura pas échappé à M. de Vardes, jeune homme aussi clairvoyant qu'intrépide, et,

en tout cas, il n'est pas sans exemple, dans les fastes militaires, qu'un carré de papier, à peine large comme une feuille de ce carnet, ait livré à l'ennemi le plan géométral d'une place assiégée... Oh! je dois vous avertir, madame, que ces haussements d'épaules et ces lèvements d'yeux, par lesquels vous semblez appeler le plafond à témoin de votre innocence et de ma barbarie, sont des symptômes à double face dont les vieux juges se préoccupent médiocrement...

CLOTILDE, avec vivacité.

Et je vous avertis, moi, que ces ricanements, ce ton dédaigneux, cette forfanterie de fatuité et d'indifférence dont vous récompensez mon hospitalité, sont d'étranges moyens de ramener un cœur un peu fier, et que de telles provocations sont plus faites pour achever de perdre une femme que pour la sauver.

FERNAND.

Eh! je ne prétends sauver personne, ma chère enfant,... ne vous fâchez pas. Ne brisez pas votre éventail, qui n'en peut mais... Je me retire sous ma tente; mais soyons justes : en fait de provocations, vous avez eu l'honneur du premier feu. Sans parler de mon aventure de Michaud, que vous vous êtes divertie à me faire conter d'une façon absurde, vous ne m'avez pas, dès l'abord, décoché une syllabe qui ne fût armée en guerre,... et cela lorsque j'étais entré chez vous comme le vieux Nestor, roi des Pyliens, une branche d'olivier à la main et la bouche pleine de paroles de paix,... que dis-je! d'amitié... Oui, de bonne foi, je venais expressément pour vous donner

un conseil, — le conseil d'un ami et d'un sage, — un conseil qui vaut son pesant d'or.

CLOTILDE.

Donnez-le, à condition que je ne le suivrai pas.

FERNAND.

Je gage que vous le suivrez avec enthousiasme; mais, avant de vous le donner, je tiendrais... oui, je tiendrais infiniment à être renseigné sur un point... (Il hésite.) Voyons, vous ne manquez pas de bravoure à votre manière... En avez-vous assez pour répondre nettement et sans biaiser à une question qui n'est pas des moins délicates, — surtout lorsqu'elle est posée par un mari,... eh?

CLOTILDE.

Voyons la question d'abord.

FERNAND.

Nous avons vécu depuis huit ou dix ans trop étrangers l'un à l'autre pour qu'elle ait lieu de vous surprendre. La voici textuellement : N'avez-vous eu jusqu'à ce jour, madame, dans l'ordre moral, aucun reproche essentiel à vous faire?

CLOTILDE.

Vraiment? pas davantage? Voilà tout ce qu'il vous conviendrait de savoir?

FERNAND.

C'est beaucoup, sans doute; mais enfin je vous atteste sur

l'honneur, qu'il n'y aura pas ici de mari pour vous entendre. Je suis un camarade,... pas autre chose. Je vais plus loin : je confesse que ma conduite personnelle ne m'a laissé aucun droit de blâme ou de colère vis-à-vis de vous... Ainsi, j'espère que je joue largement. Au reste, comme vous voudrez; mais pas de réponse, — pas de conseil.

CLOTILDE.

C'est indispensable?

FERNAND.

Tout à fait.

CLOTILDE.

Comment me demandez-vous cela?

FERNAND.

Je vous demande si, dans l'ordre moral, vous n'avez eu à vous faire, jusqu'à ce moment, aucun reproche essentiel?

CLOTILDE.

Essentiel, dites-vous? (Elle pose sa tête dans sa main.)

FERNAND.

Ah! si vous avez besoin d'y réfléchir!

CLOTILDE le fait un peu attendre et reprend avec dignité.

Non, monsieur, aucun.

FERNAND, respirant malgré lui.

Hem! (Après une pause.) Eh bien, madame, je vous engage fortement à continuer. — Voilà mon conseil.

CLOTILDE.

C'est une pure escroquerie!

FERNAND.

C'est un conseil sérieux, Clotilde, malgré les apparences, et, qui plus est, désintéressé... Vous avez peine à me croire... et cependant le ciel sait que je n'ai pas ici l'ombre d'une arrière-pensée égoïste... Je ne vois que vous;... je me figure que je suis, moi, un ermite, un derviche que vous venez consulter dans sa grotte, et je vous dis : Prenez garde, mon enfant! vous êtes à la veille de commettre une faute énorme, — je n'entends pas au point de vue de la morale;... vous ririez de moi, si je touchais cette corde,... elle me grillerait les doigts, — mais uniquement au point de vue du bon sens et de la politique.

CLOTILDE, riant.

Je vous vois venir : vous allez insinuer finement que je suis une vieille femme.

FERNAND.

Moi, grand Dieu! Mais, tout au contraire, je déclare que vous êtes à cette heure dans l'épanouissement complet de votre grâce, de votre esprit et de votre beauté! Jamais, quant à moi, je ne vous ai vue plus accomplie; tous vos mérites ont atteint leur perfection. En un mot, vous battez votre plein.

CLOTILDE.

Mais?...

FERNAND.

Mais vous avez trente-quatre ans et demi...

CLOTILDE.

Là!

FERNAND.

Vous avez trente-quatre ans et demi. Or, toute femme qui se lance, à cet âge-là ou environ, dans une passion, dans une campagne amoureuse, se condamne sûrement à un genre de supplice particulier, et tellement cruel, qu'elle y laissera infailliblement son bonheur, et peut-être sa vie.

CLOTILDE.

Bah! c'est un conte de Croquemitaine que vous me faites.

FERNAND.

Non, non, madame; c'est authentique... Eh! mon Dieu! quoi de plus simple à concevoir? L'existence mondaine, vous le savez, madame, entoure une jolie femme de caresses si enivrantes et de si douces ovations, que la meilleure et la plus sage ne renonce pas, je pense, à son aimable royauté sans quelques larmes furtives... La jeunesse et la beauté sont des couronnes qu'on ne perd point avec insouciance, même quand on les perd avec honneur, — même quand elles vous glissent du front noblement, au pur souffle des années... Mais, madame, quand c'est une main bien-aimée qui vous les arrache avec brutalité, lorsque c'est une voix chère qui vous lit votre arrêt de déchéance,... l'épreuve est plus navrante!... Voir sa première ride dans sa glace, cela est dur toujours; mais la voir,

la deviner dans le regard glacé et dans le sourire pétrifié d'un amant,... cela est mortel !... Et, tenez, vous n'avez pas oublié notre petite voisine, madame Lagarde, cette rieuse aux dents roses, cette rieuse éternelle... Elle mourut subitement il y a six mois, et il fut convenu que c'était d'un anévrisme... « Une femme si gaie! » disiez-vous... Eh bien, je vous confie entre nous qu'elle s'était planté un couteau dans le cœur,... un affreux couteau de cuisine... que son médecin m'a montré, par parenthèse... Et cela, pourquoi? parce qu'elle avait vu un léger pli de son front se refléter clairement dans l'œil de M. de Vardes... par un phénomène d'optique très-connu.

CLOTILDE, avec une moue d'horreur.

C'est vrai?

FERNAND, froidement.

C'est vrai. Je pourrais vous en citer d'autres; car il n'est pas rare que le dernier sourire d'une coquette soit une convulsion d'agonie... La plupart cependant, je le sais, prennent la chose moins à cœur;... elles se contentent de déserter le monde et de se plonger avec leur désespoir dans l'ombre des églises. Mais enfin c'est toujours là pour une femme un malheur poignant et irréparable... C'est pourquoi je vous avertis. Si vous m'aviez tout à l'heure répondu d'une manière douteuse, si vous étiez une de ces personnes dont on ne compte plus les galants pèlerinages, je n'irais pas à l'encontre de cette justice tardive, mais assurée, qui attend au port les femmes heureuses et légères; je ne vous verrais même pas sans une secrète joie courir à ce suprême écueil; mais vous avez daigné, madame, me conserver jusqu'à ce jour des égards aussi méri-

toires qu'ils étaient immérités... Je vous offre donc ce bon avis par reconnaissance, et vous laisse, d'ailleurs, une entière liberté.

CLOTILDE, se levant.

Je crois que votre sermon a eu la puissance d'endormir jusqu'à ma vieille Louison à travers la muraille, car je ne l'entends plus. Prêtez-moi votre bougeoir deux minutes, et je reviens. (Elle sort par la porte du fond.)

SCÈNE II.

FERNAND, seul, pensif

Hon!... Qu'est-ce que cela veut dire?... Pourquoi prend-elle mon bougeoir pour passer chez Louison? Il n'y a qu'une double porte à traverser... Cela n'est pas naturel. Est-ce un effet de son trouble?... une simple distraction? Non;... elle est partie résolûment, comme quelqu'un qui se détermine à exécuter un dessein... ténébreux..... Bah! que pourrait-elle faire? (Il écoute.) Il m'a semblé entendre des pas dans l'escalier... Il y a une porte dérobée à l'appartement de Louison... (Il s'approche vivement de la porte de droite et prête l'oreille.) Rien... J'avais bien cru cependant... (Il redescend la scène.) Que diable pourrait-elle méditer?... Une fuite?... un *escampativos?* Voyant mes soupçons éveillés, jugerait-elle opportun de trancher dans le vif?... Hon! elle a une tête à cela... Peut-être ai-je eu tort de lui conter l'histoire de ce de Vardes avec notre petite voisine... Les

femmes ne haïssent pas un homme pour qui l'on s'est tué... Oui, j'ai fait là une école... (Prêtant l'oreille.) Qu'est-ce que c'est? un roulement de voiture, il me semble?... Peuh! il passe toute la nuit des fiacres dans la rue... On se monte la tête dans la solitude... Non! c'est qu'évidemment, au train dont cela marche avec ce jeune homme, le dénoûment est proche... A moins qu'elle n'ait voulu me donner de la jalousie... Mais dans quelle intention?... C'est que j'ai vraiment dans l'idée qu'il se tramait quelque combinaison pour cette nuit;... c'est un flair que j'ai pour ces sortes de choses-là... (S'approchant de la cheminée.) Elle n'a pas laissé son carnet... Non! elle n'a eu garde! (Il s'aperçoit dans la glace et se met à rire.) Oh! l'excellente physionomie de mari!... Je suis effaré,... je suis consterné,... je suis ridicule! Ah! ah! voyons...

Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.
Quoi! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné!

Ah çà (Il regarde à sa montre.), je vais attendre un quart d'heure, et puis je m'informerai... Je pense que cela est suffisamment spartiate... (Il se promène avec une tranquillité affectée, en chantant le duettino de *Don Giovanni: Là ci darem la mano, tra la la la...* Au bout d'une minute, il regarde de nouveau à sa montre.) J'ai encore quatorze minutes,... passons-les du moins à notre aise... (Il s'assoit et se renverse dans un fauteuil.) Charmante petite chambre! Quoi de plus ravissant au monde que la chambre d'une jeune femme distinguée, honnête et un peu coquette? Partout l'empreinte d'un goût délicat et d'une main blanche,... une atmosphère doucement imprégnée des parfums favoris,... quelque chose à la fois de voluptueux et de sacré,... je ne sais quel demi-jour de

pudeur voilant l'éclat d'un luxe profane,... un clair de lune dans une chapelle italienne... Gracieux paradis qu'on rêve à vingt-cinq ans... et qu'on perd à trente... souvent! Enfin! (Frappant sur le bras du fauteuil et se levant.) Oh! pour cette fois, j'ai entendu marcher dans le jardin, c'est positif. (Il s'approche de la fenêtre; au même instant, Clotilde reparaît en robe de chambre : il se retourne avec une nuance d'embarras et se dit à part.) Qu'elle est pâle!

SCÈNE III

CLOTILDE, FERNAND.

CLOTILDE.

Je disais bien,... elle était endormie, cette vieille... Je n'ai pas voulu la réveiller... Pardon si je vous ai fait attendre... Voici votre bougeoir,... mille grâces.

FERNAND.

Bonne nuit. Je me sauve.

CLOTILDE.

Vous ne ferez pas mal, car il est trois heures bientôt.

FERNAND, souriant.

C'est l'heure des crimes. Je me sauve. (Il sort par la droite.)

SCÈNE IV.

CLOTILDE, seule, agitée, parlant bref.

(Avec une expression de crainte.) L'heure des crimes, en effet!... Qu'allait-il faire à cette fenêtre?... Ah! le jardin!... Il y tient... (Souriant d'un air équivoque.) Le danger ne vient pas de là pourtant... Hélas! que je suis émue! J'ai trop hasardé, je le crains... Enfin il est trop tard pour se repentir... Il me faut du sang-froid et du calme maintenant... pour achever. J'en tremble... Eh bien, le pis qui puisse m'arriver, c'est d'être encore trompée... Ma vie ne sera ni plus ni moins perdue qu'elle ne l'est... ainsi! Qu'est-ce que j'entends? (Elle écoute.) C'est la voix de M. de Lussac?... Mon Dieu!... il parle haut,... il appelle... (Elle entr'ouvre sa porte avec anxiété. — On entend la voix de M. de Lussac qui gronde : « Je vous dis que c'est vous... Taisez-vous! ») Qu'est-ce qu'il dit? Oh! le cœur me saute!... Il redescend... Voyons,... du calme! (Parlant par la porte entr'ouverte.) Monsieur!... monsieur! qu'est-ce qu'il y a, s'il vous plaît? (Fernand reparaît, tenant son bougeoir d'une main et une clef de l'autre.)

SCÈNE V.

CLOTILDE, FERNAND.

CLOTILDE.

Au nom du ciel, qu'est-ce que vous avez?

FERNAND.

Croiriez-vous qu'il m'est impossible d'ouvrir ma porte?

CLOTILDE.

Comment! ce n'est que cela? (Elle éclate de rire.) Oh! Dieu, que j'ai eu peur! (Elle s'appuie contre un fauteuil, contenant son cœur de sa main et riant.)

FERNAND, à part.

Quel effroi! Décidément, il se machine cette nuit quelque chose d'extraordinaire dans cette tête-là... et dans ma maison.

CLOTILDE.

Sérieusement, vous ne pouvez pas ouvrir votre porte?

FERNAND.

Fort sérieusement.

CLOTILDE, le regardant d'un air de soupçon.

En êtes-vous bien sûr?

FERNAND.

Je vous l'affirme... Je n'y conçois rien... C'est pourtant bien ma clef! (Il souffle dans sa clef.)

CLOTILDE.

Si le fait est vrai, envoyez chercher un serrurier.

FERNAND.

Un serrurier,... à trois heures de la nuit?... Croyez-vous que

ces gens-là ne se couchent pas?... Non,... je m'en vais dans le salon... J'ai dit à Jean de m'allumer du feu... Je suis très-contrarié... (Arrivé près de la porte, il se retourne et reprend.) Si nous étions... des époux comme d'autres,... le malheur qui m'arrive ne serait pas grand.

CLOTILDE, gravement.

Qu'est-ce que c'est?... Voulez-vous répéter?...

FERNAND.

Vous avez bien entendu.

CLOTILDE.

Des époux comme d'autres?... Mais il n'en manque pas de notre espèce dans le monde, ce me semble; c'est même l'ordinaire.

FERNAND.

Tant pis, madame, tant pis pour le monde, car cela fait de sots ménages et de vilains modèles.

CLOTILDE.

J'en aime la remarque dans votre bouche. Au reste, je ne dis pas non; mais à qui la faute?

FERNAND.

A qui? pensez-vous que j'aie oublié ce qui s'est passé dans cette chambre, oui, ici même, il y a dix ans?

CLOTILDE.

Et qu'est-ce qui s'est passé?... Mais auparavant permettez-

moi de m'assurer que ma vue ne me trompe pas... Approchez-vous, je vous prie,... plus près...

FERNAND, s'approchant, incertain.

Quoi?

CLOTILDE, montant sur un tabouret et se penchant vers son mari.

J'avais bien vu... Vous avez un cheveu blanc, sur la tempe gauche.

FERNAND.

Mon Dieu, c'est possible!

CLOTILDE, descendant du tabouret.

Mon Dieu! c'est sûr... Allez maintenant... Qu'est-ce qui s'est passé dans cette chambre il y a dix ans?

FERNAND, jouant avec une chaise sur laquelle il s'appuie.

Vous le savez bien. Nous étions mariés depuis deux ans à peine;... nous revenions du bal, comme cette nuit... Je ne m'attendais à rien... J'étais assis là tranquillement,... comme une bête au bon Dieu... Est-ce exact?

CLOTILDE.

Parfaitement... Tantôt vous me contiez les mots d'une actrice qui avait été notoirement votre maîtresse, et tantôt vous leviez vos deux bras en bâillant avec bruit... Est-ce exact?

FERNAND.

Ces détails m'ont échappé.

CLOTILDE.

Pas à moi : poursuivez.

FERNAND.

Eh bien, tout à coup, je ne sais quelle mouche vous pique,... vous m'enjoignez de sortir : ce procédé m'étonne,... vous insistez... Sans être, comme vous me fîtes l'honneur de me le dire, un tyran ni un sultan, je n'aime point la bizarrerie... Bref, nous nous brouillons, et le divorce est prononcé... C'est là, madame, je ne l'ignore pas, une scène d'intérieur assez commune dans un certain monde... Je sais par plus d'une confidence que je ne suis pas le seul mari sur la terre dont on ait de la sorte provoqué... les irrégularités,... que vous n'êtes pas la seule femme qui ait sacrifié son bonheur à un futile caprice...

CLOTILDE, grave.

Son bonheur? Vous riez... Épouser un mondain de votre acabit, un mortel superbe et gâté comme vous, atteler à son char nuptial un lion de votre robe,... c'est de la gloire, tant qu'il vous plaira; mais du bonheur,... le croyez-vous sincèrement? Pensez-vous qu'on trompe longtemps une femme qui aime?... et nous commençons toutes par là... Pensez-vous que nous tardions beaucoup à nous apercevoir que vous avez fait en nous épousant d'étranges réserves, que vous n'avez point abdiqué votre jeunesse conquérante, que vous nourrissez au sein de l'hymen des regrets équivoques et des prétentions suspectes? Certes, ce n'est pas en un jour qu'une jeune femme peut concevoir l'étendue et la rigueur d'une telle déception.

(Avec amertume.) Mais peu à peu, quand vous n'avez plus même vis-à-vis d'elle le courage de la politesse et du savoir-vivre,... lorsque vous vous abandonnez franchement sous ses yeux au sans façon,... au débraillé de votre indifférence...

FERNAND.

Je crois, madame, n'avoir jamais pour mon compte donné lieu...

CLOTILDE, avec feu.

Laissez-moi parler, e vous prie!... voilà dix ans que cela me brûle... Il n'y a pas une femme du monde qui ne comprît ce que je vous dis là,... pas une qui n'ait la mémoire ulcérée de quelque souvenir pareil à celui que vous osiez évoquer tout à l'heure... On revient du bal : on a vu son mari, durant tout le cours de la soirée, déployer à grands frais tous les agréments de sa personne, toutes les amabilités de son esprit;... on se retrouve enfin seule avec lui, dans ce tête-à-tête si ardemment souhaité... Cruelle métamorphose! vous n'avez plus sous les yeux qu'un comédien fatigué qui dépose dans la coulisse ses grâces de parade,... un vainqueur morose qui digère ses lauriers;... s'il ouvre la bouche, c'est pour vous confier avec une suffisance expansive ses bonnes fortunes d'autrefois, ou vous faire pressentir insolemment celles du lendemain;... son silence respire l'ennui, sa parole la trahison! Alors, Fernand, dans une de ces heures amères, — bien amères, je vous assure! — tout ce qui avait pu survivre jusque-là de nos illusions et de nos songes de quinze ans s'évanouit;... on comprend le peu que l'on reçoit pour tout ce que l'on donne;... on sent quelle place misérable et mortifiante on tient dans votre vie,...

et, si peu qu'on ait au fond de l'âme de délicatesse et de fierté, on se refuse à cette banalité de tendresse, à ces mensonges d'amour officiel que vous appelez vos droits, et qui sont des injures! Alors,... puisqu'il faut souffrir,... on veut du moins souffrir avec dignité;... puisqu'on est voué aux larmes, on veut les répandre dans la solitude!

FERNAND, sérieux.

Madame,... Clotilde, si la résolution que vous prîtes alors devait être irrévocable, vous auriez mieux fait de me laisser ignorer toujours quel cœur j'avais perdu.

CLOTILDE.

Non,... non; je m'étais bien promis, au contraire, de vous l'apprendre un jour;... et ce jour devait être celui où je verrais apparaître sur votre front le premier signe de vieillesse...

FERNAND.

Et pourquoi ce jour plutôt qu'un autre? Est-ce par un raffinement de vengeance?

CLOTILDE.

Peut-être... (Avec émotion.) Peut-être aussi avais-je fondé sur ce premier cheveu blanc,... sur cette base si frêle,... quelque secrète et dernière espérance... Quand je fus forcée de reconnaître que votre pensée ne m'appartenait pas, qu'elle demeurait attachée tout entière au monde, à ses succès, à ses triomphes, il fallut bien m'y résigner sans doute... Je vous rendis votre liberté, mais je ne repris point la mienne. J'espérais, —

on est folle quand on est jeune, — j'espérais que, plus tard, vous m'en sauriez gré, qu'en vous donnant dix années d'indépendance, en faisant, comme on dit, la part du feu, je pourrais encore recueillir un jour dans les cendres quelques débris de bonheur... Oui, j'espérais que la première neige des années vous avertirait de retourner la tête vers mon foyer de veuve,... que nos hivers étroitement unis pourraient encore me payer les douces saisons perdues...

FERNAND, ému et hésitant.

Clotilde!...

CLOTILDE, d'une voix tremblante.

Ce pauvre cheveu blanc!... je l'attendais comme un ami; il me semblait qu'il marquerait dans ma vie une date heureuse, — la première, Fernand... Hélas! que je l'aimerais, s'il me tenait tout ce qu'il m'a promis!

FERNAND, posant un genou sur le tabouret qui est aux pieds de sa femme.

Eh bien, Clotilde...

CLOTILDE. Elle le regarde, se penche comme pour lui baiser le front, et, se relevant tout à coup, elle éclate de rire.

Ah! ah! ah! vous avez trouvé votre maître, monsieur de Lussac!

FERNAND, incertain.

Madame...

CLOTILDE.

Si j'avais pu garder mon sérieux deux minutes de plus, avouez que vous alliez pleurer...

FERNAND, se levant.

Clotilde, en vérité...

CLOTILDE.

Vous alliez pleurer, avouez-le... Ah! ah! monsieur,... à votre âge!

FERNAND.

Madame, j'ai pu avoir des torts envers vous; mais, si graves qu'ils aient été, désormais nous sommes quittes. (Il se dirige vers la porte.)

CLOTILDE, riant.

Où allez-vous?

FERNAND, d'un ton bref.

Je vais me jeter sur un canapé dans le salon, puisque cette porte maudite...

CLOTILDE.

Comment! cette plaisanterie de porte dure encore?... Mais cela est puéril.

FERNAND.

Il n'y a pas là de plaisanterie... Je vous dis que la serrure est brouillée;... il y a du sable dedans.

CLOTILDE.

Du sable?... Bah! du sable!... Et qui voulez-vous qui ait mis du sable dans cette serrure?... A moins que ce ne soit vous...

FERNAND. Il tient la porte pour sortir.

Eh non, madame, ce n'est pas moi!... De quoi m'allez-vous soupçonner!

CLOTILDE, riant toujours.

Vous allez voir que ce sera moi!

FERNAND.

Je ne dis pas que ce soit vous.

CLOTILDE, allant à lui délibérément.

Eh bien, vous avez tort, car c'est moi. (Elle lui tend la main. Fernand la regarde avec hésitation, et elle continue en baissant les yeux.) C'est moi-même pourtant... Sur la foi d'un simple cheveu,... j'ai hasardé, je le crains bien, une faute énorme, — non pas en morale, comme vous le disiez, mais en politique.

FERNAND, l'embrassant.

Je vous jure que non.

DALILA

PERSONNAGES

ANDRÉ ROSWEIN, compositeur et poëte.

LE CHEVALIER CARNIOLI, riche mélomane.

SERTORIUS, violoncelliste et professeur de contre-point.

MARTHE, sa fille.

LEONORA, PRINCESSE FALCONIERI.

MARIETTA, suivante.

GIULIA, MARQUISE NARNI.

LADY WILSON.

LE PRINCE KALISCH.

LE MARQUIS DE SORA.

MATTEO, domestique.

La scène se passe à Naples.

DALILA

I

Chez Sertorius.

Maisonnette très-simple et d'une apparence à demi rustique, sur une colline, aux environs de Naples, en vue de la mer. Une vigne encadre les fenêtres. Un petit jardin planté d'orangers et de jasmins sépare la maison du chemin qui serpente au pied de la colline.

Dans la chambre de Sertorius : un piano chargé de cahiers de musique; sur un vieux canapé, un violoncelle dans sa boite; quelques poteries antiques pleines de fleurs. Intérieur fort simple et un peu encombré, mais attestant les goûts distingués d'un artiste et les soins délicats d'une femme.

Une vieille domestique achève de desservir une petite table que Sertorius et sa fille viennent de quitter. Sertorius est assis dans un grand fauteuil près de la fenêtre, les mains croisées sur son ventre et les yeux mi-clos : il regarde vaguement à l'horizon la mer, qui se teint des couleurs du soir. Marthe, accoudée sur l'espagnolette, travaille à un ouvrage de femme ; de temps à autre, elle se penche par-dessus la tête de son père et jette un coup d'œil inquiet sur le chemin dans la direction de Naples.

SERTORIUS, MARTHE.

SERTORIUS.

Tu ne dis rien, ma fille!

MARTHE.

Non. J'ai peur de vous troubler; vous avez l'air si heureux!

L'enfant qui dort dans son berceau n'a pas l'air plus heureux que vous, mon père.

SERTORIUS.

J'aime ta comparaison, petite. S'il y a en effet deux images qui présentent également la vie humaine sous une face heureuse et touchante, c'est, d'une part, un enfant innocent qui repose sous l'œil de sa mère, et, de l'autre, un vieillard honnête qui digère paisiblement au coucher du soleil.

MARTHE sourit, l'embrasse doucement, et se penchant au dehors.

La belle soirée, et le ravissant tableau !

SERTORIUS.

N'est-ce pas, ma fille?... Plus je vais, plus je m'applaudis de mon acquisition. Je ne changerais pas cette chaumière modeste contre les plus splendides palais du Bosphore... Je dois dire que je vénère profondément le Romain qui eut la pensée d'élever en ce site délicieux un temple à la Fortune. On suppose que ce fut Lucullus, et l'idée lui en vint, selon toute apparence, par une soirée comme celle-ci... Il me semble que j'assiste à cette scène de noble gratitude... Oui, sur une de ces terrasses dont nous voyons les ruines de marbre à deux pas, couché dans la pourpre de Tyr et couronné de roses de Pæstum, le vainqueur du Parthe achevait sans doute un de ces repas célèbres où il savait allier le faste à la délicatesse; aspirant doucement, comme moi-même en cet instant, l'haleine parfumée de cette belle terre napolitaine, il suivait de l'œil sur le golfe vermeil, et du rêve jusque sur les mers fabuleuses, les blanches voiles des trirèmes; le chant lointain des

pêcheurs de corail, mêlé aux soupirs de la vague dormante, berçait son extase enchantée... Tout à coup, levant vers l'azur de ce ciel sans égal son regard humide d'une divine volupté : « Je voue, s'écria-t-il, je voue un temple à la Fortune! » Ainsi, ma fille, n'en doute pas, ainsi eut lieu cette dédicace. Et remarque, mon enfant, je te prie, que vingt siècles écoulés ont encore fécondé ces merveilles depuis le jour où elles charmaient ce délicat épicurien. Combien de souvenirs, combien d'ombres illustres qu'il ne put connaître, peuplent aujourd'hui ce coin radieux du monde, du cap Misène au Vésuve, du tombeau du Pausilippe à la villa de Sorrente! Je serais donc, à plus d'un titre, pire qu'un païen, si je ne vouais à ma façon mon temple à la Fortune, c'est-à-dire, ma fille, si je ne découvrais mon front pour remercier le Dieu de bonté qui me fait ces loisirs! (Il ôte sa toque; après un moment de méditation, il se recouvre et dit.) Il faut avouer, Marthe, que le ciel m'a comblé de ses faveurs.

MARTHE, distraite.

Certainement.

SERTORIUS.

Me voici arrivé à la vieillesse, c'est-à-dire à un âge où ce grand bienfait de la vie semble perdre pour la plupart des hommes quelque chose de sa valeur; eh bien, moi, jamais je ne l'ai goûté avec plus de plénitude.

MARTHE.

Il y a peu d'hommes qui vous ressemblent, mon père bien-aimé.

SERTORIUS.

Il y en a très-peu, tu dis vrai. Ainsi, n'est-il pas en quelque sorte prodigieux que j'aie conservé à soixante ans la santé d'un athlète? Au surplus, je ne sais, ma fille, si tu l'as remarqué, mais j'ai été doué véritablement d'une constitution extraordinaire. Il semble que la nature, par une grâce spéciale, ait violé en ma personne ses lois les plus constantes, logeant dans l'enveloppe grossière d'un Hercule le génie d'un Athénien... J'entends par ce mot génie, Marthe, tu ne t'y trompes pas, j'entends uniquement ce goût naturel du beau qui distinguait les moindres citoyens de la ville de Périclès. Je n'ai pas à cet égard de prétentions plus élevées.

MARTHE.

Moi, j'en ai. Je suis la fille d'un grand artiste, et je m'en vante.

SERTORIUS.

Si tu ne veux pas me faire une peine sensible, ma fille, n'accole jamais au nom de ton père ce titre banal d'artiste; tu sais combien je le méprise. Toutefois, puisque tu en parles, je ne le nierai point : le dieu de l'harmonie, pour parler comme un ancien, avait semblé présider à ma naissance. Oui, j'ai vu un temps où, sans être taxé de présomption, je pouvais espérer pour ce pauvre nom de Sertorius, voué maintenant à l'obscurité et au dédain...

MARTHE.

Au dédain, mon père! vous n'y pensez pas. N'ai-je pas entendu dire vingt fois au chevalier Carnioli qu'il vous con-

sidère comme le plus fort violoncelliste et le premier compositeur de notre temps?

SERTORIUS.

Bah!... dit-il cela, ce Carnioli? C'est une espèce de fou et, qui pis est, un homme sans mœurs; néanmoins, il se connaît à la musique, j'en conviens... Le plus fort violoncelliste... Non;... c'est une erreur... il faut qu'il n'ait pas entendu Batta... Mais où diantre m'a-t-il entendu moi-même? car, depuis vingt ans, je pense ne pas être sorti une seule fois, si ce n'est dans notre tête-à-tête, ma fille, de mon humble rôle de professeur... Eh! si fait cependant; je me souviens qu'un jour, cédant aux importunités de cet enragé, je lui esquissai sur mon violoncelle le thème d'un motet de ma composition... Ah! il se le rappelle donc?

MARTHE.

Il se le rappelle si bien, qu'il a passé, depuis ce temps-là, plus d'une nuit à la belle étoile, dans l'espoir de vous entendre malgré vous. Il prend une veste et un bonnet de pêcheur, et vient se planter sous l'ombre de ce jasmin, comme un amoureux d'Espagne. Nous l'avons fort bien reconnu, Gertrude et moi.

SERTORIUS, souriant.

Ah! le traître! Comment diable! pour un simple motet, le voilà qui bat la campagne? Parbleu! je serais curieux de savoir ce qu'il eût dit ou fait si je lui avais joué seulement huit mesures de mon chant du *Calvaire?*

MARTHE

Et quand l'entendrai-je, moi, ce fameux chant du *Calvaire?*

SERTORIUS.

Le soir de ton mariage, mon enfant, comme je te l'ai promis. Tu es dès à présent capable de l'apprécier; mais je préfère le réserver pour cette solennité. Ah! ce sera un beau moment, petite! Ou je me trompe fort, ou tu verseras bien des larmes.

MARTHE.

Et si je ne me marie pas, je ne l'entendrai pas?

SERTORIUS.

Pourquoi ne te marierais-tu pas? Quelle singulière hypothèse! Que te manque-t-il donc? D'abord, tu es gracieuse et jolie, quoique un peu grave pour une jeune fille... Tu es même, selon moi, une beauté... En second lieu, quoique jamais, Dieu merci, tu n'aies eu ni ne doives avoir l'impudeur de te produire en public, ce qui est de la part d'une femme le dernier degré du cynisme, — tu possèdes en musique des talents hors ligne dont tout homme de goût te tiendra compte. Quant aux qualités morales, tu apporteras au foyer de ton époux, j'en puis répondre, tout le trésor des saintes vertus domestiques. — Joins à ces considérations de premier ordre mes trois cents écus de rente, le revenu annuel de mes leçons, et enfin cette maisonnette, que je compte abandonner à ton jeune ménage...

MARTHE

Mon père...

SERTORIUS.

En te priant, bien entendu, de m'y garder une petite place;... car, sans toi, ma fille, je ne jouirais de rien au monde... Tu es le soleil qui éclaire tout; tu fais le chant dans ma vie!... Mais enfin, avec tout cela, je te demande un peu, de bonne foi, ce qui te manque pour te marier?

MARTHE, souriant et embarrassée.

Mais, mon père, vous me jugez avec trop de complaisance... Vous serez trop difficile,... trop ambitieux pour moi...

SERTORIUS.

Ambitieux, grand Dieu! Et quelle ambition puis-je avoir en ce monde, si ce n'est celle de te voir heureuse? Va, ma fille, qu'un jeune homme te plaise, le premier venu, et je lui ouvre mes deux bras sans marchander.

MARTHE, levant les yeux avec une attention particulière.

Le premier venu?

SERTORIUS.

Le premier venu; telle est ma confiance en ton goût et en ton jugement. Ton choix me répondra des qualités personnelles de mon gendre. Quant à sa profession et à sa condition sociale, peu m'importe; riche ou pauvre, prince ou berger, tout m'est égal, dis-je; — pour peu, bien entendu, qu'il n'appartienne ni de près ni de loin à la caste détestable des

artistes... Choisis donc librement, mon enfant... Et, puisque nous en sommes là, voyons, n'aurais-tu pas quelque confidence à me faire? Je l'écouterais avec plaisir, ma fille.

MARTHE.

Aucune. Je n'y pense pas. Ainsi il est inutile d'en parler.

SERTORIUS.

Non?... Et ce petit Crocelli, ce jeune bureaucrate que nous voyons le jeudi chez madame Santa-Fede, et qui me fait si assidûment ma partie d'échecs, — en cravate blanche, — tu crois donc, Marthe, qu'il aime sérieusement ce jeu-là?

MARTHE.

Je l'espère.

SERTORIUS.

Ah! fort bien! — Du reste, je ne savais rien de particulier sur son compte, si ce n'est qu'il passe pour laborieux et qu'il ne porte point de moustache, ce qui indique chez un jeune homme une dose de bon sens plus qu'ordinaire.

MARTHE.

Je n'ai pas remarqué. — Voyez donc, mon père, cet effet de soleil couchant sur la mer!

SERTORIUS.

Glorieux spectacle!... (Après une pause.) Un poëte dirait que le divin Phœbus,

Pour descendre aux balcons de leurs palais humides,
Fait un escalier d'or aux blondes Néréides!

Ce sont ma foi des vers... Gronde-moi, ma fille, gronde ton vieux fou de père ! — Toutefois, ils sont viables... Je les donnerai à Roswein pour son opéra... Peuth ! il les trouvera trop classiques, ce jeune homme !

MARTHE.

A propos, mon père, n'est-il pas étrange que nous n'ayons pas vu M. Roswein depuis plus de quinze jours ?

SERTORIUS.

Nullement, mon enfant. Il doit être dans le feu de ses répétitions. Poëte et compositeur tout à la fois, ce n'est pas une mince besogne !... Pauvre André ! voilà une rude épreuve pour sa santé de demoiselle !

MARTHE.

Vous n'avez pas entendu dire qu'il fût malade ?

SERTORIUS.

Du tout,... au contraire. Le chevalier Carnioli, qui faillit m'écraser hier sur le quai, me cria du haut de son char : « Bonjour, maître... André va bien... » Puis il ajouta quelques paroles que je n'entendis pas... C'est un tourbillon que ce Carnioli... Mais qu'as-tu donc, ma fille ? tu sembles troublée,... inquiète ?

MARTHE, prenant un journal sur la table.

Vous n'avez pas lu ce journal, mon père ? il annonce pour ce soir l'opéra de M. Roswein...

SERTORIUS, vivement.

Pour ce soir?... c'est impossible, Marthe.

MARTHE.

Voyez... Cela m'a préoccupée tout le jour.

SERTORIUS, lisant.

« Théâtre Saint-Charles. — Ce soir, 15 mai, première représentation de *la Prise de Grenade*, opéra en trois actes, attribué pour les paroles et pour la musique au jeune maestro dalmate André Roswein. La présence de la cour ajoutera à l'éclat de cette fête, impatiemment attendue par le monde entier des dilettanti. On sait que le maestro, déjà connu à Naples par plusieurs compositions transcendantes, est l'élève favori du savant Sertorius. » 15 mai... c'est ce soir en effet... Voilà ce qu'ajoutait Carnioli... Allons! c'est bien! (Il rend le journal à sa fille d'une main tremblante.)

MARTHE.

Il est à peine croyable, mon père, que M. André ne vous ait pas même envoyé un billet pour cette représentation?

SERTORIUS, avec amertume.

Pourquoi donc? est-ce que tu n'as pas entendu? la cour y sera! qu'a-t-il besoin de nous?... (Il reprend le journal.) Ah! le savant Sertorius! Oui, cela fait bien dans une réclame!... mon élève favori!... sans doute! — et reconnaissant!... cela va sans dire!

MARTHE.

C'est une erreur de ce journal, mon père;... un tel excès de négligence vis-à-vis de vous, qui l'avez fait ce qu'il est, serait trop surprenant, trop indigne!

SERTORIUS.

Surprenant? pas du tout. Indigne, c'est différent! (Avec une émotion croissante.) Oui, que cet enfant, que j'ai enrichi en peu d'années de toute la science d'une longue vie, dont j'ai fécondé le génie au feu le plus ardent de mon âme, à qui j'ai versé pour ainsi dire dans les veines le meilleur sang de mon cœur, que cet enfant, dès sa première heure de triomphe, dédaigne son vieux maître, le père de son esprit! et le laisse à la porte comme un valet à la livrée,... oui, cela est indigne!... Pardon, ma fille, tu m'as vu supporter en riant bien des ingratitudes; mais celle-ci ne me serait pas plus sensible quand la main d'un fils m'en aurait porté le coup;... oui, la main d'un fils! c'est la pure vérité!

MARTHE, l'embrassant.

Mon père, un peu de patience seulement, et tout s'expliquera pour le mieux, vous verrez.

SERTORIUS.

Tout est expliqué, ma fille. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais cette espèce. (Il se lève et marche avec agitation.) Si le sept péchés capitaux ont besoin d'un blason, je me charge de le leur fournir : une plume et un pinceau, un ébauchoir et un archet! — Il semble véritablement, Marthe, qu'une sorte de

malédiction pèse sur ce nom d'artiste dont s'affuble aujourd'hui tout ce qui défriche ou pille, à un titre quelconque, le champ de l'idéal... Voilà ce Roswein : si jamais visage humain porta l'empreinte d'une âme élevée, simple, loyale, c'est le doux et sévère visage de ce jeune homme. Eh bien, tu le vois, il n'a pas fait deux pas dans sa fatale carrière, qu'il se retourne et nous montre le front d'un traître; il faut bon gré mal gré qu'à la première page de sa vie d'artiste il inscrive une lâche action,... il faut que l'enfant gagne ses éperons! — Ah! ma fille, il y a eu, tu le sais, dans ma vie un moment terrible : celui où, tout près de recueillir dans l'applaudissement public le fruit de mes veilles enthousiastes, je sentis tout à coup mes doigts et mon cerveau même comme frappés de paralysie; cette timidité maladive, pétrifiante, qui me suivit partout où j'essayai, sous quelque forme que ce fût, de répandre au dehors les flots harmonieux qui bouillonnaient dans ma tête, ce mal bizarre et ridicule me plongea dans les derniers abîmes du désespoir... Mais combien de fois depuis j'ai remercié Dieu de sa rigueur paternelle! combien je le bénis surtout aujourd'hui, dans la paix de ma conscience et dans la dignité de ma vieillesse! (**Marthe lui a pris le bras et marche près de lui; après un silence, il reprend.**) Quelle heure est-il donc, mon enfant?

MARTHE.

Voici l'*Angelus* qui sonne aux Camaldules.

SERTORIUS.

L'*Angelus*,... déjà! — Allons! il ne peut venir maintenant,... tout est dit... Pour aujourd'hui et pour toujours, c'est

un ingrat! (André Roswein entre sur ces mots et se jette dans les bras de Sertorius.)

SERTORIUS, ROSWEIN, MARTHE.

ROSWEIN, l'embrassant avec force.

Que vous ai-je fait, voyons? comment ai-je mérité cela? qui est-ce qui est injuste? qui est-ce qui est ingrat? — Ah Dieu! quel homme!

SERTORIUS.

Allons, la paix! la paix! ne m'étouffe pas, mon garçon... Je suis bien aise de te voir, mon ami!... je suis enchanté de te voir, j'en conviens. C'est ce journal, cet imbécile de journal qui annonçait ton opéra pour ce soir.

ROSWEIN.

Mais il a raison.

SERTORIUS.

Eh bien, mon enfant, tu m'avoueras, en ce cas-là, que j'avais quelque droit d'attendre aujourd'hui un message de ta part, et que, voyant approcher la nuit, j'étais fondé en quelque sorte à désespérer?

ROSWEIN.

Certainement, cher maître, j'aurais pu vous envoyer votre loge ce matin; mais je tenais à vous l'apporter moi-même et à vous embrasser une dernière fois avant la bataille... A ma première minute de liberté, je suis accouru.

SERTORIUS.

Bien, très-bien, André, n'en parlons plus... J'ai eu tort... Ah çà! c'est donc pour ce soir, sérieusement?

ROSWEIN.

Très-sérieusement.

SERTORIUS, se frottant les mains, avec jovialité.

Diantre! oh! oh!... Mais, dis-moi donc, jeune homme,... sais-tu que c'est fort grave, cela?... Et tu ris, je crois?... Il rit, Marthe, ma parole d'honneur! Ces jeunes gens riraient à la bouche du canon!... Mais, voyons, André, sois franc, quelle est ton impression réelle à l'approche de cette crise? Quel effet ressens-tu intérieurement? Le cœur bat-il un peu la chamade, hein, garçon?

ROSWEIN.

Je suis dans un état singulier. Je m'entends parler et marcher, comme si je marchais et parlais sous une voûte d'une sonorité particulière. Quoique j'aie passé mes trois dernières nuits à refaire mon ouverture, il me semble que de ma vie je n'aurai besoin de dormir. Je me sens la légèreté d'un oiseau, et je ne sais pas pourquoi je ne m'envole pas, car j'ai une belle peur.

SERTORIUS.

Povero! — Mais tu es satisfait cependant, eh? L'exécution est suffisante? Parle-nous-en donc un peu... Ton ténor, ta prima donna, ton orchestre, ça va-t-il un peu, tout ça?

ROSWEIN.

L'orchestre, supérieurement. Ce n'est pas moi qui le conduis, au reste. Le ténor, c'est Chiari, vous savez... Il y a des choses qu'il ne dit pas mal;... par exemple, le chant de Boabdil, à la fin du trois... Quant à la prima donna, c'est une sotte, — et musicienne comme un Anglais, avec cela... Mais elle a un superbe contralto, et, en la serinant, elle marche.

SERTORIUS.

Entends-tu cela, Marthe? Il fait marcher les prime donne à présent... Ah çà! comment t'y prends-tu, jeune homme? car cela ne passe pas généralement pour une petite affaire... Quant à moi, lorsque j'essayai dans mon temps de me lancer au théâtre, je ne pus jamais me rompre aux façons de ces créatures-là : elles ont un aplomb infernal! — Je me souviens que, dès que j'en rencontrais une dans un couloir (tu sais que les théâtres sont pleins de couloirs), je me collais contre la muraille comme une planche. Ah! les gaillardes! — Or çà, que voulais-je donc te demander encore?... Ah!... que pensent-ils de ton œuvre, ces gens de théâtre?

ROSWEIN.

Rien. Ils me le diront à minuit. — Ah! cher maître, si vous aviez voulu me faire la grâce d'entendre une seule répétition, je serais plus tranquille; car, en vérité, c'est vous que je redoute bien plus que le public.

SERTORIUS.

Mon ami, j'ai eu pour me refuser à ton désir plusieurs rai-

sons excellentes. D'abord, mon appréciation, portant sur l'ensemble de l'œuvre, sera plus sûre, plus complète, et te sera plus profitable. Ensuite, j'ai pu en toute conscience déclarer à droite et à gauche que je ne connaissais pas une seule note de ton opéra, de sorte que personne n'aura le droit d'associer mon nom au tien, et de dire, je suppose : « Sertorius par-ci... Sertorius par-là, » ce qui aurait pu te blesser et entamer ta couronne.

ROSWEIN.

Ma couronne ! que Dieu vous entende ! car, si je tombe, je suis mort !

SERTORIUS.

Allons, Roswein, point de cela ! point de faiblesse, mon enfant ! que diable ! on tombe et on se relève. D'ailleurs, quoi ! mets les choses au pire : t'arrivera-t-il jamais rien qui approche de ce que j'ai éprouvé, moi qui te parle?... Figure-toi donc, André, cette immense salle de l'ancien opéra de Vienne remplie jusqu'au comble, et, au premier rang, la cour impériale d'Autriche, qui vaut bien, je crois, ta petite cour de Naples : j'arrive, mon violoncelle à la main ; un silence imposant se fait dans l'assemblée ; je m'assieds ; je place mon archet,... puis je prétends préluder... Oh ! Dieu puissant ! mes doigts sont de fer,... mon bras est inerte ! on murmure dans l'assistance,... c'était naturel... Je veux parler, et je demeure la bouche béante, immobile, glacé, stupide, pareil à la femme de Loth ! Les huées éclatent, et l'on m'emporte évanoui ! — Voilà, mon garçon, ce qu'on peut appeler une chute, et cependant, tu le vois, je n'en suis pas mort, bien que le seul sou-

venir de cet instant me fasse perler la sueur à la racine des cheveux.

MARTHE.

Est-ce pour le rassurer, mon père, que vous lui contez cela?

SERTORIUS, riant.

Sans doute : c'est pour l'aguerrir!.. Allons (Il le secoue.), courage, grand homme!... Et à quelle heure commence-t-on?

ROSWEIN.

A neuf heures. Vous avez encore une heure et demie. Tenez, pendant que j'y songe, voici votre loge : il y a une place pour Gertrude.

SERTORIUS.

Ah! tu as pensé à la vieille Gertrude? Entends-tu, Marthe? il a pensé à la vieille Gertrude... Tu dis à neuf heures, mon ami?

ROSWEIN.

Oui, maître. Je suis venu dans une voiture à trois places dont je vous prie de disposer,... car, moi, je dois attendre ici le chevalier Carnioli, qui est allé porter un billet dans les environs, — chez la princesse... je ne sais comment, et qui m'a promis de me prendre en revenant.

SERTORIUS.

Ah!... à propos, comment supporte-t-il cette circonstance, ton Carnioli?

ROSWEIN.

Oh! convulsivement : il rit aux éclats et rugit comme un tigre; il danse, il chante, il interpelle les passants, il invoque le ciel, il menace le public... C'est un drame, une comédie et un ballet tout à la fois... Il a passé ces trois nuits dans ma chambre à copier les parties et à me faire du café, m'appelant tantôt son âme et sa vie, tantôt misérable faquin, suivant le style mélangé que vous lui connaissez... Ah! le terrible protecteur!... mais il a beau faire, je ne puis oublier que, sans lui, je garderais encore, à l'heure qu'il est, des chèvres dans mes montagnes.

SERTORIUS.

Cela est vrai. Tu lui dois beaucoup. Il a tiré le bloc de la carrière. Il s'entend d'ailleurs à la musique, on ne peut le nier, et, de plus, il use noblement de sa fortune. Pourquoi faut-il qu'aux vertus de Mécène il unisse les mœurs d'un lansquenet!... Ai-je rêvé qu'il était nommé ambassadeur à Madrid?

ROSWEIN.

Non, vous ne l'avez pas rêvé. Il doit même partir cette nuit, dès que mon sort sera décidé.

SERTORIUS, préoccupé.

Ah! il va en Espagne... Diantre! mais je ne sais pas trop comment la rigide Espagne... Au reste, ça la regarde.

MARTHE.

Mon père, est-ce que vous n'allez pas vous habiller un peu?

SERTORIUS.

Un peu? Tu pourrais dire beaucoup, Marthe, car, de par le ciel, je compte déployer à cette occasion tout le luxe de l'Orient... Mon jabot de malines est-il en état, ma fille?... oui?... eh bien, va t'apprêter, va te faire belle, ma chère petite. Pour moi, il ne me faudra que deux minutes, et je désire parler à Roswein en particulier. (Marthe sort.)

SERTORIUS, ROSWEIN.

SERTORIUS, avec gravité.

Mon enfant, lorsqu'un élève sort de mes mains, je crois de mon devoir de lui donner quelques conseils que j'adapte, autant qu'il est en moi, à son caractère, à ses talents et à son avenir présumé. Toutefois, et bien que cette leçon suprême soit à mes yeux le couronnement essentiel de ma tâche, je ne l'impose à personne. Je te demande donc, André, s'il te convient de m'écouter, et si tu veux bien encore, pour un instant, me reconnaître vis-à-vis de toi l'autorité d'un maître, d'un vieillard et d'un ami?

ROSWEIN.

L'autorité d'un père, d'un père chéri et respecté, maître Sertorius, et non pour un instant, mais pour toute ma vie.

SERTORIUS.

Je te remercie, jeune homme mais, sans t'offenser, c'est

plus que je ne demande, et ma rude expérience me force d'ajouter : c'est plus que je n'attends. Au surplus, il n'importe. Hem! assieds-toi, je te prie. Hem! hem! (Il lui donne un siége, et se pose en face de lui dans son fauteuil.) — André Roswein, parmi les différentes ramifications de l'art sublime qui a fait depuis sept années l'objet de nos études, tu as choisi, pour y tailler ton chef-d'œuvre, la branche dramatique... Je ne te le reproche pas : il faut qu'un jeune homme sacrifie à la mode dans une certaine mesure; mais, si tu parviens, comme tes rares talents me donnent tout lieu de l'espérer, à te faire accepter du public sous cette forme populaire, il m'est doux de penser que tu profiteras de ta renommée pour remettre en honneur les fortes et viriles compositions de nos pères. J'entends par là d'abord la musique sacrée, qui semble renvoyer à Dieu le plus beau de ses dons; j'entends l'*oratorio*, cette épopée de l'harmonie; j'entends même la sonate et le *concerto da camera,* autrement dit la musique de chambre, œuvres sévères, nobles récréations du génie, auxquelles la futilité moderne a substitué la fantaisie, l'air varié et la romance, — ces productions de l'impuissance et ces délices des niais. — Défends-toi, comme du péché, des flonflons de la rue et de la musiquette de salon. Ne flatte le goût de la multitude que pour le redresser peu à peu. Tâche d'amener la foule dans le sanctuaire, mais surtout n'en sors jamais. — Respecte l'école et les anciens. Écris hardiment sur ton drapeau ces deux grands mots ou plutôt ces deux grands principes qui font la risée et la terreur de l'ignorance : *le contre-point* et *la fugue!* C'est comme si tu y écrivais en toutes lettres : Palestrina, Pergolèse, Bach, Haydn, ces noms de

cent coudées. (Il s'anime.) Le contre-point et la fugue pour toujours! Et écoute, André ; tout homme qui se prétend musicien et qui dédaigne ces deux bases éternelles de l'art, dis-lui de ma part, de la part de Sertorius, qu'il n'est qu'un ménétrier de carrefour,... qu'il n'est qu'un bâtard! et pis qu'un bâtard, car il ne connaît ni son père ni sa mère! c'est un poëte qui fait fi de sa langue maternelle! c'est un prêtre qui renie la sainte Bible et les saints Évangiles!... (Il s'arrête, et reprend d'une voix calme et basse.) Je terminerai ici, mon ami, la partie en quelque sorte professionnelle de cette instruction. Ce n'est, comme tu le vois, et ce ne pouvait être qu'un bref résumé de l'esprit général qui a dominé mon enseignement. — As-tu quelque objection à m'adresser, mon enfant?

ROSWEIN.

Aucune, maître. Je vous promets de demeurer fidèle, suivant ma force, à la dignité de mon art et aux pures traditions que vous m'avez transmises.

SERTORIUS.

C'est bien. — Maintenant, mon cher André, le maître a parlé : c'est le tour de l'ami et du vieillard. (Il se recueille un instant et reprend.) André Roswein, le ciel t'a doué avec une munificence que j'ai souvent admirée : il t'a fait musicien et poëte, il t'a donné la lyre et la harpe; il a exhaussé ton jeune front pour y placer deux couronnes... Songe, mon fils, que l'ingratitude se mesure au bienfait. Tu n'as qu'une façon de t'acquitter envers Dieu : il t'a prêté le génie, rends-lui la vertu; il t'a fait grand, sois honnête! Et si ce n'est pas

assez que ta conscience te le commande, j'ajoute, André, que ton avenir et ta gloire sont à ce prix. Oui, si tu ne veux pas, comme tant d'autres, disparaître de la sphère des arts après une nuit d'éclat, si tu ne veux pas que le souffle te manque au milieu de ta carrière, si tu te soucies de porter jusqu'au sommet ton noble fardeau, règle ton cœur et ta vie; ceins tes reins en brave, et préserve avec soin ta virile jeunesse. Un corps énervé ne recèle plus qu'un génie fourbu. Ne pense pas, jeune homme, trouver une inspiration sincère et durable dans les émotions du désordre, dans la fougue des sehs et dans l'excitation maladive des passions : le délire n'est point la force. La contemplation austère et sereine des merveilles de Dieu et des misères de l'homme; le reflet de l'œuvre divine dans une intelligence élevée, voilà l'éternel et unique foyer où s'allume l'inspiration d'un poëte digne de ce nom. — Souviens-toi que les anciens, nos maîtres, appelaient du même nom la vertu et la force, l'ordre et la beauté! Souviens-toi que, dans leurs profondes allégories, ils faisaient les vestales gardiennes du feu sacré, — les Muses chastes, — et Vénus idiote! — C'est assez te dire que je n'ignore pas quels dangers t'attendent, quelles tentations assiégent la vie fiévreuse de l'artiste, quels philtres se glissent dans sa veine sans cesse enflammée... Mais, André, lorsque Dieu t'a ouvert dans l'âme ces deux larges sources de jouissance plus qu'humaines : le sentiment du beau et la puissance créatrice, si tu n'as pas la force de repousser la coupe des ivresses vulgaires, tu es un lâche, et tu es perdu. Que la mort ou la folie t'enlèvent, comme tant d'autres, à la conscience amère de ta précoce décrépitude, ou que tu ailles grossir la foule envieuse et

ridicule des soupirants de coulisse, des vagabonds d'atelier et des grands hommes de tabagie, peu importe, tu es perdu! — Je te le répète, André : règle ton cœur et règle ta vie; tout est là. Dans tes nuits de défaillance, évoque à ton aide les ombres des vaillants et des forts, évoque ces illustres bénédictins de notre art, les seuls peut-être qui aient heurté du front les voûtes de l'idéal, Palestrina, notre Moïse, — Beethoven, notre Homère, — Mozart, notre Molière et notre Shakspeare à la fois... Ceux-là n'étaient pas seulement des grands hommes,... ils étaient des saints!... (Avec émotion.) — Et si j'ose me nommer après ces colosses, songe aussi quelquefois, mon ami, à ton vieux maître; du sein de la gloire qui t'attend sans doute, retourne quelquefois ton regard vers mon obscurité. (Sa voix se trouble.) Nous allons nous quitter, mon ami; nous allons rompre la chaîne de nos études communes et de nos enthousiasmes partagés; c'est un déchirement pour mon cœur, je ne te le cache pas... Jamais je n'ai semé sur un sol plus heureux,... jamais moisson plus féconde ne paya les soins de l'humble laboureur... Je te remercie, André, des joies que tu m'as données, et je prie Dieu qu'il t'en récompense!... Et maintenant (Il se lève, très-ému.), maintenant, adieu, mon enfant; adieu, mon disciple bien-aimé... Embrasse-moi!

ROSWEIN, se jetant dans ses bras.

Mon père! (Il pleure.)

SERTORIUS.

Oui, tu es bon, je le sais; mais tu es faible aussi, prends garde à cela. (La porte s'ouvre. Marthe reparaît en toilette de fête, une lumière à la main.)

MARTHE.

Encore ici, mon père... et huit heures passées, y pensez-vous?

SERTORIUS.

Ne me gronde pas, ma chérie. Quelques minutes vont me suffire. Mais que je te voie donc, mon enfant... (Il prend le flambeau des mains de Marthe et la contemple.) Oh! oh! diantre! Eh! signor maestro, l'homme au chef-d'œuvre, regardez donc un peu par ici, s'il vous plaît.

MARTHE, soufflant la lumière et riant.

Votre barbe n'est pas faite, mon père.

SERTORIUS.

Est-ce une raison pour humilier ce jeune homme, Marthe? Tu lui donnes à croire que tu dédaignes son jugement. Qu'est-ce que vous avez donc eu ensemble?... Je remarque souvent qu'elle te traite de Turc à Maure, mon garçon... Au reste, ce sont vos affaires... (Se touchant le menton.) Dis-moi, fillette, il me semble, à moi, que cette barbe pourrait fort bien aller.

MARTHE.

Oh! mon père!

SERTORIUS.

Au fait, la cour y sera; je ne veux point passer pour un démagogue : je vais me raser. (Il sort.)

ROSWEIN, MARTHE.

La chambre est à demi éclairée par les dernières lueurs du crépuscule. Marthe va s'asseoir sur le bord de la fenêtre ; elle regarde au dehors, le coude appuyé sur la balustrade et la tête dans sa main. — Roswein marche à travers la chambre en mettant ses gants.

ROSWEIN, à demi-voix, avec ennui.

Allons!

MARTHE.

Qu'y a-t-il?

ROSWEIN.

Rien;... un bouton de mon gant.

MARTHE.

Est-il parti? Attendez. (Elle se lève et va prendre une aiguille dans sa corbeille.) Approchez-vous du jour.

ROSWEIN.

Non, je vous en prie.

MARTHE.

Venez donc. Un gant sans bouton est horrible. Il vous faut une tenue sans reproche ce soir. (Elle lui prend la main.) Ah! si vous tremblez, je pique. — Vous avez mal aux nerfs, eh?

ROSWEIN.

Je suis un peu agité, oui... Quelle ravissante coiffure vous avez!... Ces larges tresses blondes, qui encadrent vos joues et

couronnent votre front, vous donnent l'air d'une jeune reine de vos légendes du Nord.

MARTHE.

Mille fois trop poli. — Allez, c'est fait.

ROSWEIN.

Je vous remercie. (Après une pause, il ajoute d'une voix émue.) Vous et votre père, vous êtes ce qu'il y a de meilleur au monde!

MARTHE, sèchement.

Vous me rappelez le seigneur Carnioli, à qui je venais de rendre le même service, et qui me dit que j'étais une divinité. (Roswein hausse légèrement les épaules, et fait quelques pas. Marthe revient s'asseoir sur la fenêtre.)

ROSWEIN, se rapprochant d'elle et s'appuyant sur l'espagnolette.

N'était-ce pas l'*Angelus* qui sonnait aux Camaldules pendant que je montais à votre ermitage?

MARTHE.

Oui.

ROSWEIN.

Toutes ces cloches de village se ressemblent... Ces sons me parlaient au cœur... Ils me parlaient de mon enfance et de ma patrie... En quinze ans à peine, quel changement dans ma vie et dans ma pensée!

MARTHE, avec indifférence.

Il y a quinze ans, à cette heure où nous sommes, qu'est-ce que vous faisiez?

ROSWEIN.

Je rassemblais mes chèvres sur la lisière des bois, et je reprenais à leur suite le chemin de la vallée... Les premiers tintements de l'*Angelus* à la petite église de San-Jacob nous donnaient chaque soir le signal de la retraite... Je me souviens que je m'arrêtais sur chaque pointe de rocher pour voir s'allumer derrière moi les feux des bûcherons sous les noires arcades des sapins; — à mes pieds, dans la brume, les fanaux des pêcheurs, — les étoiles sur ma tête. La nuit tombante emplissait l'air de parfums et de rosée. De temps à autre, la voix sauvage de la mer Illyrienne, s'élevant comme par bouffées, répondait aux graves murmures descendus des forêts... Quelles scènes grandes et tranquilles! de quelle allégresse elles me pénétraient! Je ne pouvais m'en détacher... Je demeurais souvent une partie de la nuit accoudé sur ma fenêtre, perdu dans je ne sais quelle extase attendrie, versant des larmes avec des prières... Puis je passais, sans en avoir conscience, de cette douce veille au doux sommeil, comme un enfant passe d'un songe à un songe... J'étais heureux!

MARTHE.

Sérieusement, Roswein, et poésie à part, voudriez-vous de ce bonheur-là aujourd'hui?

ROSWEIN.

Oui, Marthe!... oui, si je devais retrouver, avec ma misère et mon obscurité, la paix... la paix divine de mes premières années!

MARTHE.

La paix est dans le cœur.

ROSWEIN.

Elle n'est pas dans le mien. Ni dans mon cœur, ni dans mon esprit. Jamais.

MARTHE, froidement.

Que voulez-vous que je vous dise, mon ami? Tant pis. (Elle se détourne.)

ROSWEIN.

J'ai failli être prêtre, — saviez-vous cela?... Le vieux curé de San-Jacob m'avait pris en affection. Il me donnait des souliers et m'apprenait le latin. Il voulait me mettre en état de lui succéder un jour... Il vit encore... Je suis tenté quelquefois d'aller le retrouver... Ce pauvre presbytère, avec sa cour pleine de mousse, son tilleul et sa fontaine, m'apparaît comme un asile enchanté... Pourquoi pas? Je ferais un assez bon prêtre de campagne... Rien ne manquerait — que la foi!

MARTHE, vivement.

S'il vous plaît de déraisonner en ma présence, signor Roswein, que ce soit sur d'autres sujets, je vous prie.

ROSWEIN.

Ah! de la colère, je crois! de la colère, vous! Il y a donc du sang dans les veines du marbre?... la mer de glace a donc ses tempêtes?

MARTHE, se levant.

Vous désirez être seul apparemment.

ROSWEIN.

Je vous ai offensée,... je vous ai offensée... Pardon ! C'est la première fois de ma vie, ce sera la dernière,.. Marthe, je sens bien qu'il faut que je vous quitte... Ce rôle doit vous coûter; ce masque de froideur et de dureté que vous portez pour moi seul, je suis sûr qu'il vous pèse... Je vous en délivre... Vous ne me verrez plus. Jamais je ne repasserai le seuil de cette chère maison, je vous le promets... J'aurais dû vous comprendre plutôt... Je vous comprenais,... mais le courage me manquait... Maintenant, ma résolution est prise, comptez-y... Seulement, ne nous quittons pas sur un mot de colère, je vous en supplie... votre main... votre main en signe de bon souvenir, de souvenir fraternel. (Marthe, qui s'est rassise lentement, lui tend la main; Roswein la porte à ses lèvres, en disant à voix basse.) Adieu ! adieu ! (Marthe détourne la tête, tandis que le jeune homme rentre dans la partie la moins éclairée de la chambre.)

MARTHE, après un moment.

Et mon père, André?

ROSWEIN.

Pauvre vieillard !... au moins, qu'il ne me croie pas ingrat Marthe, je vous en prie. Dites-lui tout plutôt. Dites-lui la vérité.

MARTHE.

La vérité... Il faut donc que je la devine, André?

ROSWEIN.

Dites-lui que je vous aimais et que vous ne m'aimiez pas, et tout sera dit.

MARTHE, d'une voix basse.

Je ne vous aimais pas,... non, je ne pouvais vous aimer. D'autres sentiments me séparaient de vous à jamais.

ROSWEIN.

D'autres sentiments?... Allons!... c'est le dernier coup... J'espérais que vous n'aimeriez qu'au ciel.

MARTHE.

Je ne pouvais vous aimer, André, et c'est un bonheur, laissez-moi vous le dire, un bonheur pour nous deux, — pour vous surtout. L'existence qui vous est réservée ne veut point d'entraves, elle ne veut point de racines prématurées... Votre avenir se fût trouvé à la gêne dans l'humble rêve de votre jeunesse. Je me serais reproché toujours d'avoir enchaîné dans l'ombre d'un ménage votre belle vie d'artiste!

ROSWEIN.

La vie d'artiste m'est odieuse!... Depuis que je la connais, mon amour pour vous a grandi de toute la haine qu'elle m'inspire! Désormais je n'ai plus contre elle ni soutien ni refuge... Elle fera de moi ce qu'elle voudra,... soit! mais, de grâce, au moins ne me la vantez pas.

MARTHE.

Qu'a donc cette vie de si terrible? Je ne puis vous comprendre.

ROSWEIN.

Ah! votre père me comprendrait... Cette belle vie d'artiste,

il sait assez, lui, qu'elle ne réside pas sur ces hauteurs idéales où vous la voyez tout entière, comme je l'y voyais moi-même autrefois, — dans des nuages d'or et sous des pluies de fleurs! Il sait dans quels tristes abîmes elle se traîne, entre ces fugitives apothéoses! Ce n'est pas sans raison, Marthe, croyez-moi, qu'il écrase de son mépris tout ce qui hante ces régions malsaines de l'atelier et de la taverne, de la coulisse et du boudoir, — cette tourbe vaniteuse d'âmes flétries, d'imaginations surmenées et de cœurs malades, que dévorent, au bruit des rires éclatants et des pleurs étouffés, la passion sans règle et la pensée sans frein!... Un Érèbe plein de flammes et de ténèbres! un monde hors du vrai, un monde hors la loi, qui révolte — et qui entraîne! Votre père le sait! Il sait quelles ivresses courent dans l'atmosphère d'orgie qu'on y respire,... quels monstres enfante ce brûlant chaos, et combien le meilleur d'entre nous a peine à s'en défendre!

MARTHE.

Vous, du moins, vous vous en défendrez, André. Je vous connais.

ROSWEIN.

Vous me connaissez, Marthe;... oui, depuis tant d'années que ma vie a été comme la sœur de la vôtre, vous devez me connaître,... et vous pensez que j'étais né pour le bien, n'est-il pas vrai?

MARTHE.

Vous ou personne.

ROSWEIN, avec force.

Oui, vous me rendez justice... Dieu sait que j'aimais le bien comme j'aime la face radieuse de ce firmament!... Aussi de quels amers dégoûts ce monde m'abreuve!... Et cependant il me trouble,... il m'imprègne malgré moi de ses poisons... Il mêle aux nobles tourments de l'art et du travail je ne sais quelles fièvres importunes,... quelles insomnies perverses! il m'attache aux flancs je ne sais quels lambeaux de la tunique du centaure!... Ah! ceux de nous qui ont près d'eux une mère, une sœur, une famille, — quelqu'un qui leur rappelle Dieu,... ceux-là sont heureux! ils ont le remède à côté du mal,... ils peuvent chaque jour retremper leur âme, leur talent, leur honneur, à la source du devoir et de l'éternelle vérité! — Pour moi, je suis seul... Cette vie factice m'enveloppe et me possède sans relâche. Je ne m'en reposais qu'en vous, chère Marthe, dans le présent comme dans l'avenir. Que de fois votre doux fantôme est venu bénir mes heures éprouvées, m'apportant le courage, ou du moins le remords! Cette paix que je cherche, je ne la trouvais que dans vos yeux; cette force qui me manque, elle passait dans mon cœur dès que je touchais votre main,... même en songe... Dieu! vivre là, entre votre père et vous, dans la sérénité sainte et recueillie de votre foyer de famille, sous le charme de votre présence, sous l'inspiration de votre beauté, sous la garde de votre vertu!... vivre là, mourir là! Ah! pourquoi la pensée m'en est-elle jamais venue?

MARTHE.

Cette pensée... soyez juste, André... ai-je rien épargné pour l'éloigner de votre esprit?

ROSWEIN.

Rien... Près de vous, je ne pouvais m'abuser : votre accueil, votre langage, votre silence même — depuis un an, — tout me disait que vous ne m'aimiez pas... mais à peine vous avais-je quittée, j'oubliais tout,... je me rattachais aux plus légères ombres d'espérance,... je me rappelais un regard moins sévère, une parole plus tendre, échappée à votre pitié, et je vivais là-dessus... — Depuis quelques mois surtout, vous voyant moins souvent, je me faisais de plus faciles illusions; je cherchais à me persuader que votre devoir filial pouvait comprimer vos secrets sentiments, que l'horreur de votre père pour ce nom d'artiste était le seul obstacle qui nous séparât...

MARTHE, baissant les yeux.

Eût-il été le seul, il eût suffi.

ROSWEIN.

Ah ! je l'aurais vaincu.

MARTHE.

Jamais, André.

ROSWEIN.

Cette nuit même, peut-être... C'était un projet ardemment caressé dans ma tête depuis longtemps,... une chimère dont je me repaissais encore il n'y a pas une heure, en venant ici,... et que votre premier regard a fait évanouir... Aussi, maintenant, que mon opéra tombe ou qu'il aille aux nues, je vous jure que je m'en soucie peu.

MARTHE, *lentement.*

Comment?... Pourquoi?... Pensiez-vous que votre succès dût changer les idées de mon père?

ROSWEIN.

Je l'espérais à peine;... cependant, malgré lui, il m'en eût estimé plus haut... Vous savez comme moi, Marthe, à quel point ces succès du théâtre, qui ont été l'ambition de sa jeunesse, l'émeuvent et l'exaltent!... Je me serais armé contre lui de son unique faiblesse... Si j'avais réussi, je me faisais une fête de venir le surprendre dans sa retraite;... au moment même où il m'aurait cru sans doute plus oublieux que jamais, je serais accouru;... oui, je lui aurais offert à genoux ma jeune gloire, toute palpitante... Il eût oublié l'artiste,... il m'eût ouvert ses bras,... il m'eût appelé son fils!... il m'eût tout accordé...

MARTHE, *d'une voix étouffée.*

Essayez.

ROSWEIN.

Marthe! que me dites-vous?

MARTHE.

Silence! Voici mon père.

ROSWEIN.

Bonté du ciel!

MARTHE, ROSWEIN, SERTORIUS, entrant. Il est fort paré, il tient un flambeau de chaque main et s'avance comme une châsse.

SERTORIUS.

Or çà, que chacun ici me considère à loisir... Eh bien, où sont-ils donc, ces enfants? — Roswein! (L'apercevant.) Ah! ah! tu as l'air tout effaré, mon garçon? Tu ne m'avais jamais vu si beau, eh? — J'offre à tes regards en ce moment, mon ami, le costume d'ensemble que je portais à cette fameuse soirée où je restai court devant mon auguste auditoire... Boucles d'or, jabot de malines, habit tabac d'Espagne et gilet à ramages, — avec des oiseaux sur les poches... Ah çà! comment me trouves-tu, Marthe, en définitive? car vous ne dites rien, tous deux... Est-ce que je suis ridicule, voyons?

MARTHE.

Vous êtes très-bien, mon père.

ROSWEIN, gaiement.

Vous êtes charmant et majestueux... Il faut que je vous embrasse!

SERTORIUS.

Qu'est-ce qu'il a donc?... Est-ce que tu veux dévorer mon jabot? Laisse-moi tranquille. — Admire-moi de loin, si tu veux, et même je t'y engage : tu peux ici te donner une idée exacte de ce qu'était la tenue d'un artiste dans mon temps, jeune homme : la sévérité mariée discrètement à l'élégance.

ROSWEIN.

Il vous manque de la poudre.

SERTORIUS.

Il ne me manque rien, gamin! — Partons, ma fille, allons siffler ce jeune insolent.

MARTHE.

Partons! Une poignée de main, Roswein, et bon courage! (A demi-voix.) A bientôt!

SERTORIUS, lui serrant les deux mains.

Allons! du calme, du calme, — Fume, si tu veux, en attendant Carnioli : je te permets, vu la gravité de la circonstance, d'empoisonner mon domicile. (Arrivé près de la porte, il se retourne.) Ah çà! si tu as composé de la musique de guinguette, du fredon d'opéra-comique, il vaudrait mieux me le déclarer tout de suite que d'exposer ton vieux maître de sa personne au plus sanglant des affronts, mon garçon!

MARTHE.

Il n'y a pas de fredon; vous verrez, mon père. Venez. (Ils sortent.)

ROSWEIN, seul.

Est-ce vrai? est-ce possible?... Elle m'aimait!... elle m'aime! je suis donc sauvé! Plus de fièvre, plus de vertiges, plus de combats, plus d'enfer! Dieu me reprend! Mon Dieu!

je vous remercie, je vous bénis du fond de l'âme. (Il s'approche de la fenêtre, au bruit de la voiture qui emporte Sertorius et Marthe : il la suit de l'œil à travers les ténèbres croissantes.) Elle m'aime! Splendeur du ciel, il me semble que je vous vois pour la première fois! Pure clarté des étoiles, chants des vagues, brises italiennes, je vous retrouve, vous m'inondez le cœur! (Il fait quelques pas dans la chambre.) Son époux, ô chaste vision de mes nuits troublées, tu n'es plus un songe! (Il regarde autour de lui.) J'aime cette chambre, ces objets familiers,... ces meubles que sa main touche à chaque moment,... cet air même qu'agite le froissement de sa robe... J'enfermerai ma vie dans ce sanctuaire!... Quelle joie que le travail près d'elle!... Quand je venais sous cette fenêtre, le soir, avec Carnioli, je la voyais là, tantôt penchée sur son aiguille de fée, gracieuse et immobile comme la statue de la vertu domestique, tantôt relevant sa tête, pour mieux écouter son père, sa tête pensive et grave comme celle d'une muse... Il me semblait que j'avais sous les yeux quelque tableau d'un monde supérieur,... d'une vie meilleure que celle des hommes... Et je prendrai ma place entre ces deux créatures de Dieu!... — Elle m'aime!.., quel repos profond s'est fait en moi tout à coup. J'avais le cerveau plein de désordre et d'orages... Le souffle d'un ange a passé sur mon front!... J'éprouve une paix immense,... bienheureuse... (Après un moment.) Tout m'est égal maintenant... (En allumant un cigare.) Si je tombe ce soir à Saint-Charles, ce sera une contrariété sans doute, très-vive même; mais je retrouverai cette occasion perdue.. J'ai cent opéras qui me chantent dans la tête!... ce sera un délai; rien de plus... (Il s'assied dans le grand fauteuil de Sertorius.) Ouf! je suis brisé! Je voudrais qu'on me laissât là

tranquille toute la soirée... (Il regarde le ciel, rêve et murmure des phrases entrecoupées.) Non, jamais je ne la tromperai, jamais je ne ferai couler une larme de ses yeux,... jamais!... Acres séductions, spectres ardents, magiciennes fardées,... je vous défie,... l'ombre de ses ailes vous chassera. — Que je suis las!

UNE VOIX, au dehors.

Roswein! *Andrea mio!* (En récitatif.) *È venuto, il terribil istante!*

ROSWEIN.

Qui m'appelle?

LA VOIX.

Descends donc, animal!

ROSWEIN.

C'est Carnioli. — Chevalier, je ne conduis pas l'orchestre, vous savez?... Je suis inutile là-bas... Laissez-moi ici, je vous en prie.

CARNIOLI, du dehors.

Poltron! descendras-tu? (En récitatif.) *S'il figlio m'abandonna, io son perduto!*

ROSWEIN.

Mon bon chevalier! Ouf! diable d'homme!... Allons!...

II

Sur la route de Pouzzoles à Naples.

ROSWEIN, LE CHEVALIER CARNIOLI. sont dans une voiture légère que Carnioli conduit lui-même à toute bride.

CARNIOLI.

Bref, pour appeler la chose par son nom mortel, tu veux te marier ?

ROSWEIN.

Je veux me marier.

CARNIOLI.

Bien. Tu prétends épouser la blonde fille de ce vieux fou de génie, de meinherr Sertorius?

ROSWEIN.

Précisément, Excellence.

CARNIOLI.

Très-bien. — Et tu t'imagines que je le souffrirai?

ROSWEIN.

Mais que vous importe?

CARNIOLI.

Ce qu'il m'importe, misérable! J'aimerais mieux te verser la tête la première sur ce tas de pavés! (A un passant.) Gare donc, imbécile!... Hop là!

ROSWEIN.

Est-ce que vous aimez cette jeune fille, par hasard?

CARNIOLI.

Je me soucie bien de ta jeune fille, nigaud! Je me soucie de ton talent, qui est mon œuvre, qui est mon bonheur et ma gloire, et que tu n'étoufferas pas, moi vivant, sous le couvercle d'un pot-au-feu de ménage! Te marier, triple idiot! Ignores-tu donc que le mariage est une de ces lois féroces de la nature qui absorbent l'individu pour conserver l'espèce?

ROSWEIN.

Votre Excellence me donne-t-elle cette plaisanterie pour un argument?

CARNIOLI.

Ne m'appelle pas Excellence et obéis-moi, drôle! Je te dis que ton génie est mon bien, et que je te défends de le placer sous cet ignoble éteignoir du mariage.

ROSWEIN.

Pouvez-vous me faire la grâce de me dire pourquoi le mariage est un éteignoir, chevalier?

CARNIOLI.

Pourquoi?... Parce que l'opium fait dormir,... parce que l'eau éteint le feu,...parce que cela est fatal, entends-tu? Parce qu'il y a dans cet état de torpeur végétative et d'engourdissement béat qu'on appelle le bonheur d'être époux et le bon-

heur d'être père,... il y a, dis-je, une vertu pétrifiante qui vous enduit peu à peu les lobes intellectuels et qui vous cristallise le cerveau comme l'intérieur d'une ruche à miel... Un artiste marié est un artiste fini. Il est époux, il est père, il est citoyen, tout ce que tu voudras; mais le poëte est mort!... Tiens, regarde Rossini, ce grand Rossini! il s'est marié; qu'est-ce qu'il fait maintenant? — Il pêche à la ligne!... C'est pourquoi je te dis ceci : puisque tu aimes cette fille, fais-en ta maîtresse, si tu veux;... mais ta femme,... je te le défends!

ROSWEIN.

C'est votre morale? Ce n'est pas la mienne.

CARNIOLI.

Qu'est-ce que tu me chantes avec ta morale? Depuis quand la morale est-elle une muse?... Que je déteste, ô ciel! cette mode nauséabonde qu'ils ont maintenant de mettre l'honnêteté, le mariage, le bon Dieu et le Code civil en vers, en prose et en musique! Qu'ils m'agacent, Seigneur, avec leurs cantiques dialogués et leur lyrisme matrimonial! Est-ce qu'on ne fera pas taire une bonne fois tous ces petits rapsodes de sacristie?... Ah çà! voyons, qu'est-ce que tu as de commun avec la morale, toi? Es-tu marguillier? es-tu quaker? es-tu de la Société biblique? Bah!... es-tu chrétien seulement? Non, tu ne l'es pas. Tu doutes de Dieu, de la madone et des saints, infâme mécréant! Tu es un artiste, tu es un poëte, tu es un païen... Ta morale, c'est l'art; ton dieu, c'est l'art, et l'art, c'est le diable! Ton élément, c'est le feu... Tant pis si cela te gêne, mais tu péris si tu en sors!

ROSWEIN.

J'en sortirai. Je vous l'ai dit, chevalier, que j'aie l'âme trop faible ou trop délicate,... peu importe !... mais je ne suis pas fait pour la vie d'artiste. Vous seriez le premier à me donner la main pour me retirer de ce tourbillon, si vous saviez ce qui j'y souffre.

CARNIOLI.

Mais, sang du Christ ! tu te plains de ce que la fiancée est trop belle, mon garçon ! C'est l'excès même de ta sensibilité qui te monte au-dessus du vulgaire. Tu as la fièvre, dis-tu ? tant mieux ! tu as les nerfs à fleur de peau,... tu es écorché vif, tant mieux ! tu pleures la nuit ta foi perdue et tes amours trahis, tant mieux encore !... Les ténèbres dans la tête et l'incendie dans le cœur, la tentation effrénée, l'entraînement et le remords, des transports et des désespoirs inconnus de la foule,... voilà votre lot ! voilà votre talent ! voilà votre pain de vie !... Chacune de tes larmes est un poëme, est-ce que tu ne sens pas cela ?... chacun de tes cris est un opéra en germe. Quand tu souffres, dis-toi : « Bravo ! c'est de la gloire qui me pousse... » Tiens, si l'art est en décadence aujourd'hui, sais-tu pourquoi ? C'est parce que vous n'êtes plus assez malheureux, faquins sublimes que vous êtes !... parce que vous ne mourez plus de faim dans un grenier comme autrefois, dans le beau temps des arts, parce qu'on vous paye trop cher et qu'on vous nourrit trop bien...

ROSWEIN.

Il faut nous crever les yeux et nous mettre en cage, ce sera plus simple.

CARNIOLI.

La la! voyons, mon André, voyons, mon cher cœur,... j'ai été un peu vif, j'en conviens;... car cette épouvantable idée de mariage m'a mis hors de moi; mais tu sais que je t'aime comme mon enfant, comme la prunelle même de mes yeux...

ROSWEIN.

Si vous m'aimez, chevalier, pour Dieu, laissez-moi être heureux à ma façon!

CARNIOLI, exaspéré de plus belle.

A ta façon!... à la façon d'un bonnet de nuit! à la façon d'une courge! à la façon de cet âne de bourgeois qui passe... en redingote bleu clair! (Le bourgeois, qui est accompagné de sa famille, se retourne surpris. Carnioli l'interpelle directement.) Oui, monsieur, vous êtes un âne, vous, votre femme et vos quatre enfants!... Il rit, cette bête-là! Tiens, regarde-le; voilà comme tu seras!

ROSWEIN, riant.

C'est ce que je demande.

CARNIOLI.

Plat coquin que tu es!... Je m'emporte, c'est vrai;... j'ai tort... Ne t'offense pas de mes injures;... elles partent d'un cœur qui t'adore, tu le sais... Raisonnons de sang-froid, mon fils, je ne demande pas mieux... Tu veux être heureux, dis-tu? Si tu devais l'être dans cette vie que tu rêves, je t'aime assez, — oui, je t'aime assez, le diable m'enlève! pour sacrifier mon bonheur au tien:... mais quelle créature au monde

peut être heureuse hors de sa voie, hors de sa destinée?... Regarde là-bas ce noble vaisseau,... tu peux l'apercevoir encore,... à la pointe d'Ischia;... il s'en va, les ailes déployées, gagner le libre Océan pour y courir sa carrière magnifique, tantôt sous le soleil, tantôt sous la foudre, un jour déchiré par l'écueil, le lendemain abordant des rives fortunées... Eh bien, suppose qu'une force quelconque le précipite tout à coup dans un étang à canards, dans un vil marécage communal, et l'y condamne à croupir éternellement comme une épave fossile;... suppose cela et suppose-lui une âme, à ce vaisseau... Sera-t-il heureux? Le crois-tu?

ROSWEIN.

Qu'est-ce que cela me fait? Moi, je le serai.

CARNIOLI.

Tu ne le seras pas, traître, je t'en défie! Tu auras tout juste le bonheur de ces mauvais moines qu'une fausse vocation a jetés dans le cloître et qui meurent de consomption en mordant les barreaux de leur cellule!

ROSWEIN.

Bah! des phrases!

CARNIOLI.

Des phrases, maraud impertinent!... Mais c'est dit, je ne veux point me fâcher contre toi dans cette glorieuse soirée, quand même tu m'insulterais avec une grossièreté inouïe... Non, mon ami, ce ne sont point des phrases... Ta prétendue vocation pour le calme de la vie de famille n'est qu'une

bluette de circonstance... Tu es en ce moment épuisé de travail, d'émotions et d'inquiétudes; tu éprouves un de ces dégoûts passagers qui vous font rêver la campagne le lendemain d'une orgie ou la veille d'une bataille... Pas autre chose, crois-moi,.. Ne te prépare pas d'amers regrets;.,. ne te plonge pas, à la fleur de ton âge dans ces froids limbes de l'hymen... Comment, diable ! y as-tu réfléchi?... tu prétends ployer dans une boîte à marmotte l'imagination d'un poëte,... cloîtrer dans la prison d'un nain les passions d'un géant,.,. et tu te flattes de goûter le bonheur d'un bourgeois, parce que tu en habiteras la carapace !,.. Crois-tu donc, en comprimant les forces expansives de ton sang et de ton esprit, crois-tu les anéantir? Non! elles te dévoreront sur place!... Tu seras — passe-moi la comparaison — comme une locomotive déraillée que sa propre vapeur consume stérilement au fond d'un tunnel;.,. tu sentiras tes ailes coupées s'étendre douloureusement vers l'espace, comme ces mutilés qui souffrent encore aux membres qu'ils n'ont plus!... Tu parles des misères de la vie d'artiste; elles sont fécondes du moins! Oses-tu les comparer à ces tortures d'autant plus poignantes qu'elles sont inutiles?... Et, d'ailleurs, la connais-tu, la vie d'artiste?... Tu prends à peine ton essor;... tu n'en as éprouvé jusqu'ici que les ennuis... Attends donc, avant de la juger, qu'elle t'ait donné ce qu'elle promet à un génie comme le tien, et alors, quand tu auras de l'or comme un Juif, des femmes... comme un Turc, de la gloire comme un dieu,... alors, je te permettrai d'épouser les onze mille vierges, si le cœur t'en dit... — Ah ! malheureux! si tu savais en quels termes me parlait de toi, il n'y a pas vingt minutes, la plus belle femme de l'Italie!

ROSWEIN.

Qui cela? votre princesse?

CARNIOLI.

Ce n'est pas ma princesse, singe irrespectueux. C'est la veuve la plus noble et la plus vertueuse comme la mieux tournée de ce globe. La princesse Leonora Falconieri... qui est alliée aux Colonna de Rome, aux Doria de Gênes, aux Zustiniani de Venise, et à la maison d'Este, par-dessus le marché,... entends-tu, rapin?... Mais, au reste, tu l'as vue à ce bal où je t'ai conduit lundi dernier chez l'ambassadeur d'Espagne.

ROSWEIN.

Est-ce cette dame avec qui vous avez valsé?... Une trentaine d'années... un peu grande,... des cheveux noirs comme les ailes du corbeau... un teint d'orage... et des épaules antiques qui ondoient comme un marbre liquide quand elle les replace dans sa robe?

CARNIOLI.

Ah! parfait! tu as remarqué cela, et tu veux te marier, mon petit ami? Pardieu! tu les verras plus d'une fois entre ta femme et toi, ces épaules-là, je t'en réponds!... Eh bien, cette magnifique personne me parlait de toi tout à l'heure.

ROSWEIN.

Et elle vous disait?

CARNIOLI.

Elle me disait, écoute bien ceci,... une femme hautaine dont

on n'approche qu'à genoux!... elle me disait : « Mon cher ambassadeur, est-ce que vous ne me présenterez pas un jour cet éminent jeune homme ? »

ROSWEIN, riant.

C'est tout?

CARNIOLI.

Et qu'est-ce qu'il te faut de plus, bandit sans vergogne? Ne voudrais-tu pas qu'elle débutât par venir se loger dans ton garni?

ROSWEIN.

Parlons de choses sérieuses, chevalier, car nous arrivons. Ce serait une vive contrariété pour moi de ne pas vous avoir à mon mariage... Est-ce que vous partez toujours demain pour Madrid?

CARNIOLI.

Je te brûlerai la cervelle avant de partir!... Non, ma parole, tu es fou!... Si encore je te voyais épouser quelque torche italienne!... ce serait de la vie au moins... Mais non, la fille de Sertorius,... une fille rose! une espèce de Hollandaise qui cultivera des tulipes dans ton cœur — et qui te fera flegmatiquement des légions d'enfants, comme on fait des bulles de savon!

ROSWEIN.

Je l'espère bien. Quand vous reviendrez d'Espagne, chevalier, ils vous tireront les moustaches. Cela vous réjouira. — Bah! vous les aimerez!

CARNIOLI.

Je leur tordrai le cou! (Ils arrivent devant le péristyle du théâtre Saint-Charles; deux laquais en livrée prennent les rênes. Carnioli saute à terre.) Ah çà! Roswein, jure-moi de ne pas donner de suite à cette fantaisie de goîtreux, ou je vais de ce pas te préparer une cabale effroyable, quand cela devrait me coûter cent mille écus!

ROSWEIN.

A votre aise, Excellence.

CARNIOLI.

Ingrat! va-nu-pieds!... Eh bien, est-ce que tu n'entres pas?

ROSWEIN.

Ma foi, non, je n'ai que faire là-dedans, moi... Je vais me promener sur la place et fumer des cigares jusqu'à ce que mort s'ensuive.

CARNIOLI, tirant son porte-cigares.

Tiens, en voilà, des cigares... comme tu n'en as jamais fumé, truand! Mais c'est égal, va!... ton opéra est flambé, tu peux être tranquille. (Il entre au théâtre.)

III

La salle du théâtre Saint-Charles. Mouvement, animation, éclat d'une première représentation. La toile se baisse sur la fin du deuxième acte, au milieu d'acclamations enthousiastes. Dans la loge de la princesse Falconieri : la loge s'encombre de visites pendant l'entr'acte.

LEONORA PRINCESSE FALCONIERI, GIULIA MARQUISE NARNI, toutes deux assises sur le devant; LADY WILSON; LE PRINCE KALISCH; LE MARQUIS DE SORA. FEMMES ET JEUNES GENS, puis CARNIOLI.

LEONORA.

Mais c'est un rêve du ciel que cette musique!

LE MARQUIS DE SORA.

Vous savez que le poëme est également l'œuvre du jeune maestro?

VOIX DIVERSES.

Le Tasse!... Mercadante!... Metastase!... Rossini! Début de géant!

LA MARQUISE NARNI.

Très-beau, si l'on veut, mais trop savant pour moi.

LE PRINCE KALISCH.

Et pour moi. Poûh!

LEONORA.

Vous, prince Kalisch, je vous soupçonne d'apprécier principalement, en fait de musique, le son martial du tambour.

Ciel ! vous voilà plus rouge qu'une fraise des Alpes, chère marquise... Vous n'êtes pas indisposée ?

LA MARQUISE, sèchement.

Non. — Vous connaissez sans doute particulièrement l'auteur de ce charivari flamand, ma belle ?

LEONORA.

Je le connais si peu particulièrement, ma belle, que j'ai entendu ce soir son nom pour la première fois, et c'est de votre bouche... Il est même bizarre, quand j'y songe, que le chevalier Carnioli ne m'ait jamais parlé de ce Roswein, puisque c'est lui qui l'a inventé, à ce qu'on dit.

LA MARQUISE.

Le chevalier avait à vous entretenir apparemment de quelque objet plus intéressant, ma toute belle.

LEONORA.

Apparemment, ma mignonne. — Prince Kalisch, est-il vrai que vous ayez eu, dans le Caucase, les deux oreilles emportées par un boulet de canon ?... Cela m'expliquerait, jusqu'à un certain point, votre goût musical.

LE PRINCE KALISCH.

Ce sont des histoires composées à plaisir, princesse. Il ne m'est jamais arrivé rien de pareil, je vous le jure.

LEONORA.

Ah ! si vous me le jurez !... Comment, Giulia, est-ce que vous nous quittez ?

LA MARQUISE.

Oui, cette musique batave m'est insupportable. Un acte de plus me tuerait... — Prince Kalisch, pouvez-vous m'offrir votre bras jusqu'à ma voiture?

LEONORA.

Certainement, et même jusqu'en Sibérie, n'est-ce pas, prince charmant?... Adieu, chère enfant bien-aimée.

LA MARQUISE.

Adieu, ma belle chérie. (La marquise se drape et sort, suivie du prince Kalisch.)

LEONORA.

On ne saurait jouir d'une plus belle paire de favoris que ce prince Kalisch.

LE MARQUIS DE SORA.

Vous l'avez ce soir fortement endommagé, madame.

LEONORA.

Mon Dieu, c'est uniquement par amitié pour ma petite Narni!... mais il paraît qu'il n'y a pas moyen...

CARNIOLI, paraissant à l'entrée de la loge.

Eh bien, mon cygne dalmate, qu'en pense-t-on par ici? (Tous battent des mains, et crient : « Bravo! bravo! »)

LE MARQUIS DE SORA.

C'est un succès de rage... Vous êtes heureux, j'espère?

CARNIOLI.

Heureux, mon ami? Je suis exaspéré!... Mon cygne est une poule mouillée, un oison! Mais quel génie, hein?... Le fat! j'ai failli l'étrangler de mes mains tout à l'heure.

LEONORA.

Bah!... Et à quel propos?

CARNIOLI.

Ne m'en parlez pas, je vous en prie... Un poëte!... un niais! mais quel génie, hein?... Est-ce du génie, cela, voyons, princesse?

LEONORA.

Mais cela y ressemble beaucoup... Et où est-il donc, votre astre? On l'appelle à tout rompre : pourquoi ne paraît-il pas?

CARNIOLI.

Peuh! est-ce que je sais? il vague par les rues comme un insensé, tous les machinistes courent après lui; c'est comique. Petit misérable, va!... — Ah çà! qu'est devenue la marquise Giulia? Je croyais l'avoir aperçue à côté de vous?

LEONORA.

Elle vient de s'en aller.

CARNIOLI.

Ah! *barbara!* elle est donc malade?

LEONORA.

Non. Elle trouve cela trop savant, et elle est partie avec

le prince Kalisch, qui ne lui offre pas le même inconvénient. Mais, dites-moi, chevalier, où avez-vous déniché votre prodige? Qu'est-ce qu'il y a de vrai dans tout ce qu'on raconte?

CARNIOLI, *exalté.*

Je ne sais ce qu'on raconte, mais voici la vérité. J'avais été chargé d'une mission en Turquie, il y a une douzaine d'années, pour les lieux saints... J'eus la fantaisie de revenir par terre en côtoyant l'Adriatique,... une inspiration! — Je traversai la Dalmatie de part en part;... un pays superbe, plus beau que celui-ci, le climat de l'île de Calypso, et un peuple taillé comme les bas-reliefs de Ninive; mais, par malheur, une musique de Hottentots... Ils n'ont qu'un instrument par là, figurez-vous, et cet instrument n'a qu'une corde, notez bien... Ils appellent cela une *guzla*. Quand on en joue, c'est comme si on éternuait dans un chaudron... Voilà où ils en sont... La serinette est de la civilisation auprès de ça. — D'abord j'essayai d'en rire; je suis un voyageur assez accommodant, j'ai mangé du fromage en Suisse... Mais, ma foi! entendre la même note... sur la même corde,... du même instrument, pendant cent quatre-vingts lieues de poste, c'était trop fort! Je tombai dès le second jour de ce régime dans une mélancolie qui dégénéra bientôt en marasme... et le moment arriva où la plus lointaine vibration de cette guimbarde nationale m'arrachait des sanglots plaintifs... Les postillons me prenaient pour un orphelin... d'un certain âge...

LEONORA

Il est bête, ce Carnioli!

CARNIOLI.

J'en étais là, princesse, quand un soir, — c'était quelques lieues avant Fiume, dans un petit village frais et coquet, assis sous l'ombrage des tilleuls, entre les montagnes et la mer, comme une jeune nymphe qui se baigne les pieds... — je relayais en me bouchant les oreilles... Tout à coup je crois saisir dans l'air les échos d'une harpe, d'un piano,... je ne sais quoi,... des sons humains, au moins... Je me précipite hors de ma voiture... C'était un violon,... un simple violon tourmenté par une main ignorante, mais inspirée,... une harmonie sauvage, fantasque, admirable,... des traits inouïs courant comme des farfadets sur un océan de tierces, de quintes, d'accords éoliens... Je me demande si l'âme de Paganini revient dans cette bourgade... J'interroge un vieillard biblique, à longue barbe blanche, qui prenait le frais sur le seuil de sa porte... Il me montre du doigt une espèce d'œil-de-bœuf... un trou pratiqué dans l'argile de sa grange, — et là j'aperçois un petit bonhomme en haillons, — attelé à un violon de quatre sous, dont il s'escrimait avec l'ardeur frénétique d'un écureuil qui fait tourner sa roue.

LEONORA.

Pauvre innocent!

CARNIOLI.

Le curé du hameau passait par là... Je le presse de questions... L'enfant n'avait plus ni père ni mère; on le nourrissait par charité dans cette ferme, où il était employé à garder les chèvres.

LEONORA.

Apollon parmi les bergers.

CARNIOLI.

Tout juste. Ce brave curé lui avait appris tout ce qu'il savait lui-même, un peu de latin et de musique. Il me parla des progrès surprenants de son élève avec une sorte d'épouvante : il n'était pas loin de le croire possédé. — Sur ces entrefaites, Apollon était descendu de son grenier, et, pour m'achever, il me chanta, en s'accompagnant de sa pochette, devinez quoi?... La cinquième églogue de Virgile, la mort de Daphnis... *Cur non, Mopse boni*... Un opéra en latin!... Je n'y tins pas,... je lui sautai au cou. « Mais tu as du génie, galopin! lui dis-je; viens avec moi, et, dans quinze ans, tu seras un grand homme, je t'en donne ma parole d'honneur!... »

LEONORA.

Et il vous suivit, comme cela?

CARNIOLI.

Il hésitait, s'il vous plaît... Tantôt il me saluait jusqu'à terre en riant aux éclats, tantôt il secouait la tête d'un air pensif, en répétant à demi-voix : « Non, non... Sylvia,... Sylvia!... » Au nom de Sylvia, je supposai naturellement une amourette arcadienne éclose avant le temps dans ce cœur de poëte... « Eh bien, qu'est-ce que c'est que ta Sylvia? lui dis-je; je l'adopte,... je l'emmène;... je l'élèverai avec toi, et tu l'épouseras... Va me la chercher. » Là-dessus, il disparut d'un bond,

et revint la minute d'après portant dans ses bras une petite chèvre blanche et noire; c'était Sylvia.

LADY WILSON.

Oh! très-gracieux!

CARNIOLI.

Je la marchandai aussitôt. Le vieillard biblique, son maître, qui, par parenthèse, manquait tout à fait de délicatesse, en demandait le poids en or... Pendant mes négociations avec ce vénérable escroc, je voyais se former peu à peu autour de ma voiture des groupes menaçants, — ameutés, je crois, par ce brave curé, — qui, au fond, n'était pas non plus une fameuse pièce... Furieux de perdre son phénomène, d'autant plus qu'il lui servait la messe tous les matins...

LEONORA.

Pauvre bonhomme! il aimait cet enfant, tout bêtement.

CARNIOLI.

Si vous voulez... En tout cas, ce n'était pas une raison pour déchaîner contre moi les superstitions les moins orthodoxes du pays... Grâce à ses bons soins, en effet, le mot de vampire commençait à circuler dans la foule... Bref, voyant l'état des choses, je me hâtai de conclure mon marché avec la barbe blanche, qui définitivement reçut de sa chèvre le prix d'un bœuf, — et je me sauvai au galop avec ma proie, non pas sans avoir recueilli préalablement, sous la forme d'une grêle de pierres, les bénédictions de ce peuple pasteur... — Princesse, voilà l'histoire.

LEONORA.

C'est un roman. — Eh bien, vous avez tenu parole à l'enfant : le voilà un grand homme.

CARNIOLI.

Je m'en flatte.

LEONORA.

Comment est-il fait de sa personne, ce ci-devant sauvage?

CARNIOLI.

Il est fait d'un habit noir et d'une paire de gants paille, comme vous et moi.

LADY WILSON.

Et Sylvia, chevalier? Je m'intéresse à cette bête. Croyez-vous que le maestro voulût la vendre?

CARNIOLI.

Sylvia, milady, mourut de nostalgie pendant la route... et ce qu'il y eut de plaisant, c'est que j'arrosai sa tombe de mes larmes... Imaginez-vous que, pour plaire à mon jeune Dalmate, j'eus l'attention de faire inhumer sa favorite sous les bosquets d'un joli parc que j'ai aux environs de Mantoue. J'avais mené le deuil moi-même avec toute la componction désirable. Toutefois, j'eus peine à tenir ma gravité, quand, l'opération terminée, je vis mon drôle se placer solennellement, son violon à la main, sur le tertre tumulaire; mais là, ma foi! il exécuta une élégie en *la* mineur d'une expression si déchirante, que bon gré mal gré mon envie de rire se fondit en eau... Et mon

grand flandrin de Joseph, qui avait l'office de fossoyeur, pleurait comme une vigne, de son côté... J'augmentai ses gages de cinquante écus à cette occasion... C'est ce même Joseph, — le croiriez-vous, mesdames? — ce sensible Joseph qui a été depuis condamné aux galères pour avoir assommé son père... en combat singulier!... Ce qui prouve une fois de plus que l'art et la nature, cela fait deux...

LEONORA.

Que vous êtes bavard ce soir, Carnioli! Est-ce que vous êtes gris?

CARNIOLI.

Non, princesse, je suis ivre. (On entend frapper trois coups sur le théâtre.) Ah! on va commencer le troisième acte... Mesdames, en rentrant dans vos loges, fermez vos portes tout doucement, et ne remuez pas vos tabourets, je vous en conjure par tout ce que vous avez de sacré,... tant sur la terre que dans le ciel... Vous allez entendre au lever du rideau le chœur des jeunes Grenadines... (Chantant plaintivement.) La la la la la... — Des adieux à l'Alhambra, vous comprenez?... Et ensuite le ballet triomphal des jeunes Espagnoles. (Vivement.) Tradéri tradéri tradéri... Mais ce que je vous recommande surtout, c'est le chant de Boabdil, à la fin tout à fait... *O patria, dolc' è crudel mio tesoro!*... Là, il faut se prosterner et adorer en silence,... ou l'on est classé pour le reste de ses jours parmi les madrépores... (Tout en parlant, il salue les femmes, et serre la main aux jeunes gens qui sortent de la loge.) Au reste, le public se comporte très-bien... Je suis content de lui... S'il avait sifflé, j'incendiais la salle,... j'y étais décidé... Vous n'avez pas de

commissions pour Madrid, mesdames?... Hélas! oui, je pars demain,... cette nuit même... (Il chantonne.) *O patria, dolc' è crudel mio tesoro!...* Je vous recommande cela, milady. (La loge se vide peu à peu; Carnioli reste seul avec Leonora.)

LEONORA, CARNIOLI.

LEONORA, promenant sa lorgnette dans la salle.

Pourquoi, Carnioli, ne m'aviez-vous jamais soufflé mot de ce jeune homme?

CARNIOLI, lorgnant de son côté.

Je voulais vous en faire la surprise complète, ma princesse.

LEONORA.

Vous êtes singulier. — Il a bien du talent!

CARNIOLI.

Il en est injecté des pieds à la tête, — le lâche ingrat!

LEONORA.

Est-ce qu'il est ingrat?

CARNIOLI.

Parbleu!... Chut! de grâce, écoutez-moi cela! (Le rideau se lève, l'orchestre joue; Carnioli bat la mesure du pouce et de l'index; le chœur des jeunes Grenadines est couvert d'applaudissements.) Suave mélan-

colie!... Et vous, vous ne dites rien?... Une larme! vous pleurez! Merci du ciel! vous avez une belle âme, princesse! je vais décidément vous confier mes douleurs... Nous perdrons le ballet, mais peu importe... Cette soirée triomphale a été cruellement empoisonnée pour moi, ma chère princesse... Le glorieux édifice de ma vie s'écroule, si vous ne venez à mon aide... C'est en sortant de chez vous que j'ai appris cette effroyable nouvelle, qui a changé subitement mon allégresse en deuil, mes lauriers en cyprès... Mon poëte me porte un coup d'une perversité atroce : le traître veut se marier!

LEONORA.

Et où est le mal?

CARNIOLI.

Où est le mal, princesse?... Cela n'est pas sérieux! vous vous riez de votre serviteur... Ah! ah!... *Où est le mal?* est délicieux!

LEONORA.

Non, vraiment, je ne comprends pas.

CARNIOLI, riant.

Allons donc! Et qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse quand il sera marié?... du jardinage?... Ce qu'il faut au poëte, c'est l'air libre et le désordre des éléments! Si nous laissons cette organisation fougueuse s'ensevelir dans la léthargie du bonheur domestique, ne voyez-vous pas qu'elle tombe fatalement au rang de ces génies privés, de ces talents bourgeois, qui dévident entre leurs repas des opéras de famille et des romans

d'éducation!... Vous allez me citer Byron, qui se maria et qui n'en devint que plus enragé? Sans doute, parce qu'il eut la chance énorme d'être très-malheureux en ménage. S'il ne l'eût pas été, si sa femme avait su le prendre, je vous déclare qu'il aurait passé sa vie à chasser le renard et à drainer ses terres! Le monde ignorerait son nom!

LEONORA.

Et qui vous dit que votre jeune homme sera heureux?

CARNIOLI.

Qui me le dit? Il épouse une sainte, ma pauvre princesse! Il n'y en a qu'une sur la terre pour le quart d'heure, et il faut que cet animal-là l'épouse! C'est à se briser la tête contre les murailles, vous m'avouerez.

LEONORA.

Quelle est donc cette rare personne?

CARNIOLI.

Marthe Sertorius, la fille de ce vieux musicien allemand qui est votre voisin de campagne... Tenez, vous pouvez la voir là-bas, dans la loge en face, une fille blonde, diaphane, des yeux bleus... On la regarde beaucoup.

LEONORA, lorgnant.

Elle est drôlement fagotée, pauvre fille!

CARNIOLI.

Possible, mais le physique est bien.

LEONORA.

Et il l'aime fort?

CARNIOLI.

A deux genoux!

LEONORA.

Eh bien, que voulez-vous que j'y fasse?

CARNIOLI, riant.

Princesse, ce lien funeste que je n'ai pu briser, ni par menaces ni par prières, un seul de vos regards suffirait à le réduire en cendres.

LEONORA.

Vous perdez la tête, Carnioli?

CARNIOLI.

Pourquoi? parce que j'ose vous supplier de rendre à l'univers civilisé en général, et à moi en particulier, un service immense — qui vous coûterait à peine un sourire..., un sourire, princesse, l'ombre d'une apparence, une fanfreluche de coquetterie, un rien... Vous voyez la position : c'est un grand homme qui se noie; pour le conserver à lui-même, à son art, à son siècle, je sacrifierais sans marchander un de mes bras tout à l'heure... Ne pouvez-vous sacrifier un sourire? Voilà la question.

LEONORA.

Vous êtes absurde. Voilà la réponse.

CARNIOLI.

Eh bien, je suis fâché de vous le dire, mais vous n'aimez pas la musique!

LEONORA.

[illegible]s à ce point-là, j'en conviens.

CARNIOLI.

[illegible]us ne l'aimez pas! On aime comme un criminel, ou l'on [illegible]e point... Silence! écoutez bien cela, la cavatine d'Isabel: [illegible]*oce trionfa*... (Battant vivement une marche.) Ratapantapan... [illegible]. pam... (Bravos dans la salle: «Roswein! Roswein!») Vous avez [illegible]du? Et penser que cette aurore superbe n'aura point de [illegible] Quoi! divine princesse, cette idée ne vous fend pas le [illegible]?... Voyons, vous m'avez fait l'honneur de m'inviter à [illegible]r chez vous ce soir;... permettez-moi de vous amener [illegible]eune lauréat, c'est tout ce que je vous demande... Vous lu[illegible]ez deux mots de politesse, et la petite Sertorius ne sera plu[illegible]e monde!... Je ne vois pas en vertu de quoi vous me refuse[illegible]e chose si parfaitement simple et convenable.

LEONORA, riant.

Comment! vous venez me conter que ce garçon est éperdument amoureux de cette fille, et, sur deux mots de politesse que je lui dirais, vous vous figurez qu'il la planterait là?

CARNIOLI.

Mais c'est un artiste, ma chère princesse! Vous ne connaissez pas cette race puissante et débile, séduisante et perfide!... Des imaginations plus ardentes et plus mobiles que la flamme!

Des cœurs vaniteux, faibles, passionnés et sensuels!... Un attrait irrésistible vers tout ce qui brille, vers tout ce qui caresse l'orgueil, vers tout ce qui flatte l'aristocratie naturelle et voluptueuse de leurs instincts!... L'or, le luxe, la soie, le velours, les fleurs, les mains blanches et l'hermine parfumée des duchesses! voilà ce qui les fascine, voilà ce qui les damne, ces pauvres enfants!... Que le mien ait une fois l'œil ouvert sur ces horizons-là, je le tiens. — Ah çà, je vais vous le présenter, eh? (Il se lève.)

LEONORA.

Est-ce que je veux tremper dans vos manigances diaboliques?... Vous êtes ridicule.

CARNIOLI.

Allons! soit, j'y renonce. (Il se rassoit, et lorgne en parlant avec distraction.) Aussi bien, je crois que vous avez raison, ce serait peine perdue... J'ai déjà essayé, chemin faisant, de vous mettre en avant, — discrètement, comme cela, — et pour dire la vérité, cela ne m'a pas réussi.

LEONORA.

J'aime à croire que vous plaisantez?

CARNIOLI.

Non, princesse. Je vous en adresse toutes mes excuses; mais, me trouvant à bout d'arguments et ne sachant plus à quel saint me vouer pour détourner ce malheureux de sa ruine, j'ai tenté de l'éblouir en lui présentant, — vaguement, bien

entendu, — dans un chaste nuage, le prestige de votre haute sympathie.

LEONORA.

Mais cela n'a pas de nom!

CARNIOLI.

C'est abominable!... Je vous en demande pardon à mains jointes. Mais vous me connaissez: dès que l'art est en jeu, je n'ai plus rien de sacré... Cela m'est échappé au vol de la conversation. Au surplus, je n'ai pas insisté...

LEONORA.

C'est heureux.

CARNIOLI.

Surtout quand j'ai vu le peu de cas qu'il faisait de mon insinuation. J'en ai été mortifié... L'enfant a le cœur plus engagé et la tête plus solide que je ne l'aurais cru.

LEONORA.

Enfin, que lui avez-vous dit? Jusqu'où m'avez-vous compromise vis-à-vis de ce monsieur? Je veux le savoir.

CARNIOLI.

Bon! compromise! voilà de l'exagération, princesse! Je lui ai laissé entendre tout uniment que vous m'aviez parlé de lui avec une nuance d'intérêt, que vous aviez daigné m'exprimer le désir de le voir un instant, de l'entendre sur le piano, et deux ou trois babioles dans le même genre.

LEONORA.

Bien obligée, en vérité... Et il a répondu comme autrefois : « Sylvia ! Sylvia ! »

CARNIOLI.

Sylvia *for ever!* mon Dieu, oui !

LEONORA.

Bref, vous m'avez exposée en effigie aux dédains de ce petit jeune homme ?

CARNIOLI.

Ah ! — n'allez-vous pas vous piquer d'une misère pareille ? (Leonora hausse les épaules et se retourne vers la salle.) Ah ! diantre ! Boabdil va chanter son grand air... Attention, je vous en supplie, c'est le diamant de l'ouvrage. (Boabdil chante son air, qui est accueilli par des transports frénétiques ; toute la salle se lève et trépigne d'enthousiasme.) Si vous voulez, princesse, contempler une expression de visage véritablement surhumaine, regardez la fiancée du poëte : elle est admirablement belle et heureuse, elle nage dans sa gloire et dans son amour ; c'est un archange en extase devant le Seigneur !

LEONORA, lorgnant.

Elle doit être poitrinaire, cette fille-là. (L'opéra s'achève ; on appelle le maestro avec fureur.) Ah çà, est-ce qu'il ne va pas paraître, à la fin ?

CARNIOLI, se levant et se penchant hors de la loge.

Le voilà. Bravo ! bravo, mon fils ! (Roswein s'avance sur le théâtre

en saluant. Les bravos éclatent avec plus de force; une pluie de bouquets tombe sur la scène; les femmes, debout dans leurs loges, applaudissent en agitant leurs mouchoirs. On rappelle Roswein à plusieurs reprises.) Voyez, princesse, je vous en prie, quels regards il échange avec la Sertoria!... Le ciel va les foudroyer bien certainement... C'est plus de bonheur que la terre n'en comporte!... C'est égal, il faut avouer qu'ils sont gentils tous deux... Ma foi, après tout, qu'ils s'aiment, qu'ils s'épousent!... il y aurait effectivement quelque chose de monstrueux à troubler la pure félicité de ces deux âmes charmantes! — Vous ne lui jetez pas votre bouquet?

LEONORA.

Si ça peut vous être agréable. (Elle lance son bouquet sur le théâtre; sensation dans la salle; murmures d'étonnement; tous les regards se dirigent vers Leonora, qui se renverse brusquement dans son fauteuil en éclatant de rire.)

CARNIOLI.

Qu'est-ce qui arrive donc?

LEONORA, riant.

Oh! Dieu! mon Dieu! Carnioli! mon mouchoir qui est parti avec le bouquet!

CARNIOLI.

C'est une inadvertance.

LEONORA.

J'avais enveloppé la queue de mon bouquet dans mon mouchoir,... vous comprenez?

CARNIOLI.

Je comprends très-bien. (La toile se baisse.)

LEONORA, se levant.

Oh! sauvons-nous. (Elle rit.) Oh! mon Dieu quelle aventure! un mouchoir magnifique, s'il vous plaît. (Prenant le bras de Carnioli, elle sort.) Est-ce qu'il rapporte, votre poëte? (Elle rit aux éclats.)

IV

Sur la route de Pouzzoles.

La même nuit. Clair de lune.

ROSWEIN, marchant lentement.

... Étrange regard!... Je l'avais déjà remarqué à ce bal... un incendie dans la nuit! sa noire prunelle roule dans ses profondeurs de chaudes effluves et des parcelles d'or, comme une mer sombre incrustée d'étoiles... — Quelles pensées mystérieuses s'agitent dans cette tête hautaine, sous ce front pâle et ennuyé?... Bah! qui plongerait dans l'abîme de cette poétique mélancolie n'y trouverait que le vide et le néant! — Les préoccupations banales d'une femme, la routine mondaine! le souvenir d'une valse ou la conception d'une coiffure!... Notre imagination, avide d'idéal, édifie tous les jours sur de vaines apparences ces prétendus types romanesques, qui se dissipent, dès qu'on les touche, en éléments vulgaires! — Rien

de plus semblable sous le soleil qu'une femme — et une femme! — Elles sont rares, celles dont l'âme ne dément pas les rêves doux ou profonds qu'a fait naître leur beauté... (Avec émotion.) Chère Marthe!... chère vérité!... (Il marche quelque temps en silence.) Une distraction,... c'est évident... Elle a été la première à en rire... Et cependant, au moment où son bouquet quittait sa main, je la regardais; son œil s'est ouvert soudain comme un nuage qui lance la foudre... Elle m'a couvert de flammes!... (Avec colère.) Ah! que m'importe!... (Il fait quelques pas.) Ce misérable chiffon de dentelle me brûle la poitrine! (Il tire de son sein le mouchoir de Leonora et le jette.) Va-t'en! (Un souffle de vent le ramène à ses pieds; il le relève et s'arrête appuyé contre un arbre du chemin.) Ce sont les parfums mortels de l'Orient; elle l'a trempé dans le poison comme un poignard indien! Que me veut cette femme? elle a su ce qu'elle faisait, j'en suis certain!... Que me veut-elle? quel divertissement barbare s'est-elle proposé? jusqu'où l'eût-elle conduit?... Ah! pourquoi supposer le mal?... Une rêveuse enthousiaste peut-être, toute grande dame qu'elle est! une pauvre âme éprise de chimères, qui berce dans des songes d'enfant ses loisirs éternels!... Ce monde m'est étranger... Que de fois j'ai souhaité de pénétrer dans le sanctuaire d'une de ces oisivetés olympiennes,... d'étudier sur un de ces cœurs blasonnés un idiome inconnu de la langue des passions!... Prestige invincible dont nous éblouissent ces fières patriciennes! Il semble que leur beauté, plus pure et plus exquise, se soit peu à peu divinisée dans les raffinements de leur luxe héréditaire;... il semble que leurs corps superbes soient pétris d'une substance immortelle,... et que le seul contact de leur main vous doive saisir de cette volupté terrible

qui pétrifiait les bergers antiques visités par les déesses amoureuses!... Illusion ridicule!... une heure,... un instant me suffirait pour éteindre cette dernière curiosité de ma jeunesse... Je serais plus tranquille ensuite, ne laissant derrière moi aucune séduction vivante, aucune tentation debout... Cet idéal, vu de près, tomberait en poussière comme tous les autres... — Elle demeure près d'ici... Oui, un instant me suffirait,... je pourrais, sans trahir ma parole... Ah! honte sur moi! lâche cœur, je te briserais plutôt de ma main! sang maudit, je te répandrais plutôt hors de mes veines! (Il s'éloigne à pas précipités.)

V

Un boudoir de la villa Falconieri.

Intérieur d'une somptueuse élégance.

LEONORA, plongée dans les coussins d'un divan; CARNIOLI, debout, jouant avec une chaise.

CARNIOLI.

Ainsi, je puis espérer de vous voir à Madrid vers le milieu de juin?

LEONORA.

Oui.

CARNIOLI.

Votre conversation est celle d'une personne qui s'ennuie,

princesse. — Si, pour rompre le cours de vos idées, nous soupions, qu'en pensez-vous ?

LEONORA.

Non.

CARNIOLI.

Voulez-vous que je m'en aille ?

LEONORA.

Non.

CARNIOLI, touchant le clavier d'un piano.

Voulez-vous que je vous joue le chant de Boabdil ?

LEONORA.

Non.

CARNIOLI.

Voulez-vous que je vous dise ce que vous voulez ?

LEONORA.

Dites.

CARNIOLI.

Vous voulez voir le signor André Roswein.

LEONORA, tranquillement.

Vous êtes un insolent, Carnioli ; mais cela m'est bien égal. Je me soucie de vous, mon ami, et du monde entier, comme d'une pièce de cinq francs.

CARNIOLI.

Du monde entier, excepté du petit André Roswein.

LEONORA.

Bien entendu.

CARNIOLI.

Un peu de patience. Il va venir, allez.

LEONORA, avec la même nonchalance.

S'il avait cette incroyable effronterie, osez-vous me dire en face que je le recevrais?

CARNIOLI.

Permettez, princesse : vous le recevriez mal, vous le passeriez au laminoir de vos plus écrasants mépris, et vous le renverriez tout éclopé à sa demoiselle : cela n'est pas douteux; mais enfin vous vous en donneriez l'émotion. On n'a pas tous les jours un poëte à se mettre sous la dent.

LEONORA.

Dites tout de suite que je lui ai jeté mon mouchoir volontairement, et n'en parlons plus.

CARNIOLI.

Je ne dis pas cela.

LEONORA, se dressant sur le divan, avec violence.

Vous le pensez! Est-ce que je ne vois pas clairement que vous le pensez? Soyez franc une fois en votre vie! Vous avez cru que j'obéissais servilement, comme une esclave du harem, aux odieuses suggestions dont vous m'aviez circonvenue toute la soirée!... Vous êtes un misérable!... Ah! certes,

j'en suis fâchée pour ce jeune homme, qui est bien innocent de toutes vos manœuvres,... mais, s'il vient, malheur à lui! Je le ferai souffleter par un valet!... J'écraserai sur sa joue vos indignes soupçons!

MATTEO, entrant.

Un jeune homme est là qui insiste pour qu'on remette cette carte à madame la princesse. (Leonora prend la carte, y jette les yeux et se met à rire.)

LEONORA.

Sortez, Matteo; je vous rappellerai. (Matteo sort. — A Carnioli.) C'est lui. Que me conseillez-vous?

CARNIOLI, très-grave.

Princesse, il est dangereux de rire avec vous : je viens de vous entendre qualifier avec une étrange sévérité quelques plaisanteries dont le goût pouvait être équivoque, mais dont l'intention assurément ne l'était pas. Il est humiliant pour moi d'avoir à vous apprendre que mon idolâtrie artistique ne va point jusqu'à immoler sur les autels de mon fétiche les sentiments les plus inviolables de l'amitié et de l'honneur. — Pour ne pas m'exposer deux fois à de telles méprises, je ferai une réponse sérieuse à une question qui, je pense, ne l'est guère : il ne faut point, madame, recevoir ce jeune homme.

LEONORA.

Pourquoi?

CARNIOLI.

Parce que ce serait un scandale. Cela crève les yeux.

LEONORA.

Ne vouliez-vous pas vous-même tantôt que je l'invitasse à souper ?

CARNIOLI.

Sans doute; mais autre chose est, madame, de recevoir un homme à titre d'invité, ou en qualité de galant castillan qui s'aventure dans les maisons sur la foi d'un bouquet et d'un mouchoir tombés à ses pieds. La distraction que vous avez eue cesserait d'en être une aux yeux du monde, si vous alliez justifier en quelque sorte la manière avantageuse dont ce garçon semble l'avoir interprétée.

LEONORA.

Et ne m'avez-vous pas suppliée, dans l'intérêt de l'art et de l'univers civilisé, de me mettre en frais de coquetterie vis-à-vis du jeune maestro ?

CARNIOLI.

Je vous ai demandé quelques légères amorces de coquetterie, soit, mais non pas un coup de filet comme celui-là !

LEONORA.

Il fallait vous expliquer, mon ami.

CARNIOLI.

Je m'explique, princesse. Il en est temps encore. Perdre son mouchoir n'est rien; mais accueillir chez soi, au beau milieu de la nuit, celui qui l'a trouvé, cela devient quelque chose. — J'ajoute que ce serait trop présumer de ma belle humeur que de me croire disposé à égayer de ma présence une entrevue de ce genre-là.

LEONORA.

A quelle heure partez-vous pour l'Espagne?

CARNIOLI.

Dès que vous m'aurez donné à souper ou que vous m'aurez mis à la porte.

LEONORA.

Eh bien, partez.

CARNIOLI prend son chapeau, salue profondément Léonora, et se dirige vers la porte. Au moment de sortir, il murmure en riant dans sa barbe.

Allons, je n'ai pas mal joué cela! (Il sort.)

LEONORA.

Matteo! (Matteo rentre.) Faites entrer ce monsieur. — Ah! Matteo, veillez à ce que je vous ai dit. (Matteo sort.)

Léonora, seule un instant. Elle se soulève, jette un regard dans une glace placée derrière elle, et se rassoit. Elle demeure pensive, la tête dans sa main. — Roswein entre : ses traits sont altérés.

ROSWEIN, LÉONORA.

LEONORA, d'une voix onctueuse.

Monsieur Roswein... (Elle le regarde un moment.), j'ai entendu dire que vous alliez vous marier... Vous venez apparemment m'inviter à votre noce?

ROSWEIN, troublé.

Ma démarche, madame, je le sais...

LEONORA.

Votre démarche, monsieur, m'honore beaucoup. Comment ne serais-je pas flattée jusqu'au fond de l'âme des sentiments de considération particulière pour ma personne qui vous l'ont évidemment inspirée? Il est vrai qu'à la rigueur je pourrais me plaindre de l'heure que vous avez choisie pour effectuer votre politesse; mais ce n'est là qu'une vétille, et l'on ne regarde pas aux formalités quand on est une paire d'amis comme nous sommes, vous et moi, monsieur Roswein, n'est-il pas vrai?... (Changeant de ton.) Eh bien, est-ce que vous vous trouvez mal, monsieur? Vous êtes d'une pâleur effrayante.

ROSWEIN, d'une voix faible.

Je me retire... J'étais venu simplement pour vous remettre... ce mouchoir,... qui, m'a-t-on dit, vous appartient...

LEONORA, prenant le mouchoir et se levant.

Mais vous vous trouvez mal, cela est certain... Je vais sonner... (Elle se lève.)

ROSWEIN.

Non,... de grâce! Je me retire. (Il se dirige vers la porte d'un pas chancelant.)

LEONORA, avec le même ton de sécheresse et de froide réserve.

Vous allez tomber... Asseyez-vous jusqu'à ce que vous soyez mieux. Je vous laisse, vous serez plus libre. (Elle soulève une portière et entr'ouvre une porte latérale ; puis elle se retourne, et, voyant Roswein qui s'appuie d'une main tremblante sur un meuble.) Mon Dieu! mais c'est un enfant tout à fait... Asseyez-vous donc!... et ne vous brouil-

lez pas la cervelle plus longtemps... C'est une affaire terminée (*Elle revient et ajoute avec une vivacité impérieuse.*) Voyons, asseyez-vous! (*Roswein tombe sur un fauteuil, le front dans sa main. Leonora hausse les épaules et se rejette sur le divan.*) Vous êtes, à ce que je vois, monsieur André, un de ces nécromanciens à cœur tendre qui s'évanouissent devant l'apparition qu'ils ont évoquée?

ROSWEIN, *d'une voix basse.*

C'est la fatigue,... madame,... une fatigue excessive... Veuillez m'excuser.

LEONORA.

En de telles entreprises, ce n'est pas la défaillance qui a besoin d'excuse. — Causons de votre opéra. — Allez-vous le publier bientôt?

ROSWEIN.

Oui, madame.

LEONORA.

Ne comptez-vous pas arranger pour une voix seule le motif du chœur des Grenadines?

ROSWEIN.

Oui, madame, c'est mon intention.

LEONORA.

J'en serai bien aise pour ma part.

ROSWEIN.

Vous chantez, madame?

LEONORA.

Oui, mais pas de duos. — Pianotez-moi quelque chose pour achever de vous remettre. Avez-vous de la voix?... Oui,... une voix de compositeur... Allons, je vous écoute.

Roswein se met au piano, Après quelques préludes, il chante une mélodie d'un rhythme lent et religieux, soutenue par un accompagnement qui s'anime et s'exalte peu à peu. Leonora se lève pendant la sérénade et s'approche doucement d'une haute fenêtre à balcon qui est ouverte au niveau du parquet, et qui laisse voir, noyés dans une clarté boréale, les escaliers, les bosquets et les statues d'un parc italien. Elle se tient immobile, le coude appuyé sur une de ses mains, tandis que l'autre coupe le pur ovale de son visage d'une gracieuse et sévère étreinte. Par intervalle, elle se détourne pour jeter un coup d'œil rapide sur Roswein. Quand le jeune homme cesse de chanter, Leonora demeure plongée dans sa contemplation. Sa silhouette élégante se dessine, dans le cadre de la fenêtre, sur la blancheur du ciel et sur les arabesques à jour du balcon. Roswein la regarde en silence.

LEONORA, **se retournant brusquement.**

Eh bien?

ROSWEIN.

Madame?

LEONORA.

C'est fini!... Ah! c'est bien. Vous voilà avec un visage présentable. Vous pouvez partir maintenant; votre fiancée ne s'apercevra de rien. Allez, mon enfant.

ROSWEIN, **suppliant.**

Vous me pardonnez, madame?

LEONORA.

Permettez, monsieur Roswein : pas de méprise, s'il vous

plaît. Vous êtes tombé malade chez moi, et je vous ai traité en malade; mais ne m'en demandez pas davantage! Ce serait véritablement un peu trop méconnaître, pour un poëte, les ressorts les plus élémentaires du cœur d'une femme. (Elle se rassied en riant.) Car enfin, c'est inouï! vous n'êtes pas même amoureux de moi!... Cette banale excuse dont se couvrent généralement les témérités du genre de la vôtre, et la seule dont une femme soit disposée à se payer plus ou moins, vous ne pouvez pas même l'invoquer! Vous venez chez moi, parce que cela vous convient, uniquement! parce que c'est une fantaisie que vous avez!... Vous entrez dans ma chambre comme dans un bal public,... comme dans une loge de comédienne; vous dérobez une heure de vos loisirs à votre maîtresse, et vous me faites la grâce de m'en favoriser!... En bonne conscience, monsieur André, ces sortes de gentillesses s'adressant à une femme qui n'y est pas accoutumée... (Elle rit.) Au reste, tenez, je vous pardonne de grand cœur. Travaillez bien, monsieur Roswein : voilà le principal. Donnez-nous dans un an un bel opéra comme *la Prise de Grenade*, et soyez sûr que j'irai vous applaudir de toutes mes forces, en ayant soin seulement de mieux tenir mon mouchoir, afin de ne plus vous déranger de vos occupations. Je vous salue, monsieur. (Roswein s'incline et s'en va; quand il est près de la porte, Leonora reprend avec plus de douceur.) Vous ne m'en voulez pas?

ROSWEIN.

Je n'en veux qu'à moi, madame... La leçon toutefois est amère, elle est sans pitié;... du moins, qu'elle soit complète : ne me laissez pas croire, madame, je vous en prie, qu'il ne

m'ait manqué qu'un peu d'audace pour acheter votre pardon et votre meilleur souvenir ; que moins de respect eût obtenu plus de merci ; que quelques mots d'amour m'eussent servi près de vous mieux que mon silence et ma confusion.

LEONORA.

Vous êtes un jeune homme très-prudent, monsieur André ; vous tâtez l'eau, comme on dit. Vous ne refuseriez pas absolument de me dire quelques mots d'amour, si je vous en priais bien fort, n'est-ce pas? mais encore voudriez-vous être bien assuré, par-devant notaire probablement, qu'on vous en tiendrait compte, et que vous n'en seriez pas pour vos avances... Par malheur, je ne puis rien vous garantir de bien positif à cet égard (Riant), attendu que je suis une femme un peu singulière, et que je me décide quelquefois d'inspiration.

ROSWEIN.

Je n'ai point de paroles d'amour à vous dire, madame;... vous l'avez compris, et vous m'en savez gré... Je ne vous aime pas... Vous m'êtes apparue... J'ai suivi, comme dans un rêve sacrilége, la trace lumineuse de vos regards,... et je suis venu m'éveiller à vos pieds,... sur les marches du temple où règne votre beauté! Voilà mon crime : ne le jugez pas, je vous en supplie, selon les lois d'un monde que je connais mal, je l'avoue... Vous avez châtié l'homme qui ne sait pas vivre... Maintenant, ne voudrez-vous pas pardonner au poëte,.. à celui qui vous a fait sourire,... qui vous a fait pleurer?... S'il n'était pas un fou, il n'aurait pas cette douce puissance... Même quand elle s'égare, madame, même quand elle vous

offense, daignez absoudre cette folie qui vous donne vos fêtes préférées, — cette ivresse qui vous verse vos plaisirs!... Daignez me comprendre,... je vous en prie... Nous sommes tous, comme le sculpteur grec, douloureusement épris de l'œuvre de nos mains... Ce monde de la fiction, ce monde supérieur dont la vision fugitive au milieu des nimbes d'un théâtre vous exalte un moment, il nous possède,... il nous tente,... il nous ravit toujours... Nous en poursuivons la chimère dans un rêve sans fin;... nous voulons habiter ces nuages... et aimer ces ombres! Mon excuse, madame, si j'en ai une, la voilà : c'est ce monde magique dont j'ai vu,... dont j'ai cru voir dans vos yeux le prestige surhumain; c'est ce monde dont je suis venu chercher près de vous,... dans la splendeur sacrée de votre palais,... fût-ce pour un instant,... fût-ce au prix du remords et de la honte,... l'éblouissante réalité!

LEONORA, *simplement.*

Et l'avez-vous trouvée?

ROSWEIN.

Oui! oui!... quand vous étiez là, il n'y a qu'un moment, près de cette fenêtre, laissant peut-être vous-même surprendre votre pensée aux songes des nuits d'été, n'ai-je pas vu de mes yeux le demi-jour diaphane d'une aurore immortelle baigner le balcon de Juliette?... N'ai-je pas senti frissonner à mes côtés la robe blanche de la pâle Desdémone?... Oui, madame, j'ai vu s'animer dans le rayonnement de votre présence tous les fantômes charmants qui peuplent la rêverie humaine;... j'ai vécu un instant de leur vie surnaturelle;... j'ai respiré l'air qu'ils respirent;... j'ai désaltéré ma lèvre

vivante à la coupe divine de l'idéal,... et c'est votre main qui me l'a présentée... Vous ne l'avez pas voulu, et cependant je vous remercie!...

LEONORA.

Vous parlez comme un livre... Mais, en définitive, quel est le fond de tout cela?... Une bonne raison vaut mieux que cent mauvaises... M'aimez-vous?

ROSWEIN, *essayant de sourire.*

Je vous ai dit que non, madame.

LEONORA, *impérieuse.*

Répondez-moi donc, monsieur! Il me semble qu'une pareille question, quand je la fais, mérite une réponse!

ROSWEIN, *très-ému.*

Madame, il y a si peu de temps que j'ai dit à une autre que je l'aimais. (*Il se frappe le front avec angoisse.*)

LEONORA, *d'une voix lente, avec une amère ironie.*

Monsieur Roswein, j'ai grande envie de vous mortifier un peu... Vous êtes un poëte; l'amour est votre science en quelque sorte officielle... Je suis tentée de vous prouver qu'une pauvre femme,... dont le métier n'est pas de soutenir thèse sur la matière,... peut cependant à l'occasion,... simplement parce qu'elle est femme et parce qu'elle a une âme,... s'y connaître mieux que vous... Ainsi, vous êtes amoureux, dites-vous?... de qui? je l'ignore, — et vous aussi, je crois;... mais enfin vous êtes amoureux... et vous tremblez,...

vous avez peur,... peur de la souffrance,... du remords,... de la honte,... que sais-je? peur de tout! Eh bien, moi, monsieur, si j'avais aimé jamais,... si une passion véritable était jamais entrée... non dans ma tête, comme un vain rêve de poëte,... mais dans mon cœur et dans le sang de mes veines,... je vous atteste que je n'aurais eu peur de rien!... J'aurais été coupable peut-être,... mais certainement je n'aurais pas été lâche!

ROSWEIN.

Madame!

LEONORA.

J'aurais bravement regardé le spectre les yeux dans les yeux; j'aurais senti dès la première vue que je lui appartenais tout entière,... et je me serais abandonnée sans faiblesse,... sans hypocrites réserves,... à sa mortelle étreinte! (Elle se lève, s'avance vers lui d'un pas, et poursuit d'une voix sombre et ardente.) J'aurais fait plus, monsieur Roswein... Il m'eût fallu un nom respecté, un honneur sans tache, une illustre destinée à déchirer, à sacrifier en même temps que ma vie et mon âme sous les pieds de celui que j'aurais aimé... Il m'eût fallu quelque occasion solennelle pour rehausser l'éclat,... le scandale d'une honte qui m'eût été chère... J'aurais voulu jeter mon gant publiquement,... en plein théâtre,... à l'estime du monde, afin de ne plus laisser rien d'entier, rien de possible dans ma vie que mon amour...

ROSWEIN.

Madame!... par le ciel! je vous en conjure,... ne jouez

pas avec ma raison! (On entend le bruit d'une voiture qui s'arrête sous les fenêtres.)

LEONORA, baissant la voix avec une expression de tendresse douloureuse.

Et, si j'avais été dédaignée, Roswein,... ce qui n'eût pas manqué,... car de tels amours, il y en a rarement deux sur terre à la même heure, eh bien, j'aurais trouvé,... oui, j'aurais trouvé un étrange plaisir dans l'excès même de mon humiliation... Je serais allée seule!... seule à jamais,... dans quelque coin ignoré du monde, heureuse et souriante comme vous me voyez, m'ensevelir dans mes flammes... Et mourir de ma blessure!... (Sa voix est à peine distincte.) Adieu!... Et maintenant, faites des sonnets sur l'amour... Vous saurez au moins de quoi vous parlez... (Elle se dirige vers la porte; Roswein tombe sur le divan, la regardant d'un œil égaré; elle revient tout à coup sur ses pas, saisit vivement de ses deux mains la tête du jeune homme, et lui baise le front.) Adieu! (Elle sort à la hâte.)

VI

Dans la chambre de Sertorius. Même nuit.

Une petite table, servie pour le souper, au milieu de la chambre. — La fenêtre est ouverte.

SERTORIUS, MARTHE, assis devant la table en vis-à-vis.

SERTORIUS. Le bout de sa serviette est passé dans son gilet.

Eh bien, petite, la faim ne vient donc pas?

MARTHE.

Je mange, mon père, vous voyez.

SERTORIUS.

Des miettes de pain sec, arrosées d'eau claire.. Tu me désoles, mon enfant... Tu ne souffres pas?

MARTHE.

Oh! pas du tout, mon père. (Elle boit un verre d'eau.)

SERTORIUS

Comment! ce petit aileron doré ne te sourit pas, ma chérie? Il faut donc que je le prenne?... Ah! je vois ce que c'est! tu es encore à Grenade, — en plein Alhambra, — dans la cour des Lions? Oui,... ton oreille distraite et tes regards perdus me le disent assez : ton âme voyage encore au gré des brises harmonieuses, sous les arcades mauresques et sur la cime aérienne des palmiers... C'est un tort, mon enfant, nous ne sommes pas de purs esprits. L'âme, malgré sa suprématie incontestable, ne doit pas empiéter sur les droits de l'humble matière. Il faut nous appliquer, quoi qu'il en coûte, à maintenir entre ces deux éléments de notre être l'équilibre que commandent également l'hygiène et la morale... J'ai ceci d'excellent, moi, que les plus vives impressions de ma vie intellectuelle ne sauraient entraver le jeu régulier de mes facultés physiques : je serais assis à la table des neuf Muses, que je n'en perdrais pas un coup de dent!... Au reste, il est rare, je le sais, que la machine humaine fonctionne dans la jeunesse avec cette parfaite pondération; il faut toujours

qu'elle penche d'un côté ou de l'autre. — Encore de l'eau! tu vas te noyer!

MARTHE.

Cette nuit est brûlante. On étouffe.

SERTORIUS.

Où prends-tu qu'on étouffe? Ah! tu es à Grenade, — je l'oubliais! — Admire, ma fille, la puissance du poëte! Qu'est-ce qu'un théâtre? Un sale plancher, entouré de paravents badigeonnés, sur lequel s'agitent, à la triste lueur d'une lampe infecte, quelques femmes sans mœurs et quelques jeunes gens sans beauté... Eh bien, un poëte vient, qui exhale un souffle de sa poitrine sur ce tréteau et sur ces marionnettes; — et soudain nous voilà, devant cette scène vulgaire, devant ce groupe ignoble, ravis en extase, comme si un pan du ciel s'était entr'ouvert sous nos yeux!... Le tréteau se fait nuage,... le gaz fumeux répand un jour d'apothéose sur des palais fantastiques,... les marionnettes grandissent à la taille des Génies, — et parlent entre elles je ne sais quel langage surhumain! Ah! si jamais un homme peut sentir son cœur se gonfler d'un juste orgueil, c'est quand il opère, d'un coup de baguette, à la face d'une foule captivée, une de ces sublimes transfigurations; — c'est quand il apparaît lui-même, semblable à un dieu, dans l'auréole de ce monde radieux qu'il a tiré du néant!... — Ce jeune Roswein est heureux! Au surplus, il le mérite... Je bois à sa santé ce verre de lacryma-christi... cette larme du soleil! Je me promets d'aller demain lui souhaiter le bonjour au saut du lit : je suis curieux de

savoir quel accueil il me fera; penses-tu qu'il soit homme à me mépriser désormais, Marthe?

MARTHE, se levant et s'approchant de la fenêtre.

Ce serait bien prompt.

SERTORIUS.

Il aurait tort, car, si je ne me trompe, nous avons, lui et moi, un talent du même ordre; seulement, le sien est plus en dehors et le mien plus en dedans : voilà la seule différence que j'y verrais. — Son chant de Boabdil est taillé sur le même patron que mon chant du Calvaire : cela est très-remarquable, ma fille.

MARTHE.

Il est naturel que votre élève ait pris votre manière.

SERTORIUS.

Ce n'est pas ma manière, à proprement parler, Marthe... (Il boit.) c'est la grande manière. — J'ai été bien aise de voir que le public y revienne peu à peu. — Ma foi, j'ai passé une soirée fort agréable!... Si j'en excepte ce malheureux pas de six, qui s'en ira tout droit aux orgues de Barbarie, l'enfant a fait un vrai *capo d'opera*... Encore une fois, je bois à lui, à son génie, à sa fortune... (Il boit.) Je n'ajoute point à ses amours, Marthe... Ah! ah! pardonne-moi cette plaisanterie, ma fille!... mais je craindrais d'engager ma conscience, vu que les amours d'artiste ne sont pas, en général, dignes des encouragements d'un père de famille. (Il se lève.) Que considères-tu donc si attentivement par la fenêtre, petite? (Il s'ap-

proche de la fenêtre.) Quel beau clair de lune! on y voit comme en plein jour.

MARTHE.

On dirait qu'il y a de la neige là-bas sur les ruines.

SERTORIUS.

C'est, ma foi, vrai! Si nous étions en Allemagne, je jurerais que c'est de la neige!

MARTHE.

Ne regrettez-vous jamais l'Allemagne, mon père?

SERTORIUS, sérieux tout à coup.

Jamais.

MARTHE.

On dit cependant que l'attrait de la terre natale devient irrésistible pour le cœur d'un vieillard,... et, quant à moi, je vous y suivrais avec joie... L'Allemagne, c'est le pays dont je rêve.

SERTORIUS.

Enfant! enfant gâté! l'univers entier rêve l'Italie;... elle rêve l'Allemagne!... Ah! tu es bien femme de ce côté-là, ma fille!

MARTHE.

C'est ma patrie. — Si longtemps que j'aie vécu sous ce beau ciel italien, je m'y sens toujours exilée;... mon visage même me rappelle que j'y suis étrangère;... mes yeux cherchent sans cesse un nuage dans cet éternel azur!... Je n'étais

point née pour l'éclat de cette vie en plein soleil... Cette agitation, ce langage turbulent, ces passions bruyantes et factices du Midi m'importunent... J'aspire à l'ombre et au silence... Je serais heureuse d'enfermer ma vie près de la vôtre dans une vieille maison flamande à vitraux d'église,... dans un de ces intérieurs austères et paisibles qu'on voit dans les tableaux, et qu'animent quelques bonnes figures de voisins allemands à demi éclairées par la douce lueur du foyer. J'aimerais ces longues soirées d'hiver qu'on passe sous le manteau d'une antique cheminée, continuant le travail et la causerie de la veille, tandis que la neige s'amasse au dehors sur les toits gothiques,... et que la bise murmure à la porte les légendes de Noël... Voilà mon Allemagne.

SERTORIUS.

Je te remercie bien!... c'est la Russie, ton Allemagne!

MARTHE.

Vous m'avez pourtant promis, mon père, de m'y conduire un jour.

SERTORIUS, grave.

Oui, nous irons, ma fille, nous irons accomplir un triste et pieux pèlerinage...

MARTHE.

Et nous n'y resterons pas?

SERTORIUS, vivement.

Non,... oh! non,... grand Dieu! tu ressembles trop à ta

mère!... (Il fait quelques pas.) Je n'ai pas oublié le jour où je quittai à la hâte ma sombre patrie, emportant dans mes bras tout ce qui me restait au monde : une pauvre enfant vêtue de noir qui souriait à mes larmes!

MARTHE.

Vous allez me gronder, mon père chéri;... mais il y a une pensée qui me tourmente, et je veux vous la dire une fois, pour n'en plus parler jamais... Je ne mourrais pas tranquille, si vous ne me promettiez que je reposerai sous le même gazon que ma pauvre mère.

SERTORIUS.

Tais-toi! deviens-tu folle? tais-toi!

MARTHE.

Je suis pleine de vie et de force, mon père,... je le sens... Ne craignez rien,... ce n'est qu'une faiblesse de mon esprit;... mais, puisque j'ai eu le courage de vous la confier, ôtez-m'en le souci,... faites-moi la promesse que je vous demande.

SERTORIUS.

Tais-toi donc, malheureuse enfant!

MARTHE.

Mon père, promettez-le-moi.

SERTORIUS.

Je vous le promets. — Mais c'est mal, ma fille... Je n'aime

point ces accès romanesques d'une sensibilité inutile. Je suis mécontent.

MARTHE, l'arrêtant par la main et riant.

Non!... c'est fini.. Vous me pardonnez? Dites-moi que vous me pardonnez.

SERTORIUS.

Oui. (Il marche.)

MARTHE.

Vous ne le dites pas de bon cœur.

SERTORIUS.

Si fait.

MARTHE, riant toujours.

Prouvez-le.., Jouez-moi *le Chant du Calvaire*... Je vous promets de pleurer.

SERTORIUS.

Impossible,... petite!... J'en ai fait le vœu... Le jour de ton mariage, pas une minute avant! (Marthe se retourne vivement au bruit d'une voiture qui passe sous la fenêtre; elle se penche en dehors, pousse un cri terrible, et s'affaisse sur le parquet.) — Sertorius, accourant.

Ciel qu'as-tu donc? (En la soutenant d'une main, il regarde sur la route, et distingue, dans une calèche découverte emportée par des chevaux de poste, Roswein assis près de Leonora; le vieillard se frappe violemment le front et crie.) Misérable! il m'a pris mon enfant! il m'emporte mon enfant! Oh! misérable!... oh! Dieu bon! Dieu juste!

Dieu vengeur!... — Gertrude!... à moi! à moi! ma pauvre Gertrude! (Il enlève dans ses bras sa fille évanouie.)

VII

Deux ans plus tard.

Villa Falconieri. Un riche boudoir d'artiste. Piano, étagères, bibliothèque, divan. Porte au fond, porte à gauche. — Deux fenêtres s'ouvrant sur un balcon.

Il est huit heures du soir en automne; Marietta entre dans le boudoir et va prendre sur une console deux vases antiques qu'elle emporte. Au moment de sortir, elle s'arrête effrayée, entendant du bruit sur le balcon. — Un homme pousse du dehors une des fenêtres entr'ouvertes.

MARIETTA, CARNIOLI.

MARIETTA, jetant un cri.

Ah!... au voleur!

CARNIOLI, entrant.

Paix, Marietta! C'est moi.

MARIETTA.

Son Excellence!

CARNIOLI, tranquillement.

Mon Excellence. (Il brosse de la main les pans de son habit.)

MARIETTA.

Par la fenêtre!

CARNIOLI.

Par la fenêtre. Ta maîtresse, à ce qu'il paraît, m'a consigné à sa porte. Précaution fantasque vis-à-vis d'un homme qui revient d'Espagne! Je ne fais autre chose depuis deux ans, Marietta, que d'escalader des balcons — comme un lierre. Tu dois me trouver maigri. Approche, mon enfant. (Il la regarde fixement.) Ah çà! en deux mots, comment cela va-t-il?

MARIETTA.

Votre Excellence a trop de bonté. Comme vous voyez.

CARNIOLI.

T'imagines-tu que je reviens d'Espagne pour m'informer de ta santé, toi? Je te demande comment cela va dans la maison. Tu sais ou je t'apprends que je porte un intérêt particulier au jeune et célèbre maestro qui est depuis deux ans l'hôte et le commensal de ta belle maîtresse?

MARIETTA.

C'est un bon jeune homme, Excellence.

CARNIOLI.

Soit. Mais ce bon jeune homme, qui me doit tout, sans aucune exception, a cessé de m'écrire depuis plus d'un an. Peu m'importerait sa négligence, si je pouvais l'attribuer à ses occupations artistiques; mais on n'annonce de lui aucune œuvre nouvelle. J'ai su par Donati, l'impresario de Saint-Charles, qu'il n'avait pas encore livré une seule scène de son second opéra, *Torquato Tasso,* bien qu'il en ait reçu le prix

à l'avance. Cela m'étonne et m'inquiète. Je viens expressément pour connaître la raison de cette déraison.. — Te voilà au courant. Maintenant, Marietta, admire ceci. (Il tire de sa poche une poignée de pièces d'or qu'il empile sur le coin de la table.) Ces vingt-cinq pistoles que je te prie d'accepter ne sont nullement un moyen détourné de capter ta confiance et de t'éloigner de ton devoir : je sais que tu es fidèle à ta maîtresse. Ce sont quelques curiosités espagnoles que je t'ai collectionnées, connaissant ton goût. Voilà tout. — Tu ris ? allons, tant mieux ! — A propos, tu es toujours bien ici ?... Je suis un peu commère, tu sais.

MARIETTA.

Très-bien, monseigneur. Cependant, il y a une place que je rêve, et, si monseigneur voulait m'aider à l'obtenir...

CARNIOLI.

Quelle place, Marietta ?

MARIETTA.

Une place d'institutrice dans quelque famille anglaise.

CARNIOLI.

Bon ! et à quoi cela te mènerait-il ?

MARIETTA.

Monseigneur, j'épouserais le fils.

CARNIOLI.

Tu as emprunté à ta maîtresse, Marietta, une manière de

plaisanter qui donne le frisson. — Au reste, j'y songerai, je te le promets : je n'aime pas les Anglais; je ne serai pas fâché que tu en épouses un... Venons à mes affaires... Et d'abord où sont-ils en ce moment?

MARIETTA.

Ils achèvent de dîner.

CARNIOLI.

Bien. Et ceci est l'appartement du maestro, n'est-ce pas?

MARIETTA.

Oui, monseigneur.

CARNIOLI.

Et d'où vient que je t'y trouve, toi, entre chien et loup? Celà n'est pas dans l'ordre. Il n'y a point de détail insignifiant, quand on étudie une situation. Chasserais-tu par hasard sur les terres de ta maîtresse, fine mouche?

MARIETTA.

Ah fi! — monseigneur connaît mes principes.

CARNIOLI.

Oui, Marietta, je les connais : tu n'en as pas.

MARIETTA.

Je suis une honnête fille, Dieu merci, Excellence.

CARNIOLI.

Et moi, je suis un honnête homme, Marietta : ainsi embras-

sons-nous. (Il l'embrasse légèrement et poursuit.) Réponds-moi... Que venais-tu faire ici?

MARIETTA.

Je venais, par ordre de madame, pendant que le maestro n'y est pas, chercher ces deux vases qui seront d'un bon effet, dit-elle, dans la niche du grand escalier. Hier, je suis venue enlever un guéridon que madame a eu la fantaisie de mettre dans son salon d'été. Avant-hier, je décrochais un tableau...

CARNIOLI.

C'est un déménagement donc?

MARIETTA.

Ma foi, Excellence, je ne sais pas ce que c'est.

CARNIOLI.

Tu mens, Marietta, suivant ta funeste habitude. Tu sais ce que c'est. C'est la fin. Ta maîtresse démolit aujourd'hui d'une pantoufle distraite l'édifice qu'élevaient hier ses mains amoureuses... Le temple est inutile où l'idole n'est plus... Et que dit le maestro de ce procédé?

MARIETTA.

Je doute qu'il s'en aperçoive, Excellence. Son esprit est ailleurs.

CARNIOLI, vivement.

Ah! ah! bravo! Il travaille, Marietta?

MARIETTA.

Il fume, Excellence. Il passe des jours entiers la tête en bas et les jambes en l'air, à fumer en regardant le ciel.

CARNIOLI.

Le lâche paresseux!.. Oui, c'est là ce que j'avais présumé... Il est à Capoue! il se prélasse dans la mollesse! il s'assoupit dans la volupté! il engraisse!

MARIETTA.

Quant à cela, non, Excellence.

CARNIOLI.

Il n'engraisse pas, Marietta? c'est déjà quelque chose. Mais comment ta maîtresse ne le pousse-t-elle pas au travail? Y a-t-il du bon sens à laisser en jachère, pendant deux siècles de jeunesse, une intelligence de cette force?... Elle aimait pourtant la musique autrefois!...

MARIETTA.

Elle l'aime toujours, Excellence; elle en fait même assez souvent, depuis quelque temps, avec le signor Paolo Maria, un jeune ténor beau comme le jour, qui vient de débuter avec beaucoup d'éclat dans l'opéra du maestro.

CARNIOLI.

Ah! et le maestro les accompagne au piano, cela va sans dire? Il a la confiance enfantine et l'orgueil naïf du génie... Il ne supposera jamais qu'on le trompe, encore moins qu'on lui préfère un histrion. Et cependant le vent souffle de là, eh?

MARIETTA.

Je ne sais, Excelleuce : on ne sait jamais ce que pense madame.

CARNIOLI.

Le sot! L'occasion est belle pourtant de se mettre martel en tête! Si la jalousie lui mordait le cœur, cela lui donnerait du ton, il travaillerait!... (Il feuillette rapidement quelques cahiers de papier à musique répandus sur le piano et sur la table.) Rien!... Comment, pas une ligne, pas une note en vingt mois!... N'y a-t-il pas vingt mois qu'ils sont revenus de leur voyage?

MARIETTA.

Oui, monseigneur; mais, sur ces vingt mois, vous devez d'abord en rabattre six, car il n'en a pas fallu moins au maestro pour se rétablir de son coup d'épée.

CARNIOLI, tremblant de colère.

Son coup d'épée! quel coup d'épée? Enfer! qui a osé le frapper? Je jure par mon Dieu que j'aurai le sang et la vie de celui qui a fait cela! — Dis-moi son nom

MARIETTA.

Pas si haut, monseigneur! — C'est le marquis de Sora.

CARNIOLI.

Eh bien, Sora est un homme mort, aussi vrai que j'existe. — Vite, conte-moi tout, Marietta.

MARIETTA.

Comment votre Excellence a-t-elle ignoré cette aventure?... L'installation du signor Roswein chez madame fit beaucoup de jaloux à Naples... Le marquis de Sora en particulier tint de méchants propos, — et fort injustes, Excellence, car le maestro n'avait consenti à venir loger au palais qu'à la condition — monseigneur va rire — de payer tous les ans à madame la princesse une grosse somme que madame donne aux pauvres.

CARNIOLI.

Ne voulait-il pas me payer pension à moi-même dès qu'il a pu gagner un sou, l'absurde imbécile!... (Changeant de ton.) Mon pauvre André!... Continue. — La vérité devait être connue à Naples; pourquoi l'enfant n'a-t-il pas méprisé ces calomnies?

MARIETTA.

Il s'y serait décidé, je crois, si madame... (Elle hésite.)

CARNIOLI.

Si madame?... Tempête du ciel! achève.

MARIETTA.

Mon Dieu! Excellence, madame lui conseillait de ne pas se battre; mais peut-être s'y prit-elle mal. « Si vous étiez militaire de votre métier, lui dit-elle, à la bonne heure;... mais vous êtes un poëte... Naturellement, les poëtes n'ont pas grand goût pour la bataille... Ainsi, dès qu'il n'y a pas nécessité absolue, tenez-vous tranquille. »

CARNIOLI, *à demi-voix.*

Vipère !

MARIETTA.

Là-dessus, le maestro prit son chapeau et s'en alla brusquement. Deux heures après, on nous le rapportait avec une lame d'épée rompue dans la poitrine.

CARNIOLI, *sombre.*

Et ta maîtresse, que fit-elle ?

MARIETTA.

Pour être juste, madame la princesse fut admirable, monseigneur. Elle passa dix nuits debout au chevet du blessé, les mains dans le sang et dans les drogues, comme une vraie religieuse d'hôpital.

CARNIOLI.

Parbleu ! du roman,... du drame,... du sang ! la bonne aubaine !... — Et combien y a-t-il que ce malheur est arrivé ?

MARIETTA.

Dix-huit mois, Excellence.

CARNIOLI.

Mais il est bien remis, n'est-ce pas ?

MARIETTA.

Depuis un an, monseigneur, il mange et il boit comme tout le monde.

CARNIOLI.

Eh! s'il mange et boit, il peut travailler, quand le diable y serait! Ah! j'en reviens à ce que je disais : son bonheur l'engourdit... Tu hoches la tête... Est-ce qu'il a des chagrins, Marietta? — Parle!

MARIETTA.

Il aime madame.

CARNIOLI, soucieux.

Tu n'y entends rien : s'il avait des chagrins, il travaillerait J'ai mon système là-dessus. Je te dis qu'il est trop heureux.

MARIETTA.

Il n'en a pas la mine.

CARNIOLI.

Quelle mine a-t-il donc? Parle net. Tu me fais griller à petit feu, méchante bestiole! — Tu m'as donc trompe? Il souffre encore de sa blessure?

MARIETTA.

Il n'est plus question de sa blessure. Et cependant, il a la mine d'un homme qui se meurt.

CARNIOLI.

Sang du diable! et de quel mal?

MARIETTA.

C'est un jeune homme à qui il faudrait une vie tranquille.

CARNIOLI.

Idiote! une vie tranquille convient aux bergers et non aux artistes. — Qui se meurt! Bon! pour quelques soucis d'amour, n'est-ce pas? Voilà mes pécores qui s'imaginent qu'elles tiennent la vie d'un homme au bout de leurs caprices! Quand on ne meurt que de ce mal-là, on meurt de vieillesse, entends-tu? Je suis mort dix fois d'amour, moi, et je me porte bien.

MARIETTA.

Le jeune homme n'est pas fait de la même pâte que Votre Excellence.

CARNIOLI.

Tu es une créature stupide! tais-toi!...

MARIETTA, prêtant l'oreille.

Excellence, ils viennent, sauvez-vous. (On entend des éclats de rire dans l'escalier.

CARNIOLI.

C'est sa voix! Ah! il paraît qu'il se meurt assez gaiement dis-moi?

MARIETTA.

Cela ne va pas durer.

CARNIOLI.

Pas un mot, toi, tu entends? (Il se retire sur le balcon. Marietta sort par la gauche.)

ROSWEIN, LEONORA. Ils entrent par le fond. Un laquais apporte des bougies et sort aussitôt.

LEONORA, riant.

Comment! dans un couvent de moines, — Carnioli?

ROSWEIN, riant.

De capucins, s'il vous plaît!

LEONORA.

Bah! contez-moi donc cela. (Elle se jette sur un fauteuil.) Ce bon chevalier!

ROSWEIN, riant toujours.

S'il m'avait soupçonné, il me tuait. — Au reste, c'était un tour infâme;... mais j'étais très-jeune, et je ne réfléchissais guère aux conséquences des choses... Nous étions alors à Rome, où je l'avais précédé de quelques semaines. Il me traita un jour si brutalement, que je jurai de me venger... Je lui écrivis, avec l'assistance d'un ami, une lettre datée d'un prétendu couvent de Santa-Eufrasia, mont Esquilin, rue Saint-Onufre, lequel n'était autre que ce fameux couvent de capucins. Cette lettre lui assignait un rendez-vous pour la nuit dans le jardin de l'établissement : on lui indiquait, avec des détails minutieux, les moyens d'escalader les murs avec sécurité; et, une fois dans la place, il devait recevoir d'une jeune novice, qui passait pour n'être point sans beauté, la confidence d'un secret important. Cette vive épître était signée de deux initiales, et suivie d'un post-scriptum où l'on

se recommandait à la discrétion et à l'honneur d'un gentilhomme.

LEONORA.

Et il y fut pris, Carnioli?

ROSWEIN.

D'autant plus aisément qu'il se reprochait, comme une tache dans sa vie, de n'avoir jamais eu de ces aventures de couvent qui, disait-il, sont l'idéal du genre. Je connaissais son faible. — Le soir, en dînant...

LEONORA.

Fumez donc.

ROSWEIN, allumant un cigare.

En dînant, il me laissa voir une gaieté plus qu'ordinaire. Quant à moi, je me sentais assez mal à l'aise. « André, me dit-il tout à coup, comme je m'y étais attendu, tu es à Rome depuis quelque temps... Connaîtrais-tu par hasard ici près, dans nos environs, le couvent de Santa-Eufrasia? » Je me mis à réfléchir. « Santa-Eufrasia? ici près? C'est apparemment ce couvent qui est rue Saint-Onufre, mont Esquilin. — C'est cela même, mon ami, reprit Carnioli. Quartier isolé. Fort bien... Tu sauras, mon garçon, que je suis au comble de mes vœux. Je suis mandé dans ce couvent pour y donner mon avis sur un cas de conscience des plus épineux. » Et il se frottait les mains. En le voyant si gaillard, le cœur me manqua, car au fond je l'aimais, et je lui dis avec une étourderie qui eût dû cent fois lui ouvrir les yeux: « Croyez-moi, cheva-

lier, n'y allez pas: ces moines n'entendent pas toujours raillerie... — Comment!... des moines? reprit Carnioli... Parbleu! la naïveté est trop forte! Je vais donc voir des moines, à ton compte?... » Et il me fit lire, en se rengorgeant, la lettre que j'avais eu l'honneur de lui écrire.

LEONORA, riant.

Oh la la!

ROSWEIN.

Je le félicitai de mon mieux; puis, comme la soirée s'avançait, et que le rendez-vous était pour onze heures, il me quitta plein d'allégresse, après s'être muni d'une échelle de soie et s'être couvert d'aromates... Dès qu'il fut parti, je tombai dans des angoisses mortelles... Une heure s'écoula, et j'allais courir à sa recherche, n'en pouvant plus d'inquiétude et de repentir, quand je l'entendis monter l'escalier à pas lents; je me précipitai sur ma porte pendant qu'il traversait le vestibule; il me sembla qu'il marchait un peu courbé, et qu'il évitait mon regard; je ne l'en tins pas quitte. « Eh bien, chevalier, lui dis-je, la signora? — Charmante, mon ami, charmante!... répondit-il en passant rapidement devant moi, charmante!... » (Leonora rit.) Arrivé au bout du couloir, il se retourna et reprit : « A propos, André, es-tu bien sûr que ce soit le couvent de Santa-Eufrasia, cet édifice qui est rue Saint-Onufre? — Mais vous me l'avez dit, chevalier... Est-ce que vous n'avez pas trouvé?... — Si fait, mon ami, si fait, parbleu! charmante! charmante! » Et il s'enfonça dans sa chambre à la hâte. (Il rit.)

LEONORA, riant.

Oh! Seigneur! Mais est-ce possible? Carnioli! avec tout son esprit! Au reste, un homme d'esprit, quand il se fourvoie, s'en met jusque-là : c'est la règle... Et qu'est-ce qui lui était arrivé?

ROSWEIN.

Je ne l'ai jamais su exactement. C'était une corde que nous n'étions pressés d'attaquer ni l'un ni l'autre... Seulement, quelques jours après, comme on discutait, dans un atelier, sur l'existence de cette chimère adorée du rapin qu'on appelle la femme à la barbe, il prit un air sérieux, et nous affirma sur l'honneur qu'il l'avait connue, et que même il lui avait fait la cour...

LEONORA, riant.

C'est probable, myope comme il l'est... Mais... l'avait-on battu?

ROSWEIN.

Je le crains, car, à dater de cette soirée néfaste, il ne sortit plus qu'armé d'un poignard, prétendant qu'il avait à Rome des ennemis secrets, qu'il en était certain; et, quand nous venions à rencontrer des moines sur notre route, il ne manquait jamais de murmurer entre ses dents : « Vile engeance! Fourbes hypocrites! Farceurs de bas aloi! Brutes!... » D'où je conclus... Voulez-vous une cigarette?

LEONORA.

Grande comme ça, invisible.

ROSWEIN, continuant.

Que les capucins n'avaient pas pris sa démarche en bonne part. (Ils rient tous deux.) Cher Carnioli!... j'en ris,... mais c'est un de mes remords...

LEONORA.

Par exemple, vous êtes bien bon! Rien de moins intéressant sur la terre qu'un fat étrillé... (Elle allume sa cigarette.) Avez-vous eu de ses nouvelles depuis peu?

ROSWEIN.

Je ne lui répondais pas; il ne m'écrit plus. — Ah! je suis un fier ingrat! Il y a longtemps qu'on me l'a dit!... (Il s'assombrit.)

LEONORA.

Voilà les diables bleus qui arrivent; gare!

ROSWEIN.

Ah! (Il fait quelques pas; puis, s'arrêtant devant elle.) Vous êtes belle, ce soir, Leonora?

LEONORA, fumant.

Toujours.

ROSWEIN.

C'est vrai. Mais vous êtes en toilette de cérémonie, il me semble... Est-ce que vous allez sortir?

LEONORA.

Non.

ROSWEIN.

Tant mieux. Je vous en remercie. Nos soirées en tête-à-tête sont si rares maintenant!

LEONORA.

Si c'est un reproche, il est plaisant. Ne m'avez-vous pas engagée vous-même à revoir un peu le monde, puisque le monde voulait encore de moi?

ROSWEIN.

Je ne vous reproche rien. Seulement, nous sommes un peu loin, qu'en dites-vous, de cette solitude à deux où vous aviez résolu d'enfermer votre vie, ne concevant plus d'autre fête ni d'autre gloire sous le ciel que d'aimer votre amant, et de recueillir la première sur ses lèvres la chanson fraîche éclose?

LEONORA.

Mais, mon ami, faites-en, des chansons, je les recueillerai; vous n'en faites pas!

ROSWEIN.

La vérité est que je vous ennuie.

LEONORA.

Bah! quelle idée! Pourquoi m'ennuieriez-vous? N'êtes-vous pas très-aimable?

ROSWEIN.

Non, je ne le suis pas, je le sais. Quand je vous vois, quand je respire près de vous, ma vie est suspendue et mon esprit

captif. Votre présence me plonge dans la douce langueur des enchantements et des rêves... Je suis heureux, — mais je ne suis pas aimable... Ah! du moins, je vous aime bien véritablement... Si j'ose encore quelquefois élever vers Dieu une pensée,... une prière, c'est qu'au fond même de ma faute et dans l'abîme où je suis descendu,... il peut voir un dévouement digne d'un martyr, une tendresse digne du ciel! Non, vous ne saurez jamais, Leonora, tout ce qu'il y a eu d'amour pour vous dans ce pauvre cœur tourmenté,... ou, si vous le savez un jour, — car on dit qu'il se fait de soudaines lumières dans l'esprit sur les choses qui ne sont plus, — il sera trop tard pour me serrer la main, et me dire : « Merci! »

LEONORA.

Allons, nous y voilà : Frère, il faut mourir.

ROSWEIN.

J'ai tort. Pardon. Je me sens mieux ce soir, je me sens très-bien... Je vais travailler. — Laissez-moi baiser votre main, ô reine des muses! — Mettez-vous là... que je vous voie bien... (Il dérange un peu le fauteuil de Leonora; la regardant.) Vous avez la beauté pure et terrible d'une bacchante au repos.

LEONORA.

Est-ce un compliment?

ROSWEIN.

Vous avez dormi longtemps, Leonora, n'est-il pas vrai, dans un des palais ensevelis de Pompéi, et vous vous êtes éveillée

sur votre lit d'ivoire, toute pâle encore de l'orgie romaine interrompue par le volcan?

LEONORA.

Oui.

ROSWEIN, se mettant au piano.

Où en suis-je donc? A Sorrente... Le Tasse, seul... Il rêve, en *si bémol* mineur... *Amor senza nome*... C'est fini, cela... Puis l'orage... La princesse entre avec sa suite... *Ah! che vedo!*... Il lui offre une chaise... Queue d'orage dans l'orchestre,... chœur en sourdine, et la voix du Tasse brochant sur le tout... Bon! — Puisque vous daignez me tenir compagnie, je fais serment d'achever mon acte ce soir. (Il frappe des accords.)

LEONORA.

Mais, mon ami, ne vous ai-je pas dit que j'allais sortir?

ROSWEIN, se retournant brusquement.

Comment! vous venez de me dire tout le contraire!

LEONORA.

C'est donc par distraction, car j'ai pris dès longtemps, pour ce soir, un sérieux engagement auquel je ne puis manquer.

ROSWEIN, se levant.

Ah! c'est odieux!

LEONORA.

Qu'est-ce que c'est que ce ton-là? Est-ce à moi que vous parlez? Qu'est-ce qui est odieux?

ROSWEIN.

Vous me tuez à coups d'épingle, Leonora; mais vous me tuez aussi sûrement que si vous me mettiez un couteau dans le cœur.

LEONORA, avec le même accent tranquille.

Mon ami, vous êtes insupportable. Je vous dis cela entre nous... Je prononce par inadvertance un non au lieu d'un oui; je fais un pas à droite au lieu de le faire à gauche,... une mouche vous effleure la peau, et vous criez : « Au meurtre! » Franchement, c'est pousser un peu loin la sensibilité poétique. Certes, je ne me pique point de ces dévouements de martyr que le ciel, à vous en croire, regarde d'un œil de complaisance; mais mon amitié, convenez-en, doit être faite, en sa petite manière, d'un métal assez solide si deux années remplies de ces exigences et de ces irritations puériles n'ont pu en altérer la trempe.

ROSWEIN.

Puisque je souffre de ces misères, puisque vous le savez, et puisque vous m'aimez, pourquoi ne pas me les épargner? Voilà ce que je ne comprends pas. Vous avez de grandes qualités, Leonora, mais vous manquez de bonté... Au reste, je n'ai jamais prétendu gêner votre liberté... Où allez-vous donc ce soir?

LEONORA.

Venez avec moi, si vous voulez.

ROSWEIN.

Non, je n'aime pas le monde. D'ailleurs, je ne le puis pas. Il

faut que je travaille. Donati m'a payé d'avance ce malheureux *Torquato,* et il n'y a pas encore deux scènes de faites... C'est un poids horrible que j'ai sur l'esprit... Ah! j'ai eu grand tort d'accepter ce marché... L'argent gâte tout... Les muses sont fières, et ne veulent pas de chaînes, fussent-elles d'or... Mais où donc allez-vous?

LEONORA.

Je vais passer quelques instants d'abord au concert de Paolo Maria.

ROSWEIN.

Ah! — Et ensuite?

LEONORA.

C'est tout; mais j'y tiens, parce que je lui ai promis, à ce garçon.

ROSWEIN.

Et voilà ce sérieux engagement que vous ne pouviez me sacrifier?... C'est une dérision outrageante, Leonora!

LEONORA.

Ah! mon Dieu! que d'affaires! — Eh bien, je n'irai pas; je n'irai pas, calmez-vous. (Elle prend un livre.) Je vais lire. Travaillez. (Roswein lui baise les cheveux.) Vous avez quinze ans, mon ami. — Allez au piano, voyons!

ROSWEIN, au piano.

Le Tasse à la princesse... *Quando l'aurora nascente...* La situation est poétique, il me semble.

LEONORA.

Étonnamment.

ROSWEIN essaye plusieurs chants. — S'interrompant tout à coup et portant la main à sa poitrine, à demi-voix.

Aïe!... qu'est-ce que j'ai donc là! (Il reprend. — Après avoir arrêté une mélodie qu'il répète deux ou trois fois, il se retourne vers Léonora.) Vous avez entendu?... Est-ce bon, cela?

LEONORA.

Pas trop.

ROSWEIN.

Vous avez de l'humeur, Leonora.

LEONORA.

Pas l'ombre. Vous me demandez mon avis; je vous le donne; mais il faudrait toujours vous flatter pour vous plaire.

ROSWEIN.

Il faudrait, dès que j'ai une lueur de courage, ne pas l'éteindre d'un revers de main, voilà tout.

LEONORA.

Si vous le trouvez joli et neuf, ce chant, gardez-le.

ROSWEIN.

Non. Il ne vaut rien, vous avez raison. (Il frappe violemment du poing sur le clavier et se lève.)

LEONORA.

Vous y renoncez? Vous faites bien; vous n'êtes pas en verve ce soir.

ROSWEIN, s'exaltant.

Ni ce soir ni jamais. — Mon talent est mort; toutes les cordes de mon cerveau sont flétries, desséchées, comme si la flamme y avait passé. Vous ne me l'apprenez pas,... mes nuits sans sommeil le savent assez!... Mais est-ce à vous de me le reprocher?... à vous qui avez usé dans des luttes stériles, dans de misérables agitations, dans de mesquines douleurs, toute la force de mon esprit?... Oh! Dieu, en si peu de temps un tel changement! Hier encore, les meilleurs dons du ciel, la riante poésie et la féconde jeunesse chantant tous leurs hymnes à l'espérance;... aujourd'hui, le vide, le silence et le froid de la tombe,... voilà mon âme!... Ah! s'il est, comme on le dit, des créatures de Dieu que leur faute ait déshéritées d'une splendeur et d'une puissance divines, — je sais ce qu'elles souffrent dans leur dégradation! J'ai le secret des amertumes qui rongent éternellement leur pensée... Que ne pouvez-vous un seul instant, vous aussi, connaître ces angoisses!... du moins, vous ne les insulteriez pas!... Mais vous les connaîtrez, Leonora;... oui,... le jour où le premier souffle de la vieillesse vous jettera bas de votre trône, désarmée à jamais de votre pouvoir, déchue pour toujours de votre beauté,... ce jour-là,... je serai vengé!

LEONORA.

Délicieux intérieur!

ROSWEIN.

Laissez-moi. Allez à ce concert, et dites à ce jeune homme, à ce chanteur, qu'il peut se dispenser de venir mendier plus longtemps à ma porte,... que je n'ai rien à lui donner, que ma tête est désormais aussi pauvre, aussi nulle que la sienne! (Il se laisse tomber sur un divan.)

LEONORA.

Pensez-vous m'affliger beaucoup? Vous figurez-vous par hasard que je sois éprise de ce garçon?

ROSWEIN.

On le dit à Naples.

LEONORA.

C'est parfaitement vrai. Je l'adore.

ROSWEIN.

Ah! de grâce, Leonora, une minute de repos!... Je ne suis plus de force à supporter cela... Je ne vous demande qu'un peu de charité. Aimez qui vous voudrez. Dites un mot, et je m'en irai, si vous n'avez pas la patience d'attendre qu'on m'emporte.

LEONORA.

Comme c'est gai, ceci! — Je vous dirai, Roswein, qu'il n'y a pas plus de courage que de bon goût à prendre ainsi à tout propos des attitudes d'agonisant et à faire étalage de votre suaire devant les dames, — surtout quand vous n'avez d'autre maladie, à ma connaissance, qu'un rhume de cerveau.

ROSWEIN, jetant aux pieds de Leonora un mouchoir qu'il a porté à sa bouche, et qui est teint de sang.

Tenez!

LEONORA.

Tous les artistes crachent le sang.

ROSWEIN.

Vous êtes une malheureuse! (Il éclate en sanglots et cache sa tête dans ses mains.)

LEONORA.

Je n'aime pas les hommes qui pleurent. Bonsoir. (Elle se lève et sort.)

ROSWEIN, CARNIOLI, se montrant hors du balcon dès que Leonora est sortie.

CARNIOLI.

André!

ROSWEIN, se levant.

Carnioli!

CARNIOLI, lui prenant le bras.

Viens-t'en.

ROSWEIN.

Comment? pourquoi?... Où voulez-vous que j'aille?

CARNIOLI.

Sortons d'ici, te dis-je! Je ne veux pas que tu restes une minute de plus dans cet enfer.

ROSWEIN.

Qui m'y a jeté, Carnioli?

CARNIOLI, frappant du pied.

C'est moi, mille diables! Ne me le répète pas; je me le suis dit assez. (Il le regarde.) Tu es bien changé, mon pauvre enfant... (Il l'embrasse.) Allons, viens!

ROSWEIN.

Je ne puis. — Ah! Carnioli, pourquoi m'avez-vous précipité dans ces abîmes!

CARNIOLI.

Encore! Je m'en repens, te dis-je! Que te faut-il de plus? Pourquoi m'as-tu envoyé recevoir une volée de coups de bâton chez les capucins, toi? Il me semble que chacun a ses torts au monde... Moi, du moins, je croyais te rendre service,... oui, sur mon âme, je le croyais sincèrement!... En thèse générale, j'avais raison; mais mon tempérament individuel a déjoué mes calculs... Pouvais-je prévoir, bon Dieu! que tu prendrais avec un sérieux tragique la moindre aventure galante qui tenterait ta fantaisie? Avais-je l'idée d'un amoureux de ton espèce? Était-il vraisemblable qu'un homme de ton mérite fût d'humeur à jouer entre les mains de la première femelle venue le rôle d'un pantin au bout d'un fil? Non; il m'a fallu, pour le croire, assister de ma personne à cette scène burlesque et lugubre où je t'ai vu exécuter docilement tous les exercices d'un jeune acrobate sous le fouet d'une coquette impitoyable. Sang de mes veines! à quoi te sert donc cette cravache que

voilà? (Il prend une cravache suspendue au mur, en cingle deux coups sur les meubles et la jette sur le parquet.) Viens-t'en!

ROSWEIN.

Non, Carnioli, je suis entré dans un chemin mauvais, mais j'y veux marcher droit. Ma vie est scellée pour jamais dans cet amour qui fut ma faute : mon propre mépris m'étoufferait, si je n'avais pas le cœur de rester fidèle à ma trahison. Que m'importe la souffrance! je ne souffre pas assez,... mon crime ne sera jamais aussi cruel pour moi qu'il le fut pour d'autres.... (Vivement.) Ne me parlez pas d'eux,... je ne sais ce qu'ils sont devenus,... je ne veux pas le savoir... Mais ce ne sera pas du moins un entraînement passager, un futile caprice qui m'aura fait commettre cette lâche action que vous savez : ce sera une grande et irréparable passion dont j'épuiserai le calice jusqu'à la lie,... jusqu'à la mort!... C'est le seul devoir qui me reste,... je le garde : c'est la seule vertu qui me sauve de l'extrême désespoir,... laissez-la-moi!

CARNIOLI.

Penses-tu m'abuser avec ce jargon mystique? espères-tu t'abuser toi-même? Qu'ont de commun le devoir et la vertu avec la vie abjecte que tu mènes ici? Ose dire la vérité! cette femme, qui te tient sous son talon, qui te roule et te déchire en riant dans la poussière et dans la fange de ses pas, tu l'aimes!

ROSWEIN.

Eh bien, oui, je l'aime! Je ne pourrais vivre loin d'elle : il n'y a pas au monde un sentiment, un spectacle, un triomphe

dont je puisse jouir, si elle ne le partage, si sa présence ne l'éclaire. Où elle n'est pas, il n'y a ni cieux ni soleil... Le jour se lève dans ses yeux,... mon cœur n'est plus que l'écho de son cœur,... ma vie n'est plus que l'ombre de la sienne... Je l'aime, vous l'avez dit.

CARNIOLI.

Misérable enfant! as-tu perdu l'honneur avec le reste? Attendras-tu qu'elle te jette hors de chez elle par les épaules? Ne comprends-tu pas que ta place n'est plus chez cette femme, dès que tu n'y es plus aimé?

ROSWEIN.

Vous la connaissez mal, Carnioli : c'est une âme orageuse et troublée, mais loyale. Quand elle ne m'aimera plus, elle me le dira. Ne lui ai-je pas offert cent fois de la quitter? Pourquoi me retient-elle, si elle ne m'aime pas?

CARNIOLI.

Pourquoi? — Sur ma parole, c'est une naïveté qui ferait rire un mort!... Pourquoi le tigre a-t-il les mœurs du tigre? Pourquoi joue-t-il avec sa victime avant de lui donner le coup de dent suprême? Dis-moi cela, mon garçon?... Et n'est-ce rien, d'ailleurs, que de s'entendre répéter tout le long des jours, en langage poétique, qu'on est belle et qu'on est adorée? Et n'est-ce rien encore pour ces palais blasés que la saveur raffinée d'un amour en partie double? N'est-ce rien pour ces consciences mortes que le plaisir de tromper? N'y a-t-il pas un égal divertissement pour l'esprit et pour le cœur dans les âcres émotions et dans la stratégie savante de la trahison?

Je te dis qu'elle aime ce Paolo Maria, et je suis prêt à le jurer, si tu le veux.

ROSWEIN.

Encore une fois, Carnioli, vous la connaissez mal; elle serait capable d'un crime peut-être, mais non d'une basse infamie.

CARNIOLI.

Mon ami, elle est capable de tout, comme toute femme qui n'a d'autre principe de conduite que la passion. L'as-tu jamais vue mettre le pied dans une église? Non. Eh bien, méfie-toi également des femmes qui ne sortent pas des églises et de celles qui n'y entrent jamais : ce sont deux espèces venimeuses. — Hors du cercle chrétien, André, je connais des hommes honnêtes, mais pas une honnête femme. Outre que les passions d'un homme ne sont pas soumises à des règles aussi sévères, elles sont moins violentes, elles s'affaiblissent d'ailleurs en se dispersant : l'honneur humain peut suffire à les dompter. Mais les passions d'une femme, à la fois plus fougueuses et plus exclusives, veulent le frein religieux. — Il n'y a que Dieu contre ce torrent. — Ta maîtresse est un esprit fort; il ne m'en faut pas davantage. Je vais te conter son histoire : elle a eu des amants, elle en a et elle en aura. C'est à quoi se réduit dans la pratique toute la philosophie du sexe : toute femme qui n'est pas au Christ est à Vénus.

ROSWEIN.

Je ne m'en irai pas, Carnioli : ainsi, vous perdez vos peines et vos calomnies.

CARNIOLI, s'accoudant sur le dossier d'un fauteuil, et parlant sur le ton d'une ironie amère, mais contenue.

Mes calomnies, jeune homme!... Ah! je vois ce que c'est... Après t'avoir enlevé par un coup de main de courtisane, il fallait raffermir ton estime ébranlée... C'est la manie de ces femmes que de vouloir être estimées... Il fallait aussi bien t'édifier sur le passé pour mieux t'aveugler sur le présent et sur l'avenir... Alors, on s'est drapé dans sa robe d'innocence,... on a pris à tes pieds des poses virginales,... l'oiseau de proie a modulé des soupirs de colombe. La lionne a bêlé! et, tandis que tu palpitais sous sa griffe, elle t'a persuadé que tu étais son vainqueur. Tu as demandé pardon au ciel d'avoir mis à mal une si pure victime, et tu as juré de consacrer ta vie à réparer cet énorme forfait!

ROSWEIN.

Assez!

CARNIOLI.

Tu vois que je la connais. — Par un juste retour, après t'avoir apitoyé sur son sort, cette généreuse personne se sera, je n'en doute pas, attendrie sur le tien. « Enfant que vous êtes, t'aura-t-elle dit pendant que sa blanche main rivait ta chaîne, fuyez! Mon amour est fatal! J'ai fait vœu de ne jamais aimer! Tout ce que j'aime souffre et meurt. » Et alors, elle t'a parlé de son mari, qu'elle aimait et qui est mort, — de ses fleurs préférées, qui sont mortes; que sais-je? de son épagneul favori, qui est mort; et, après cette énumération funèbre, elle t'a engagé de plus belle, en t'enlaçant de ses bras magnifiques, à fuir la malédiction qui pesait sur ta tête... Ah! ce sont de

douces heures dans la vie, je ne le nie pas!... Et lorsque enfin elle a eu bien solidement doublé et triplé sur tes yeux le bandeau classique, lorsqu'elle t'a vu convaincu bien à fond que tu étais son premier amant et que tu serais le dernier, elle en a pris bravement un sixième!

ROSWEIN.

Vous mentez!

CARNIOLI.

Tu ne crois pas au sixième? Eh! morbleu! tu croiras du moins au quatrième,... car c'était moi.

ROSWEIN, violemment, lui saisissant le bras.

Tu mens! (Leonora se précipite dans la chambre.)

LES MÊMES, LEONORA.

LEONORA, prenant les deux mains de Roswein.

Merci, André, merci, mon amour!... Mais il ne fallait pas lui répondre! il n'y a pas de termes de mépris qui ne glissent sur son front. — Monsieur Carnioli, je n'ai rien à vous dire. Sortez de chez moi.

CARNIOLI, grave.

Madame, je suis très-fâché de vous voir. Je n'aime pas les scènes de ce genre-ci; mais enfin vous voilà. Eh bien, si jamais vous avez su ce qu'il en coûte de perdre ses plus chères illusions, ne prolongez pas l'agonie de ce jeune homme : puis-

que j'ai été forcé de lui briser le cœur pour vous en arracher, rendez-lui le service du coup de grâce ; attestez que j'ai dit la vérité.

LEONORA.

J'atteste que vous mentez.

CARNIOLI.

Princesse, je ne sais véritablement pas où vous voulez en venir : vous avez la tête forte, j'en conviens ; mais vous n'ignorez pas que je vous tiens dans ma main, et que j'ai la main ferme. Je me demande par quelle issue vous espérez m'échapper, cela me passe.

LEONORA.

Comment ! le misérable ne veut pas sortir !... André, il vous a reproché, je crois, de ne pas savoir manier cette cravache... Donnez-la-moi donc !

CARNIOLI, *hors de lui.*

Ah ! mille serpents à sonnettes ! elle veut que nous nous coupions la gorge, l'enfant et moi ! Voilà son plan ! j'aurais dû le deviner dès qu'elle est entrée... Pas un mot, pas un geste, André, ou tu t'en repentiras le reste de tes jours !... J'ai chez moi un paquet de ses lettres ; dans vingt minutes, je te le rapporte !

ROSWEIN.

Leonora, que dit-il donc ?

LEONORA

Il ment.

CARNIOLI.

Attends-moi vingt minutes, si tu es un homme. (Il sort.)

ROSWEIN, LEONORA.

Dès que Carnioli est sorti, Leonora s'affaisse sur ses genoux la tête dans ses mains, et éclate en sanglots.

ROSWEIN.

Leonora!... pourquoi ces larmes?... je ne le crois pas!

LEONORA, d'une voix étouffée.

Tuez-moi! tuez-moi avant qu'il revienne!

ROSWEIN.

Ciel puissant! c'est donc vrai? (Leonora sanglote sans répondre; ses cheveux inondent ses épaules.) Oh! Dieu juste! (Il marche à travers la chambre. Moment de silence. Revenant près d'elle, il reprend d'une voix sourde.) Pourquoi m'avez-vous trompé? A quoi bon? Ne vous aurais-je pas tout pardonné?

LEONORA, toujours prosternée sur le parquet et sanglotant.

Et m'auriez-vous aimée?... aimée de cette pure tendresse, — de ce noble amour d'enfant dont j'étais si indigne, André, — mais par lequel j'étais si heureuse!... Hélas! que de fois l'aveu de mon infamie a failli s'échapper malgré moi d'un cœur qui débordait!... car c'était un bonheur bien troublé que le mien, André... Je vous avais trompé!... l'amertume de cette

pensée se mêlait à toutes mes joies,... elle empoisonnait ma vie,... mes paroles,... mon humeur;... c'était la source unique de ces mauvais caprices dont je vous torturais, pauvre enfant!... Que de fois j'ai fléchi sous le fardeau! que de fois j'ai été près de vous dire : « Ne touchez pas mon front,... il souille vos lèvres!... » et puis le courage me manquait,... je ne pouvais,... je ne pouvais!... (Elle pleure.) Je vous aimais!... vous me croirez peut-être maintenant que tout est fini. Roswein,... je vous ai bien aimé!

ROSWEIN.

Je ne vous crois pas.

LEONORA.

Non,... je ne puis m'en plaindre, j'ai tué la confiance... Tout est fini, je le sais bien... (Elle se lève et va tomber épuisée sur le divan.) Je ne vous demande rien,... rien.. Ah! je serais la première à vous mépriser, si vous restiez;... mais ne me jugez pas du moins plus sévèrement que je ne le mérite,... je vous en supplie... Ne croyez pas à tout ce qu'a dit Carnioli, à tout ce qu'il vous dira... Je ne vaux rien, mais il vaut moins que moi... J'ai été sa maîtresse,... voilà ce qu'il y a de vrai,... et c'est assez pour la honte de toute ma vie; mais tout le reste est faux, et il le sait bien;... ces lettres mêmes dont il se vante, ces lettres vous le prouveront!

ROSWEIN.

Je ne vous crois pas. Taisez-vous.

LEONORA, suppliante.

Ah! pourquoi me traiter si durement, Roswein!... Quand je

serais, comme il vous l'a dit, une créature, une courtisane, tout ce qu'il y a de plus vil,... ne vous ai-je pas aimé — et fidèlement? Qu'aurait pu faire de plus pour vous le cœur le plus pur?... Je suis sous vos pieds,... épargnez-moi... (Elle pleure.) Si vous aviez la patience de m'entendre, je vous dirais ma vie tout entière;... mais vous ne me croiriez pas encore!... et cependant, la dernière des femmes a encore ses moments de sincérité et de vertu,... et vous voyez bien du moins que je suis dans un de ces moments-là, André!... oui,... il n'y a qu'une faute dans ma vie : c'est Carnioli! Jusque-là, j'étais au niveau des plus irréprochables, sinon des meilleures;... ce monde au milieu duquel j'avais été abandonnée toute jeune,... presque enfant,... ne m'avait même pas effleurée de sa corruption;... j'en aimais avec ardeur le mouvement, les plaisirs, la vie factice et brillante;... il me prodiguait aussi des adulations qui m'enivraient;... ma pensée s'absorbait tout entière dans l'espoir — ou dans le souvenir de ses fêtes — et de mes frivoles triomphes. Ce fut toute la passion de ma jeunesse!... vous pouvez me croire, André; je n'attends, je ne veux plus rien de vous qu'un peu de justice et de pitié... Ah! si je vous avais rencontré alors,... j'aurais pu vous aimer en repos, grand Dieu!... Enfin... les années étaient venues,... mon esprit était las de tant de futilité,... mon cœur s'agitait dans le vide,... j'étais seule,... malheureuse;... j'aurais donné, pour m'appuyer sur une main amie, mon nom, ma richesse, mon sang!... je fis plus : je me donnai!...

ROSWEIN.

A Carnioli!... Tout autre,... je l'aurais compris, peut-être... Mais Carnioli!... Étrange début pour une honnête femme!

LEONORA, amèrement.

Oui,... n'est-ce pas?... Je le pensai comme vous, quand je le pus connaître, quand, sous ces formes chevaleresques, sous ce langage enthousiaste, qui m'avaient séduite,... je ne trouvai que l'égoïsme glacé d'un fat,... la sécheresse et la décrépitude d'une âme de libertin vulgaire... Ah! c'est lui qui me reproche de vous avoir trompé,... d'avoir surpris votre amour,... de m'être faite meilleure que je n'étais... Lui! il est hardi!... Mais il avait de l'esprit du moins, et Dieu sait comme il en usa! Certes, il n'a pas tenu à lui que je ne sois devenue telle qu'il me dépeignait à vos yeux tout à l'heure, telle qu'il me croit peut-être,... car je n'épargnais aucun soin pour soustraire à son insolente ironie tous les songes de jeunesse et de vertu,... que ses leçons,... que son contact flétrissant avaient refoulés,... mais non étouffés au fond de mon cœur!... Je vous gardais, André, quoi qu'il en puisse dire, cet humble, ce pur trésor de mon âme... Mon âme! comment l'aurait-il souillée? Il ne l'a pas connue. C'est vous qui me l'avez révélée, je ne la dois qu'à vous; elle s'est éveillée sous votre souffle... Allez, mon ami, elle vous survivra pour vous venger!... (Elle cache sa tête dans les carreaux du divan; Roswein, debout, la regarde en silence. Elle se lève tout à coup et va à lui.) Partez!... qu'il ne vous retrouve pas ici,... que je n'aie pas à rougir devant lui... Encore cette grâce,... partez! (Elle lui prend une main, qu'elle baise en s'inclinant, et poursuit d'une voix entrecoupée de larmes.) Je ne vous aimais pas, André, puisque vous ne voulez point me croire,... je vous respectais,... je vous adorais... Cela est bien vrai,... vous étiez pour moi plus qu'un amant bien-aimé,... vous étiez ma religion,... ma

prière,... mon lien avec le ciel... Vous osiez me parler de Dieu!... je n'osais vous répondre,... mais je comprenais... Tout ce que j'avais de bon et d'honnête,... tout ce qui me consolait de moi-même,... vous emportez tout!... tout va s'éteindre avec le cher regard de vos yeux... André! mon André! adieu!... (Elle tombe à genoux, lui baisant les mains.) Merci de m'avoir aimée!...

ROSWEIN.

Leonora, vous êtes plus coupable que des paroles ne peuvent le dire, si vous dépensez tant de larmes et de serments pour tromper un être aussi confiant que moi. — Relevez-vous : je vous aime.

LEONORA, se relevant et le regardant avec anxiété.

Non,... André!... si c'est une raillerie,... si cette joie entrée en mon cœur doit en sortir,... je vous jure que le châtiment sera plus grand que la faute.

ROSWEIN.

Je ne raille point. Je t'aime. (Il la serre dans ses bras et la porte défaillante sur le divan.)

LEONORA, ouvrant les yeux et le regardant.

Il y a des anges!... Mais que suis-je, moi? que suis-je, mon Dieu? (Elle cache son visage.)

ROSWEIN.

N'y pensez plus. Oubliez comme j'oublie. La souffrance vous a rachetée. (Il se lève.) Mais je ne veux pas que cet

homme rentre ici. Je vais le prévenir. Je vais à Naples. — Vous êtes brisée. Allez prendre du repos. Dormez en paix. A demain.

LEONORA, se levant et l'interrogeant des yeux.

André,... je ne vous reverrai plus?

ROSWEIN.

Demain, au point du jour, si vous n'êtes point trop lasse,... nous irons, comme autrefois, comme au printemps de notre amour, courir sur les rochers, fouiller les ruines et moissonner dans la rosée. Me croyez-vous?

LEONORA.

Je vous crois, je vous crois! (Elle lui baise les mains. André la conduit jusqu'à la porte de gauche.). A bientôt! (Elle lui envoie un baiser de la main, et sort.)

ROSWEIN, puis CARNIOLI.

ROSWEIN, seul.

Oui,... ce sont des accents de vérité,... ou la lumière même du jour n'est que mensonge et ténèbres! — Que va-t-il dire, lui? Il va encore charger ses accusations... Mais j'ai un mot à lui répondre : « Celui qui a le cœur de pousser dans les bras d'un autre la femme qu'il a aimée, — celui qui, pour servir ses desseins, fait de la beauté de sa maîtresse une enseigne et un piége, celui-là peut prétendre à tout dans le monde, — hormis à la confiance d'un honnête homme. » Il y a un quart d'heure à

peine qu'il est parti;... en me hâtant, je le trouverai encore à Naples ... ou du moins je le rencontrerai sur le chemin... (Carnioli ouvre la porte du fond.) Lui!... Déjà!

CARNIOLI.

Déjà. Ah! tu es seul? tant mieux! — Je ne suis pas allé à Naples, j'y ai envoyé Beppo, que j'avais laissé devant la grille avec mon cheval. Dans un instant, il sera ici avec les lettres, et tu pourras te convaincre, mon ami...

ROSWEIN.

C'est inutile. Elle m'a tout avoué.

CARNIOLI.

Ah!... Je m'en doutais. — Or çà, fais ton paquet, et partons.

ROSWEIN.

Non.

CARNIOLI, vivement, le regardant.

Non?... Eh bien, je suis fâché de te le dire, mon garçon, mais tu es...

ROSWEIN.

Un lâche, c'est entendu. Écoutez, Carnioli : vous avez été, à votre façon, mon bienfaiteur. Je m'en suis souvenu jusqu'ici; mais en voilà assez, croyez-moi. Un mot de plus dépasserait tout ce que la reconnaissance humaine peut supporter.

CARNIOLI se promène un moment en silence, le front soucieux; puis il reprend d'une voix brève et agitée.

Mon cher, — tu seras cause que je terminerai mes jours

dans un couvent, toi, vois-tu! — J'ai trop aimé la musique, tu as trop aimé une femme... Nous expions tous deux. — Chaque homme reçoit une certaine dose de sensibilité, une certaine faculté d'aimer et de se dévouer, qu'une loi supérieure lui ordonne apparemment de répandre autour de lui dans des proportions réglées, — en attribuant une part au donateur, une autre à la famille, une autre à la patrie, à ce qu'on nomme le devoir enfin, — et réservant le surplus pour les distractions et pour les loisirs de la vie. Nous avons tous deux violé cette loi, nous avons concentré toute notre puissance d'affection sur un seul objet, et, ce qu'il y a de pis, sur un objet de luxe : moi sur la musique, toi sur une femme. Nous sommes maudits à cause de cela, mon garçon. — Ma passion, à moi, est frappée au cœur par les ressorts mêmes qu'elle avait tendus. Je perds l'œuvre de ma vie par les combinaisons que j'avais méditées pour la sauvegarder; — à la secrète rougeur de mon front, et pour tout achever, je vois une main que j'ai emplie de bienfaits prête à se lever contre mon visage. Cela est dur! — Toi, tu assistes, comme un témoin désespéré, mais impuissant, à la ruine de ton corps, de ton âme et de ton génie! Cela n'est pas gai non plus. — Il y a un Dieu, Roswein, positivement.

ROSWEIN.

Je le sais.

CARNIOLI, dont l'agitation augmente.

Ah! cette femme!... Comment ai-je pu oublier qu'il a suffi en tout temps de ces fragiles écueils pour briser toute force humaine? Un enfant le sait!... Omphale, Circé, Dalila! Ces

noms de magiciennes qui flamboient comme des phares dans la tradition du monde, comment ne m'ont-ils pas éclairé?... Mais ce qui peut être sauvé encore de ton naufrage, je le sauverai!... oui, — à tout prix! S'il te reste un lambeau de cœur dans la poitrine, je te tirerai de ce harem, — quand je devrais, comme Ulysse, te mettre devant les yeux un miroir d'acier, — quand tu devrais en sentir le reflet jusque dans la moelle de tes os!... Aussi bien il le faut... Seulement, j'aurais voulu t'y préparer... Il n'est plus temps. Écoute.

ROSWEIN.

Non... Laissez-moi!

CARNIOLI.

Ah! pour une fois en ma vie que je parle sérieusement, tu daigneras m'écouter!... — Je ne suis pas revenu d'Espagne directement. Une affaire d'intérêt m'appelait en Sicile, et, avant de toucher à Naples, je suis allé passer une semaine dans une villa que j'ai entre Palerme et Monreale. — Je ne savais que faire de mes soirées, et je les employais à courir la campagne, qui est fort belle par là, — un coin de l'Éden oublié par le déluge... Jamais personne, je m'en vante, ne fut moins que moi enclin à la mélancolie... Et cependant je ne saurais dire par quelle bizarrerie j'éprouvais, durant ces promenades solitaires, la pesanteur d'une âme repliée sur elle-même, — et le vague abattement d'un esprit qui se nourrit, comme un fiévreux, de sa propre substance... Était-ce fatigue du voyage? était-ce pressentiment?... Quoi qu'il en soit, un soir, — c'était jeudi dernier... (Il hésite.) Donne-moi un verre d'eau. (Roswein lui verse de

l'eau, Carnioli boit une gorgée, pose le verre près de lui, s'assoit et poursuit.) Au déclin du jour, je traversais un étroit vallon que de hautes collines préservent des vents de la mer, et qui est renommé dans le pays pour la salubrité de l'air qu'on y respire. Parmi les ignobles masures éparses dans ce vallon, je remarquai une petite habitation d'une propreté britannique,... une espèce de cottage; — ces Anglais se fourrent partout! — Comme je m'en approchais, poussé par une curiosité banale, — j'entendis tout à coup s'élever du fond d'un verger attenant à la maisonnette les sons graves et veloutés d'un violoncelle.

ROSWEIN.

Carnioli!

CARNIOLI.

Je reconnus l'archet,... je reconnus la main.

ROSWEIN.

De grâce, Carnioli!

CARNIOLI.

Crois-tu que ce récit m'amuse? — Un homme de moyen âge, à face carrée et à favoris roux, se tenait sur le seuil du logis. Il vint à moi, croyant lire sur mes traits l'expression d'une souffrance subite... Je l'interrogeai... Il avait dans sa ferme depuis un an deux hôtes — qu'il me nomma... Ma raison me disait de fuir ce lieu... Mais le violoncelle chantait toujours, et ma passion musicale, se joignant à un sentiment que je ne pourrais définir, m'attirait jusqu'au fond de cet

abîme d'amertume, — sur le bord duquel le hasard m'avait amené.

ROSWEIN.

Le hasard, Carnioli?

CARNIOLI; sa voix devient plus brève.

Comme tu voudras... J'entrai dans le verger... Je me glissai sans bruit derrière les arbres, et je pus voir un groupe de trois personnes que le feuillage d'un figuier protégeait contre les rayons du soleil couchant... Une d'elles m'était inconnue: mais je compris que c'était un médecin...

ROSWEIN.

Oh Dieu!

CARNIOLI.

Quant aux deux autres, je les connaissais, et tu les connais. — Le vieillard seul me parut changé... Les traits de la jeune fille me semblèrent à peine altérés, et cependant son attitude, le fauteuil garni d'oreillers où elle était à demi couchée, l'éclat singulier de son regard, tout m'annonçait que le médecin venait pour elle... Comme j'arrivais,... il n'y a pas un détail de cette scène qui ne me restât présent, quand je vivrais dix mille ans (Il frappe le parquet du pied.)! son père déposa son archet, et lui demanda comment elle se trouvait... « Mieux, dit-elle en souriant, de mieux en mieux; mais l'Allemagne seule me guérira tout à fait... » Puis elle ferma les yeux, et murmura quelques mots indistincts... Je ne pus entendre que ton nom...

ROSWEIN.

Par pitié, Carnioli!

CARNIOLI.

« Mon enfant, dit alors le vieillard, confie-moi tout... Ce secret que tu t'obstines à garder, il double ton mal... Confie-moi tout, je t'en prie ; je te promets de ne pas le maudire... Il t'a trompée, n'est-ce pas ? » Elle rouvrit les yeux : « Non, non, reprit-elle,... je me suis trompée moi-même, moi seule... Il n'y a d'autre coupable que moi ; aimez-le toujours. » Puis, dès que sa paupière se refermait, comme si le délire la reprenait subitement, elle changeait de langage,... elle t'accusait,... elle répétait tes paroles d'amour,... elle priait son père,... elle priait Dieu de te pardonner.

ROSWEIN.

Oh malheur ! Carnioli, si vous m'avez aimé jamais !...

CARNIOLI; sa voix s'altère.

Pendant ce temps-là, les doigts du vieillard posés sur les cordes du violoncelle en tiraient par saccade des sons,... des plaintes, qui m'entraient dans l'âme... La jeune fille se réveilla et dit : « Mon père, j'ai deux grâces à vous demander... Souriez-moi d'abord. » Il essaya de sourire ! « Merci ! » reprit-elle. Et maintenant jouez-moi *le Chant du Calvaire...* — Non, non, dit le bonhomme avec l'accent d'une gaieté poignante ; le jour de ton mariage, fillette... » L'enfant sourit en le regardant fixement : il baissa les yeux sans répliquer. D'un geste plein de douleur, il secoua ses cheveux blancs sur son front plus pâle que le marbre et prit son archet... J'entendis alors *le Chant du Calvaire... Le Chant du Calvaire,* oui ! (Sa voix s'étrangle.) Pendant qu'il jouait, je voyais de grosses larmes tomber une à

une sur ses pauvres mains amaigries et tremblantes... Il pleurait ! Le bois et le cuivre pleuraient !... Le médecin détournait les yeux,... et moi !... L'enfant seule ne pleurait pas... Elle n'avait plus de larmes !... (Il se lève vivement ému et fait quelques pas.)

ROSWEIN.

Assez ! assez ! O Dieu miséricordieux ! Dieu ! (Il tombe sur un siége.)

CARNIOLI, brusque.

C'est fini. Calme-toi. — Je sortis. J'attendis le médecin à la porte. Je lui demandai s'il lui restait quelque espérance. Il me montra le ciel. « Mais, lui dis-je, si celui qu'elle aime lui était rendu?... — Alors, répondit-il, quoiqu'il soit bien tard,... peut-être ! »

ROSWEIN, se levant.

Partons ! partons vite !

CARNIOLI.

Partons.

ROSWEIN.

Carnioli, je vous jure que je vais vous suivre ; mais il faut que je revoie une fois encore celle que je quitte à jamais. Il le faut. Je ne lui parlerai pas. Elle ne me verra pas. Je jetterai un dernier regard sur son visage, et je vous suivrai.

CARNIOLI.

Tu faiblis déjà ?

ROSWEIN.

Non. Accompagnez-moi, venez. Je ne l'éveillerai pas.

CARNIOLI.

Viens donc, et finissons.

Ils sortent par la porte de gauche, traversent une galerie, et arrivent dans la pièce qui précède la chambre à coucher de la princesse; une lampe d'albâtre éclaire à demi cette antichambre. Marietta sommeille dans un fauteuil. A l'entrée des deux hommes, elle se lève effrayée.

CARNIOLI, ROSWEIN, MARIETTA.

ROSWEIN, à demi-voix, à Marietta.

Elle dort?

MARIETTA.

Oui. Parlez bas.

ROSWEIN.

Je reviens. Attendez-moi là. (Il se dirige vers la chambre.)

MARIETTA, l'arrêtant.

Madame la princesse a recommandé qu'on ne la troublât sous aucun prétexte. Elle était souffrante.

ROSWEIN.

Laisse. Je ne l'éveillerai pas. Je veux la voir seulement.

MARIETTA.

Monsieur, pardon; mais je serais chassée.

ROSWEIN.

Elle ne me verra pas. Retire-toi. Pourquoi trembles-tu, sotte?

MARIETTA.

Monsieur, n'entrez pas, je vous en supplie!

CARNIOLI, d'une voix éclatante.

Elle n'y est pas! Je parie ma tête qu'elle n'y est pas! — Ah! voilà pour couronner l'œuvre! (Il rit.) — Tu peux entrer, va : tu ne réveilleras personne.

ROSWEIN, repoussant Marietta éperdue.

Ote-toi! (Il ouvre violemment la porte; la chambre est vide; se frappant le front.) Elle me trompait donc! Elle mentait encore! Non! quand un ange de Dieu me l'eût dit, je ne l'aurais pas cru! (Apercevant une lettre sur la table.) Ah! une lettre d'elle! (Il l'ouvre et lit.) « Mon cher maestro, je quitte quand il me plaît; mais on ne me quitte pas. Adieu. LEONORA. » — (Il reste un instant immobile, appuyant fortement une main sur sa poitrine.)

CARNIOLI.

Eh bien, il faut la remercier. Tu en auras l'esprit plus libre. Viens-t'en.

ROSWEIN, saisissant le bras de Marietta.

Écoute, toi, et réponds-moi avec vérité, ou ne te tiens pas une heure de plus à portée de ma main; car, sur ma vie, tu payerais pour tous : — elle est partie avec ce chanteur, n'est-ce pas?

MARIETTA, à Carnioli.

Au secours, monseigneur!

CARNIOLI.

Réponds-lui.

MARIETTA.

Avec le chanteur,... oui.

ROSWEIN.

Où sont-ils?

MARIETTA.

A Gaëte.

ROSWEIN.

A Gaëte! — Suivez-moi, chevalier. Beppo doit être revenu. Nous trouverons vos chevaux à la grille.

CARNIOLI.

Mais que vas-tu faire?

ROSWEIN.

Vous verrez bien. Venez.

CARNIOLI.

Est-ce que je veux m'embarquer dans ton algarade? tu es fou!

ROSWEIN.

Ne venez donc pas. Bonsoir. (Il s'en va.)

CARNIOLI.

Arrête, mort-dieu! je te suis... Je serai destitué,... mais cela m'est égal!

ROSWEIN.

Passons chez moi. Il nous faut des armes. (Ils sortent.)

Minuit. — Une rampe escarpée sur le chemin de Gaëte. — A droite, des collines chargées de bois et plongées dans l'ombre. A gauche, la mer, plus lumineuse, battant le pied d'une falaise, que la route gravit en tournaut.

ROSWEIN, CARNIOLI, tous deux à cheval, montant la rampe au galop; puis SERTORIUS.

CARNIOLI.

Cette route est déserte comme le Sahara. La Marietta nous a trompés. Du train que nous marchons, nous les aurions rejoints nécessairement, s'ils suivaient cette direction... Peut-être aussi vont-ils par mer... Retournons, crois-moi.

ROSWEIN.

Retourne si tu veux! — Hop! hop la!

CARNIOLI.

Pense à la Sicile, André!... pense au *Chant du Calvaire!*

ROSWEIN.

Je le chante, *le Chant du Calvaire!*

CARNIOLI.

Pas si vite, que diantre! — Voilà une horrible nuit... Il y a des moments où ma raison me quitte... Si je croyais à l'enfer, je croirais y être!... Nous perdons notre temps, te dis-je.

ROSWEIN.

Avançons! Je vois un point sombre là-haut,... n'est-ce pas une voiture?

CARNIOLI.

Le ciel nous en préserve! — Moi, je ne vois rien... La nuit est noire comme la face du diable... Je vais d'une minute à l'autre tomber à la mer avec mon cheval, — et j'en rirai, tant je suis gai!

ROSWEIN.

J'ai entendu le bruit d'un fouet, j'en suis certain. Hop là! (Il presse son cheval écumant.) Ah! saints du ciel! que va-t-il se passer?

CARNIOLI.

Donne-moi tes pistolets, André! tu n'es pas maître de toi!... Je veux bien te servir de témoin contre ce jeune homme; mais, si tu prétends me faire assister au meurtre d'une femme,... corps du Sauveur! je n'en suis plus!

ROSWEIN.

Une femme! est-ce que c'est une femme?... et puis que m'importe?... Comment! on fera ce qu'elle a fait,... on fera litière sous ses pieds de tout ce qu'il y a de sacré et d'inviolable, on fera vingt fois le jour de la parole un mensonge, du sourire et des larmes une comédie, — de l'âme d'un homme un hochet, — du nom même du ciel une lâche trahison,... et on ne sera quitte pour dire : « Je suis une femme!... » Non, de

par Dieu! — Ah! les vois-tu, maintenant!... Arrête là-bas!
(On aperçoit une voiture qui gravit la côte.)

CARNIOLI.

Donne-moi tes pistolets, malheureux enfant!... Je te jure que je te les rendrai pour tout combat digne de toi.

ROSWEIN.

Halte-là, postillon!... Arrête, ou je te brûle!

Il saute à bas de cheval. Carnioli l'imite aussitôt. Tous deux s'approchent en courant de la voiture, qui est arrêtée.

CARNIOLI.

C'est une méprise!... André, prends garde!... Cette voiture n'est pas la sienne!

ROSWEIN.

Nous allons voir.

Ils arrivent près de la voiture. Roswein ouvre violemment la portière; il aperçoit le vieux Sertorius assis près d'une bière couverte d'un drap blanc et semée de fleurs. Il recule en poussant un cri terrible. — Carnioli l'éloigne de la main et se place devant lui, comme pour lui cacher ce spectacle.

SERTORIUS, d'une voix sourde et tremblante.

Qu'y a-t-il?... Que voulez-vous, messieurs? — Je l'emporte en Allemagne, elle l'a désiré. — C est ma fille, messieurs... (Sa voix se brise.), ma fille unique, mon unique enfant! — Que voulez-vous de moi?

CARNIOLI.

Monsieur, n'ayez aucune crainte.

SERTORIUS.

Je ne crains rien... Vous êtes des voleurs,... des bandits;... vous n'êtes pas des artistes. Je ne crains que les artistes, messieurs. C'est un artiste qui a tué ma fille. Un de vous en aurait eu pitié,... un tigre l'eût épargnée...

CARNIOLI.

Passez en paix, monsieur! passez en paix!

SERTORIUS.

Merci, messieurs, merci. — Je l'emporte en Allemagne, elle l'a désiré.

CARNIOLI.

Oui, monsieur, allez en paix. Que Dieu vous soit en aide! (Il ferme la portière. La voiture se remet en marche et disparait peu à peu dans l'obscurité. Carnioli se retourne.) André!... où es-tu, mon André? (Il aperçoit le jeune homme assis sur le bord de la falaise; il court à lui.) Souffres-tu, mon enfant?... Comme tu es pâle!... Donne-moi ton pouls... Ah! miséricorde!...

ROSWEIN.

Écoutez!

On entend un bruit de chants et de musique sur la mer : une barque pavoisée de feux apparait, doublant la pointe de la falaise. Les sons deviennent plus distincts; la voix de Leonora s'élève, chantant *les Adieux de Grenade*. Roswein pousse un gémissement étouffé et s'affaisse sur le rocher.

CARNIOLI, *se dressant sur le bord de la falaise, sans quitter la main de Roswein, et criant d'une voix tonnante.*

Le cygne dalmate expire, et tu chantes,... canaglia! (*La barque s'éloigne, Carnioli tombe sur ses genoux et pose sa main sur le cœur du jeune homme.*) Plus rien!... Pauvre enfant!... pauvre enfant!... (*Il l'embrasse et sanglote.*) Ah! prie pour moi! (*Les chants s'éteignent dans le lointain.*)

L'ERMITAGE

PERSONNAGES

LA BARONNE D'ORTHEZ, cinquante ans.

LE GÉNÉRAL DU KERDIC, soixante ans.

HÉLÈNE, vingt-deux ans.

PAUL, trente-quatre ans.

La scène se passe aux eaux de B... en Normandie.

L'ERMITAGE

Un parc dans une vallée; les reflets d'un lac à travers les clairières. A droite, la lisière d'une forêt. Soirée d'été. — La baronne traverse une pelouse à la hâte pour gagner une allée.

LA BARONNE D'ORTHEZ, LE GÉNÉRAL DU KERDIC.

LA BARONNE.

Une heureuse inspiration que j'ai eue de prendre par là!... c'est un marécage!... Mes bottines sont en compote... Ces choses-là n'arrivent qu'à moi!... (Elle se trouve subitement arrêtée par un mouton qui lui barre le passage.) Bon! voilà mieux! (Elle agite son mouchoir devant les yeux du mouton.) Pst! pst! Va-t'en! Je n'aime pas ces animaux qu'on ne connaît pas... (Le mouton tourne autour d'elle en bêlant.) Veux-tu t'en aller tout de suite!... Qu'est-ce qu'il me veut, je vous demande un peu, ce monstre-là? (Elle s'empêtre dans la corde qui fixe le mouton à un piquet.) Il me tient! mon Dieu! mon Dieu! mais c'est qu'il me tient vraiment! Au secours! au secours!...

LE GÉNÉRAL, accourant.

Ne craignez rien, madame.

LA BARONNE, hors d'elle-même.

Au secours, monsieur! je vous en prie en grâce! c'est un mouton enragé qui me dévore!

LE GÉNÉRAL.

Mais c'est vous qui l'étranglez, au contraire! (Il l'aide à se dépêtrer.)

LA BARONNE.

Ah! monsieur, vous venez de me rendre là un service, voyez-vous!

LE GÉNÉRAL, qui l'a regardée avec attention.

Ah çà! mais je ne me trompe pas! Non, ma foi! (Il saisit la baronne, et l'embrasse avec une énergie militaire.)

LA BARONNE, se débattant.

Quoi! comment! qu'est-ce que c'est?... Dites-moi donc... Lâchez-moi, jeune homme! Vous êtes fou! C'est un fou, ça ne fait pas de doute! Au secours!...

LE GÉNÉRAL.

Mais, morbleu! regardez-moi donc en face?...

LA BARONNE.

Tiens!... c'est vous, général!... Que le bon Dieu vous patafiole, par exemple!

LE GÉNÉRAL, riant.

Eh! eh!... lâchez-moi, jeune homme!... eh! eh!... Comment ça va-t-il, ma vieille amie?

LA BARONNE.

Qu'est-ce que ça vous fait? Si ça vous intéressait beau-

coup, vous auriez bien pu me demander de mes nouvelles, depuis dix ans que je vous fais l'honneur de demander des vôtres à tous les Bretons que je rencontre !... D'où sortez-vous? voyons!... Je croyais ne vous revoir qu'en paradis, et je vous trouve ici frais comme une rose... Le vilain personnage que vous faites, allez!

LE GÉNÉRAL.

La la! aimeriez-vous mieux que je fusse mort?

LA BARONNE.

Ce serait plus poli.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien, ma parole d'honneur! vous êtes une ingrate, car j'ai été vingt fois sur le point de vous écrire;... mais je me suis dit : « Bah! elle aura oublié le vieux Breton, — le vieux soldat laboureur;... imitons-la! »

LA BARONNE.

C'est fièrement bien raisonné!... Mais enfin d'où venez-vous?

LE GÉNÉRAL.

Parbleu! d'où voulez-vous que je vienne? Je viens de mon donjon, de mes forêts. Je vis comme un coquillage... J'ai une ferme-modèle dans les Côtes-du-Nord.

LA BARONNE.

Et qu'est-ce que vous venez faire à ces eaux?

LE GÉNÉRAL.

Rien du tout. Mon fils avait envie de chasser l'écureuil. Je

me suis laissé persuader, comme un imbécile, que je ne digérais pas; le fait est que je digère comme un bœuf. Je suis si faible avec ce gamin-là!... Enfin, voilà huit jours que je suis ici à m'en... rhumer! Hum!

LA BARONNE, lui prenant le bras et continuant sa promenade.

Ah çà! il doit commencer à marcher sans lisières, votre gamin, dites-moi, général?

LE GÉNÉRAL.

Mais oui, il se fait, il se débrouille. Savez-vous qu'il va avoir trente-quatre ans? C'est un rêve, ma parole d'honneur!... Quel âge avez-vous, vous, baronne?

LA BARONNE.

J'avais quarante ans la dernière fois que je vous vis à Paris. Comptez.

LE GÉNÉRAL.

Hon! hon! diable! (Il fait claquer sa langue.) N'importe, vous êtes comme moi: vous êtes bon teint. Eh! eh! il n'y a que ceux de notre temps, ma chère amie! Le diable m'emporte si je ne suis pas enchanté de vous revoir, moi! — Et la petite Hélène, j'espère qu'elle est ici, l'espiègle?

LA BARONNE.

Certainement. Vous pensez bien qu'elle ne m'a pas quittée depuis son malheur!

LE GÉNÉRAL.

Quel malheur?

LA BARONNE.

Vous n'êtes pas, j'imagine, sans avoir appris l'histoire de mon gendre?

LE GÉNÉRAL.

Comment! votre gendre? La petite Hélène est mariée? Elle a donc bien grandi depuis que je ne l'ai vue? Elle était haute comme ça! (Il montre un brin d'herbe avec sa canne.)

LA BARONNE, indiquant une tige élancée.

Eh bien, maintenant, elle est haute comme ceci, et, de plus, fort agréable à voir.

LE GÉNÉRAL.

Bah!... c'est extraordinaire!... et elle est mariée par-dessus le marché?

LA BARONNE.

Mais pas du tout!... c'est-à-dire elle est veuve,... si on veut. — Est-il possible que vous n'ayez pas su cette histoire-là?

LE GÉNÉRAL.

Comment diable l'aurais-je sue? Je sors de mon trou... Je vis comme une plante,... je suis un ours!

LA BARONNE.

Pour ça, c'est vrai. — Figurez-vous donc, mon pauvre général, qu'au commencement de 1848... Vous savez toujours bien qu'il y a eu une révolution cette année-là?

LE GÉNÉRAL.

Parbleu!

LA BARONNE.

Ce n'est pas malheureux!

LE GÉNÉRAL.

J'aimerais autant ne pas le savoir!

LA BARONNE.

Vous m'étonnez. — Pour en revenir à ma fille, elle entrait alors dans sa vingtième année...

LE GÉNÉRAL.

Pas possible?

LA BARONNE.

Laissez-moi donc parler un peu, voulez-vous? — Je vous dirai en passant, général, que vous ne vous êtes pas formé aux belles manières dans votre ferme-modèle. Pour être juste, il est impossible d'avoir plus mauvais ton que vous ne l'avez. Vous n'étiez déjà pas une merveille en ce genre; mais, à présent, il n'y a pas moyen d'y tenir. Il ne vous manque plus qu'un fouet et une charrette; je vous confie cela.

LE GÉNÉRAL.

Merci bien.

LA BARONNE.

Ma fille avait donc vingt ans, et il s'était déjà présenté plus de quinze partis pour elle. Elle les avait tous refusés; celui-ci pour ses moustaches, celui-là parce qu'il n'en avait pas, un autre pour ses gants, un autre pour sa manière de saluer...

J'étais dans la désolation, car vous saurez que j'ai pour principe de marier les filles avant qu'elles aient eu le temps de se reconnaître. Passé vingt ans, elles veulent choisir; elles deviennent de plus en plus difficiles, jusqu'à ce qu'elles arrivent au pied du mur, et qu'elles se jettent à la tête du premier venu.

LE GÉNÉRAL.

C'est très-juste; ça me rappelle ma voisine de campagne, mademoiselle Méridez, qui a fini par épouser un véritable serrurier.

LA BARONNE.

Vous voyez bien! — C'est ce que je disais à Hélène. De plus, je me sentais tout à fait malade dans ce temps-là; je me croyais tout près de quitter ce monde, et je passais des nuits à faire pitié, je vous assure, en songeant à l'abandon où j'allais laisser ma fille; enfin, n'en pouvant plus, je me décidai à lui ouvrir la source de mes douleurs; — ce que je me serais bien gardée de faire, par parenthèse, si j'avais pu prévoir le bel état où cela nous mit toutes deux. — Jamais vous n'avez vu rien de pareil. C'était une scène du déluge. Vous connaissez Hélène: elle a l'air d'une rieuse sempiternelle, et on croirait qu'elle n'aime rien sur terre. Eh bien, fiez-vous-y! Pauvre fillette! (Elle s'essuie les yeux.)

LE GÉNÉRAL.

Ça ne m'étonne pas, que vous ayez une bonne fille, parce que vous êtes une brave femme.

LA BARONNE.

Eh! j'ai mes défauts. — Tant il y a que, dès le lendemain, Mayran se présenta et fut accepté d'emblée.

LE GÉNÉRAL.

Mayran? Qui ça, Mayran?

LA BARONNE.

Je vous dis Mayran,... c'est Mayran!

LE GÉNÉRAL.

C'est que j'ai connu un Mayran, moi.

LA BARONNE.

Je ne m'y oppose pas; mais laissez-moi finir, je vous en prie, et ne venez pas me brouiller vos histoires dans les miennes. — M. de Mayran, le nôtre, était officier d'ordonnance du roi...

LE GÉNÉRAL.

Bon! c'est un autre, alors.

LA BARONNE.

Probablement. — Le mariage fut fixé au 22 février. Des paperasses qu'on attendait le firent ajourner au lendemain 23. Comme nous sortions de la mairie pour nous rendre à Saint-Thomas-d'Aquin, on appelle mon gendre au château. Il part au galop comme un désespéré. On le charge de porter un ordre à la Bastille, et, comme il passait devant la porte Saint-

Denis, voilà un de ces animaux-là qui lui lâche son coup de fusil.

LE GÉNÉRAL.

Ah! sacredié!

LA BARONNE.

Trois jours après, ma fille était veuve. Est-ce du guignon?

LE GÉNÉRAL.

Numéro un! — L'odeur du tabac ne vous incommode pas je crois?

LA BARONNE.

Je l'adore en plein air.

LE GÉNÉRAL, allumant un cigare.

Vous avez toutes les vertus. — Et vous n'avez pas pu la déterminer à se remarier, votre fille?

LA BARONNE.

Eh non! D'abord, à la suite de toutes ces secousses, ma santé s'est rétablie, et mon meilleur argument m'a manqué. Ensuite, figurez-vous que ma fille est tombée dans une superstition : elle prétend qu'elle serait malheureuse en ménage, que le ciel a daigné l'en avertir par une espèce de miracle... Comme c'est avantageux pour ce pauvre Mayran, dites-moi?... et qu'à moins d'un miracle dans le sens contraire, elle ne déveuvera de sa vie.

LE GÉNÉRAL.

Après tout, si vous ne désiriez pour elle qu'une position, elle l'a.

LA BARONNE.

Quelle position? Jolie position! Une jeune veuve, c'est pire qu'une demoiselle. — Si elle avait des enfants, ce serait différent.

LE GÉNÉRAL.

Ah! elle n'a pas d'enfants?

LA BARONNE.

Pardi! où voulez-vous qu'elle en ait eu? Je vous dis qu'ils n'ont pas été à l'église!...

LE GÉNÉRAL.

C'est juste. Je vous demande pardon. (Après un silence.) De cette façon-là, vous n'avez pas de petits-enfants, vous?

LA BARONNE.

Apparemment. — Mais je dois vous prévenir que, si vous touchez cette corde-là, vous allez avoir le vilain spectacle d'une vieille femme en pleurs.

LE GÉNÉRAL.

Ah! c'est plaisant!

LA BARONNE.

Comment! c'est plaisant?

LE GÉNÉRAL.

Sans doute. A votre âge, on a besoin surtout de tranquillité ; que feriez-vous d'une couvée de tapageurs qui mettraient votre maison au pillage ?

LA BARONNE.

Ce que j'en ferais ? Mais je les aimerais, je les gâterais, je les mangerais!... Écoutez bien ceci, général : je n'ai jamais cherché midi à quatorze heures, moi ; j'ai demandé à chaque âge de la vie les fruits qu'il porte naturellement, et point d'autres. J'ai commencé par rêver un bon mari ; je l'ai eu, Dieu merci ! Ensuite, j'ai rêvé des enfants, — comme c'était mon droit, — et ma jolie fille m'a menée tout doucement jusqu'au seuil de la vieillesse... Maintenant, que m'arrive-t-il ? je chôme, je suis en grève... Vous peut-il entrer dans l'esprit, dites-moi, que Dieu, dans sa bienveillante sagesse, ait voulu déshériter de toute consolation l'âge qui en a le plus grand besoin, et ne pensez-vous pas qu'il a ménagé aux vieillards dans leurs petits-enfants l'occasion de nouvelles tendresses, de chers sacrifices et de suprêmes amours ? Quant à moi, privée de ce bien, il me semble que ma vie n'est pas complète, que je n'ai pas assez aimé, ni peut-être assez souffert, — car c'est tout un, — et qu'enfin je mourrai avec un côté du cœur tout neuf et gonflé de soupirs... Mais je suis bien bonne de conter mes secrets à un vieux bloc de granit comme vous !

LE GÉNÉRAL, s'arrêtant et lui saisissant le bras.

Pas du tout, pas du tout. Personne ne nous écoute, n'est-ce pas ?... Eh bien, je suis aussi bête que vous.

LA BARONNE.

Comment dites-vous ça?

LE GÉNÉRAL, avec énergie.

Je vous dis que je suis aussi bête que vous, est-ce clair?

LA BARONNE.

Bah! vous voudriez aussi avoir un petit-fils?

LE GÉNÉRAL.

Non pas! une petite-fille! — Au reste, ça m'est égal; mais j'aimerais mieux une fille, parce que c'est plus gentil... Vous ne pouvez vous imaginer tous les sacrifices dont je me sens capable pour cette enfant-là?... D'abord, je donnerais un de mes bras tout à l'heure... Qu'est-ce que ça me fait? Je serais manchot!... ça ne m'empêcherait pas de la faire danser sur mes genoux, n'est-ce pas?... Ensuite, je l'habillerais en point d'Angleterre; je lui couvrirais son bourrelet de diamants et ses souliers de perles fines. Ma ferme-modèle y passerait. Vous n'allez pas me croire? J'ai deux moutons monstrueux, chimériques, des Dishley perfectionnés par moi, et qui font l'admiration du monde entier; des animaux que j'élève comme des princes, dans du coton;... eh bien, je vous donne ma parole d'honneur sacrée que je comptais les atteler à la carriole de ma petite-fille! C'est une pure folie, comme vous voyez, mais je crois, le diable m'emporte, que je m'y serais attelé moi-même! — J'avais encore mille projets du même genre dont je me berçais agréablement depuis dix ans; c'était tout mon avenir, toute la joie de mes vieux jours... Mais ouah!... Tenez,

n'en parlons plus... Nous sommes logés à la même enseigne, ma vieille amie, voilà toute l'histoire.

LA BARONNE.

Mais, général, votre garçon?

LE GÉNÉRAL.

Eh bien, quoi, mon garçon? Il est comme votre fille.

LA BARONNE.

Et pourquoi ne veut-il pas se marier, lui?

LE GÉNÉRAL, s'animant.

Parce que... parce que ce n'est plus la mode, vous savez bien! parce que chacun, du petit au grand, s'est mis à philosopher et à raffiner sur les choses les plus simples, sur les notions les plus élémentaires et les mieux établies;... parce qu'on a découvert, par exemple, depuis trente ans, que la condition la plus glorieuse pour un homme était celle de bâtard, et l'état le plus honorable pour une femme, celui de gourgandine et de Gothon de théâtre! Nos pères, qui préféraient les enfants légitimes et les honnêtes femmes, se sont trompés en cela comme en tout; car il paraît, ma chère amie, que, depuis cinq mille ans, le monde tournait à gauche au lieu de tourner à droite... Ce que c'est que de prendre un mauvais pli! Un de ces jours, on reconnaîtra que nous étions faits pour marcher sur la tête, vous verrez! C'est une peste d'orgueil et de sottise qui court la terre et dont tous les esprits sont infectés plus ou moins. Croyez-vous que votre fille unique

ait échappé à la contagion? Pas plus que mon fils. Tous deux, sans s'en douter, obéissent au vertige commun, au paradoxe régnant, à la haine de la loi et du devoir, à la rébellion générale contre le bon sens, l'évidence et la vieille lumière du soleil!...

LA BARONNE.

Il est possible que ma fille fasse de la prose sans le savoir;... mais c'est, avant tout, une petite personne délicate comme une hermine, fière comme une infante et sérieuse au fond comme un quaker : elle a la singularité de ne pas trouver charmante la galanterie bottée et luronne que vos mœurs de club ont transportée de l'estaminet dans nos salons;... en un mot, elle nourrit sur les hommes cette idée extraordinaire, que ce sont tous des grossiers.

LE GÉNÉRAL.

Vous voyez bien qu'elle raffine! C'est une petite protestation sociale à sa manière... Est-ce que nos mères s'avisaient de trouver les hommes grossiers? Laissez-moi donc tranquille! C'est comme mon fils! Vous figurez-vous par hasard qu'il ait une haute opinion de votre sexe?

LA BARONNE.

Il serait le seul du sien qui eût ce bon goût-là! — Voyons, qu'est-ce qu'il lui reproche, à notre sexe, ce monsieur? De manquer généralement de vertu, n'est-il pas vrai? Et sa pauvre défunte mère, qu'en pense-t-il? Il fait exception pour elle, n'est-ce pas? Ils font tous exception pour leur mère, et

ils ne s'aperçoivent pas qu'à ce compte-là l'exception devient la règle. — Ça fait pitié!

LE GÉNÉRAL.

Vous avouerez peut-être bien qu'il y a des femmes qui se conduisent mal par-ci, par-là?

LA BARONNE.

Ça se peut. Vous pouvez ajouter que ce sont celles-là que vos jeunes gens connaissent le mieux, ou plutôt les seules qu'ils connaissent. Ajoutez encore que c'est avec ces espèces qu'on fabrique les héroïnes de roman et de théâtre, et qu'on gâte l'opinion. Une femme de bien ne livre point les secrets de sa pensée et la nudité de son âme à l'anatomie littéraire, pas plus qu'elle ne va poser dans les ateliers; le scalpel des poëtes, comme ils disent, ne fouille que dans des cœurs pervertis et ne dévoile que des âmes malsaines. Il en résulte dans l'imagination publique un certain type fabuleux du sexe féminin qui ressemble, j'y consens, aux demoiselles de ces messieurs, mais pas à moi, j'en réponds. Tenez, j'ai connu un petit jeune homme qui était fort glorieux d'avoir mis à mal deux ou trois servantes d'auberge, mais qui se plaignait toutefois que les femmes eussent en général comme une odeur de torchon; il ne voulait pas se marier à cause de cela. Contez donc cette historiette à monsieur votre fils.

LE GÉNÉRAL, riant.

Je n'y manquerai pas, quoiqu'elle ne soit pas précisément à son adresse, car, pour lui, il admet en principe un assez bon nombre d'honnêtes femmes...

LA BARONNE.

Ah ! c'est un original, dans ce cas.

LE GÉNÉRAL.

Mais ce qui l'arrête... je sais par cœur toutes ses sottises, vous comprenez bien,... c'est la pensée, l'effroi d'associer sa vie et de confier son honneur à une inconnue ; car, selon lui, la femme qu'on épouse est toujours une inconnue à cause de la comédie perpétuelle que les filles jouent dans le monde... Aussi ne voudrait-il épouser jamais, dit-il, qu'une femme qu'il aurait pu étudier dans une circonstance anormale, dans une de ces crises qui mettent à nu un caractère, le jettent en dehors de la routine mondaine et lui rendent, malgré lui, sa direction authentique;... une femme, par exemple, avec laquelle il aurait eu la chance rare de faire naufrage sur un rocher ou de voyager solitairement dans des forêts vierges...

LA BARONNE.

Alors... qu'il épouse une femme sauvage !

LE GÉNÉRAL.

C'est ce que je lui ai dit. « Épouse Atala ! » Le diable m'emporte si je ne le lui ai pas dit. — Eh bien, que voulez-vous que je fasse avec un gaillard comme ça ? voyons !

LA BARONNE.

Avec un gaillard comme ça, vous aurez de la peine à être grand-père, voilà ce qu'il y a de positif. Néanmoins, vous

allez me le présenter : je suis curieuse de le voir. Où est-il pour le quart d'heure?

LE GÉNÉRAL.

Il chasse l'écureuil dans ces bois qui sont là. Et la belle Hélène, ne peut-on lui présenter son respect?

LA BARONNE.

La belle Hélène dessine sous un sapin tout là-bas. Nous la rejoindrons dès que j'aurai terminé l'expédition que je médite. — Venez un peu par ici.

LE GÉNÉRAL.

Au fait, où me menez-vous donc par ces voies détournées?

LA BARONNE.

Qu'est-ce que vous supposez bien que cela puisse être, cette maisonnette à beffroi en face de nous?

LE GÉNÉRAL.

Mais je ne sais. On dirait une chapelle... assez laide, une sorte de marabout.

LA BARONNE.

Marabout vous-même! — Fi! c'est là qu'est enterrée sainte Marcelle.

LE GÉNÉRAL.

Ah! j'en suis bien aise.

LA BARONNE.

Est-ce que vous n'en avez pas entendu parler, vraiment?

LE GÉNÉRAL.

Jamais de ma vie... Sainte Marcelle!... (Il réfléchit.) Jamais de ma vie. Quelle sainte est-ce là?

LA BARONNE.

C'est une sainte qui fait des miracles.

LE GÉNÉRAL.

Hon! en êtes-vous sûre? — Quelle espèce de miracles fait-elle?

LA BARONNE.

Sainte Marcelle, général, était une bergère d'avant la Révolution, qui, par la seule puissance de ses charmes et de sa vertu, devint l'épouse légitime d'un prince normand. Depuis ce temps-là, on invoque cette sainte princesse quand il s'agit de réaliser un mariage qui rencontre, soit du côté des parents, soit de la part des jeunes gens, quelque difficulté considérable.

LE GÉNÉRAL.

Et comment s'y prend-on pour cela?

LA BARONNE.

Autrefois, la chapelle était au milieu de la forêt, sur les ruines de la cabane qu'avait habitée cette merveilleuse bergère; on y venait en pèlerinage de cent lieues à la ronde : il

y avait des ermites qui desservaient la chapelle et qui avaient tous une belle barbe blanche de père en fils...

LE GÉNÉRAL.

Comment diable? de père en fils! Elle est mignonne, votre légende!

LA BARONNE, *consternée.*

Ah grand Dieu! quelle atrocité! je suis indigne!... je ne sais où j'avais l'esprit... Je voulais dire qu'on ne mettait là que des vieillards très-âgés et très-respectables... afin d'éviter les propos, parce qu'il y venait beaucoup de jeunes filles en cachette; on y amenait aussi des enfants qu'on fiançait dès le berceau, et qui, plus tard, s'aimaient miraculeusement. Depuis la Révolution, les reliques ont été transportées dans ce vallon, et tout le pèlerinage consiste maintenant à mettre un cierge au tombeau de la sainte. Seulement, l'ancien ermitage a conservé une vertu mystérieuse et sympathique, et jamais une fille et un garçon ne s'y trouvent ensemble impunément: il faut bien vite les marier, ou gare!

LE GÉNÉRAL.

Vous n'êtes pas venue de Paris, je présume, sur ces belles imaginations-là?

LA BARONNE.

Vous m'excuserez. Ma fille ne s'en doute pas, bien entendu. Je l'ai entraînée sous le prétexte de ma santé; mais la vérité est que j'ai lu dernièrement cette légende, et qu'elle a caressé mes tristes yeux d'un rayon d'espoir. Je vais, de ce pas, sournoisement mettre mon cierge à cette chère sainte, et,

un de ces jours, quand je connaîtrai un peu mieux la société qu'il y a ici, je comploterai une rencontre à l'ermitage entre ma fille et le premier jeune homme qui me conviendra. Nous verrons ensuite comment cela tournera. — Si j'ai un conseil à vous donner, par parenthèse, c'est de faire comme moi.

LE GÉNÉRAL.

Bien obligé! Je ne suis pas pour les remèdes de bonne femme.

LA BARONNE.

Qu'est-ce qu'il vous en coûtera d'essayer?

LE GÉNÉRAL.

Je n'adore pas les fétiches!

LA BARONNE.

Eh! mais, vous qui prêchez si fort contre l'orgueil humain, vous en avez votre petite dose, à ce qu'il paraît!

LE GÉNÉRAL.

Pourquoi cela? parce que je ne crois pas qu'il soit de la dignité de Dieu d'intervenir dans nos petites affaires de famille, — et que je crois encore moins qu'on puisse acheter cette intervention moyennant le maigre cadeau d'un cierge?

LA BARONNE.

Ah! vous philosophez aussi, vous? Vous tranchez comme cela les questions avec votre grand sabre, — en deux coups : *vlan! vlan!* et vous croyez qu'on va vous laisser faire? Dites-

moi donc un peu ce que c'est au juste que la dignité de Dieu? Vous l'a-t-il donnée à garder? La dignité de Dieu, mon général, comme sa bonté, est chose très-délicate à définir et à limiter. Croyez bien qu'il sait maintenir l'une, comme il exerce l'autre, sans notre concours officieux. — Et puis qu'appelez-vous « nos petites affaires de famille »? Pensez-vous que Dieu, de sa hauteur, ne voie pas toutes nos affaires humaines sur le même plan, celles que vous jugez grandes et celles que vous appelez petites : le malheur d'un peuple et le chagrin d'une mère? Je n'ai pas, quant à moi, de lumières suffisantes pour établir ces savantes distinctions entre les prières qui sont dignes de l'attention divine et celles qui en sont indignes : j'aime à me persuader que la prière est bonne toujours et que la plus mesquine offense moins Dieu que vos orgueilleux respects. Voilà pour les petites affaires de famille... Reste le cierge, qui émeut principalement votre bile voltairienne. Or, j'avoue que c'est un maigre cadeau, en tant que cierge; mais, si Dieu veut bien le prendre, comme je le lui offre, pour un témoignage de foi, de simplicité d'esprit et d'humilité de cœur, j'espère très-sincèrement qu'il en sera touché.

LE GÉNÉRAL.

Je ne dis pas de mal de la prière, madame la baronne, entendez-vous? J'ai prié moi-même dans les batailles, avant de charger. — Tout homme qui ne prie jamais est un gredin ou une huître. — Mais vos saints, vos saintes et vos légendes, ce sont des momeries idolâtres, et rien de plus! Est-ce que je ne connais pas ça?... mon pays en est farci!... Je connais ça parfaitement... Peuh!

LA BARONNE.

Vous ne connaissez rien, général : dès que l'on croit à une autre vie, rien n'est plus raisonnable ni plus doux que de croire à la puissance intermédiaire et au bienveillant patronage des âmes justes et heureuses; c'est leur récompense et leur magistrature là-haut. — Quoi qu'il en soit, je ne fais point métier de convertir les gens sous la rosée... Je vais accomplir mon vœu. Vous m'attendez ici?

LE GÉNÉRAL.

Oui, allez.

LA BARONNE, *sous le porche, se retournant au moment d'entrer.*

Vos ancêtres, général, avaient le courage du cierge, comme celui de la lance. Vous n'êtes pas aussi carré!

LE GÉNÉRAL.

Carré ou non, je vous dis que j'ai horreur des capucinades.

LA BARONNE.

Capucinades! — Faible argument! — Mais, puisque nous en venons aux gros mots, je me sauve.

LE GÉNÉRAL, *brusquement.*

Ça vous fait-il bien plaisir?

LA BARONNE.

Beaucoup, beaucoup, parce que j'ai mon idée au fond.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien, marchez, je vous suis; mais il est bien entendu que c'est pour vous obliger, car je n'y crois pas. (Ils entrent dans la chapelle. — Cinq minutes s'écoulent. La baronne et le général reparaissent.)

LA BARONNE.

Eh bien, en êtes-vous mort?

LE GÉNÉRAL, sombre.

Je ne suis pas mort; mais nous verrons si cela réussira.

LA BARONNE.

Nous verrons.

LE GÉNÉRAL.

Et, si cela ne réussit pas, vous pouvez bien être sûre que je ne vous pardonnerai de ma vie.

LA BARONNE.

Ah! j'aime bien cela : comme si je pouvais vous répondre de rien!

LE GÉNÉRAL, s'arrêtant indigné.

Comment! vous ne me répondez de rien?... Vous me faites faire une démarche pareille, et vous ne me répondez de rien?...

LA BARONNE.

Qu'est-ce qui vous prend? Qu'est-ce que cela signifie? Ne faudrait-il pas vous signer un papier timbré comme quoi... Mais ça n'a pas le sens commun! (Elle rit aux éclats.)

LE GÉNÉRAL.

C'est vrai, c'est absurde; mais je suis furieux. — Allons, venez-vous-en.

LA BARONNE, riant plus fort.

Non,... laissez-moi rire tout mon soûl... Aussi bien on n'a jamais vu de mine si plaisante que la vôtre au moment où vous faisiez... cette démarche, comme vous dites... J'ai pensé involontairement au diable dans le bénitier... (Elle rit.)

LE GÉNÉRAL.

Faites-moi l'amitié de vous taire, ou je vous donne ma parole d'honneur que je rentre et que je retire mon cierge.

LA BARONNE, grave.

Moi vivante, vous n'en viendrez pas à cette extrémité. (Elle l'emmène.)

L'intérieur d'une forêt.

HÉLÈNE, un petit album sous le bras: elle marche rapidement d'un air affairé et inquiet.

C'est exactement l'histoire du Petit-Poucet, — moins l'ogre... jusqu'à présent du moins. Voilà bien une espèce de chemin, mais où mène-t-il? Un chemin qui ne dit pas où il mène ne mène à rien... C'est mal organisé, cette forêt... (Elle s'arrête et s'appuie contre un arbre.) Ouf! je suis brisée... J'entends battre mon cœur comme un moulin... Je dois avoir fait cent lieues,

tant en long qu'en large... Voyons, tâchons de nous orienter. Premièrement, la forêt est à droite de la maison des bains; donc, j'ai d'abord pris à droite. Secondement, j'ai suivi un sentier sur ma gauche, le sentier où j'ai rencontré la couleuvre; — après quoi, j'ai fait un crochet, à gauche encore, en traversant le taillis. Ensuite,... ensuite, j'ai tournoyé en rêvassant, c'est ce qui m'a perdue... Rêvasser ne vaut rien... Ça m'apprendra! — Je ne sais plus du tout quelle heure il peut être... Si la nuit allait me surprendre ici... Allons, il ne s'agit pas de perdre la tête... Cette forêt, d'ailleurs, paraît être assez bonne personne. Le pis qui puisse m'y arriver, c'est de retourner à l'état sauvage... N'importe, c'est triste, et, si je ne bavardais constamment comme une pie, il me semble que je me trouverais mal. (Elle tressaille tout à coup.) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça qui respire si fort! (Elle écarte avec précaution les branches d'un buisson qui cache une clairière, puis recule rapidement en poussant un cri étouffé.) C'est un homme!... Seigneur Dieu! que j'ai eu peur! (Elle rit.) Eh bien, c'est un homme, voilà tout! Est-ce que je croyais n'en plus revoir!... Il y a mieux, c'est que je vais l'utiliser, celui-là... (Elle écarte de nouveau les branches.) Il dort; c'est un chasseur, voilà son fusil près de lui... Il dort en toute innocence... J'en suis assurément bien fâchée, mais... (Elle entre résolûment dans la clairière, puis s'arrête avec hésitation.) Le réveillerai-je? car ce jeune homme, est-ce que je sais, moi?... Hon! il a le nez grec et les mains blanches... Bah! tant pis! je le réveille! (Elle tousse.) Hem! hem!... Rien. Est-ce qu'il est enchanté? Flattons-le. (Elle courbe une branche dont l'extrémité vient caresser le front du dormeur.)

HÉLÈNE, PAUL.

PAUL, s'éveillant et se levant brusquement.

Voilà !... Qu'est-ce que c'est? Hum! hum!... Qu'est-ce qu'il y a donc?... Ah! madame, je vous demande mille fois pardon !

HÉLÈNE.

Mais c'est moi, monsieur, qui vous prie d'agréer toutes mes excuses; je vous interromps... Vous chassiez, je crois?

PAUL.

Oui, madame, dans le pays des songes... Je crois même y être encore.

HÉLÈNE.

Vous êtes bien heureux. Moi, je me trouve dans la plus plate réalité du monde : je me suis lancée étourdiment dans cette forêt sans la connaître, et je m'y suis égarée...

PAUL.

Mon Dieu, madame !

HÉLÈNE.

Mon Dieu, oui. J'ai quitté les bains vers cinq heures...

PAUL.

Vous demeurez aux bains, madame?

HÉLÈNE.

Depuis ce matin, avec ma famille... Voilà donc près de deux heures, je pense, que je fais le manége dans ce labyrinthe, et

je vous supplie de vouloir bien m'indiquer le chemin le plus court et le plus direct pour regagner la vallée.

PAUL.

Veuillez accepter mon bras, madame.

HÉLÈNE.

Non, non, je vous remercie. Indiquez-moi le chemin seulement.

PAUL.

Ayez l'obligeance d'accepter mon bras. La route est longue et très-compliquée...

HÉLÈNE.

Oh! j'ai fort bonne mémoire... Une simple indication me suffira.

PAUL.

En conscience, madame, ne suis-je pas assez confus déjà de m'être laissé surprendre dans une occupation peu digne d'intérêt, — dans une posture sans gloire, et y a-t-il de l'humanité à m'achever par une méfiance que rien n'autorise ?

HÉLÈNE.

Je n'éprouve aucune méfiance, mais je préfère retourner seule, et...

PAUL.

Madame, vous me mortifiez cruellement... Est-ce mon inco-

gnito qui vous inquiète? Souffrez que je reprenne ma responsabilité : je me nomme Paul du Kerdic...

HÉLÈNE.

Ah!

PAUL.

Fils du lieutenant-général de ce nom, oui, madame; voici, madame, mon port d'armes.

HÉLÈNE, riant.

Oh! c'est bien inutile.

PAUL.

Est-ce inutile? Cependant, je lis encore un peu d'indécision dans vos regards, et j'ose dire que j'en connais la cause : vous craignez que, chemin faisant, je n'aborde comme malgré moi le genre d'entretien que votre présence est si bien faite pour inspirer? Si, contre ces appréhensions, madame, la parole d'un étranger vous paraît une trop faible garantie, permettez-moi d'y ajouter celle de ma position exceptionnelle : elle est de nature à m'interdire l'ombre d'une prétention auprès d'une femme; en un mot, je vais me marier. — J'espère, madame, que je brûle mes vaisseaux? Daignerez-vous prendre mon bras?

HÉLÈNE.

Mais si réellement cela ne vous dérange pas trop?...

PAUL, riant.

J'en étais sûr... C'est par ici, madame, s'il vous plaît... (Ils se

mettent en marche.) Oui, je savais que l'homme publiquement voué à un prochain hyménée revêt immédiatement aux yeux de votre sexe un caractère spécial d'innocence, — ou plutôt d'innocuité : il n'est plus de la terre et n'éveille plus aucune passion mortelle; c'est une créature indifférente, déclassée, neutre...

HÉLÈNE.

Dites sacrée.

PAUL.

Sacrée, soit. La robe du fiancé a effectivement un faux air de soutane; mais on sait que la plus honnête jeune femme fait peu de cas d'un prêtre dans un salon.

HÉLÈNE.

Et pourquoi cela ?

PAUL.

Eh! mon Dieu, madame, c'est que l'amour...

HÉLÈNE.

Oh! l'amour!

PAUL.

Je l'ai nommé... C'est que l'amour, visible ou caché, alimente seul les légers commerces du monde et seul leur donne le mouvement et la vie. Il forme, entre vous et nous autres, la trame subtile et inaperçue des dialogues les plus irréprochables : supprimez-le, tout intérêt s'affaisse et toute conversation tombe. On cause de toute autre chose; on le croit bien loin : il est là cependant, et si, par exception, il n'y est pas et ne peut y être, on meurt d'ennui.

HÉLÈNE.

On ne saurait dire plus discrètement que nous sommes toutes des coquettes déterminées.

PAUL.

On n'est point coquette pour cela, madame. On aime la vertu, mais on veut en avoir le mérite, et cela est très-juste : il n'y a pas plus d'honneur que de plaisir à se sauver, s'il n'existe aucune chance de se perdre. On ne veut assurément ni faillir soi-même ni mettre à mal son interlocuteur, mais il est insupportable que cela soit impossible.

HÉLÈNE.

Vanité des vanités! Il ne vous entre pas dans l'esprit qu'une femme puisse s'occuper avec plaisir, si elle ne s'occupe de vous! C'est une erreur, monsieur du Kerdic, je vous assure. Je suis mondaine au premier chef, et je vous certifie que le monde nous offre une variété infinie de divertissements auxquels l'amour demeure parfaitement étranger.

PAUL.

Je vous serai obligé, madame, de me dire lesquels.

HÉLÈNE.

Par exemple, moi, je passe mes jours à me faire belle pour le soir... Pensez-vous que ce ne soit pas une fête continuelle, je ne dis pas d'être belle, mais d'y travailler?... Vous froncez le sourcil, monsieur du Kerdic? Je devine sur vos lèvres un mot que votre courtoisie retient à grand'peine,... un

mot terrible où les hommes résument tout ce qu'ils peuvent concevoir pour notre sexe de mépris, d'indignation et de pitié... « Chiffons! » disent-ils, et tout est dit sur notre compte. Pauvres gens!... Savent-ils seulement ce que c'est qu'un chiffon? Ils savent ce que cela coûte, et voilà tout! Mais ce que c'est en réalité, je vais vous le dire à vous, monsieur, qui me paraissez être un homme sérieux et réfléchi... C'est la dentelle qui frissonne, le velours qui miroite, le satin qui craque sous le doigt; ce sont mille tissus légers comme l'air, gracieux comme les fleurs, brillants comme les astres, que notre main tourmente, ploie et assouplit à sa fantaisie. Dites tant que vous voudrez que cela est frivole, mais avouez que cela est charmant. (Elle rit.)

PAUL.

C'est une source d'émotions qui m'était inconnue, mais que vous faites jaillir à mes yeux d'une façon éblouissante et irrésistible... Je demeure dès ce moment convaincu que toute la destinée d'une femme est écrite dans ce joli mot: « Chiffons! » et que l'esprit et le cœur n'ont rien à voir au delà.

HÉLÈNE.

Ah! voilà un homme raisonnable à la fin!... Je pars de là pour prédire une félicité sans bornes à la jeune personne que vous allez épouser... Puis-je vous demander si elle est de ce pays?

PAUL.

Il est possible qu'elle en soit, madame, mais je ne puis

vous l'affirmer, n'ayant pas encore l'avantage de la connaître.

HÉLÈNE.

Comment! votre choix n'est donc pas arrêté?

PAUL.

Pas encore, madame. C'est le seul obstacle qui s'oppose à mon bonheur.

HÉLÈNE.

Mais, s'il en est ainsi, vous avez surpris ma confiance? (Elle s'arrête.)

PAUL.

Permettez, madame, mon choix n'importe point à votre sécurité. Il doit vous suffire que je me marie, que ce soit mon dessein irrévocable et que je vous l'aie déclaré. En déployant ce drapeau inoffensif, j'ai abjuré, ce me semble, tous les droits des belligérants, et vous ne sauriez désirer de meilleure sauvegarde pour les courtes relations que le hasard vous impose et dont il me favorise.

HÉLÈNE, se remettant gaiement en marche.

A la bonne heure, si toutefois ce mariage est un projet sérieux, et non une plaisanterie de circonstance.

PAUL.

Ce projet est tellement sérieux, madame, et il absorbe à tel point toutes mes facultés, que je ne saurais vous parler d'autre chose, quand même je le voudrais. Déterminé à le réaliser d'ici à fort peu de temps, j'en parle tout haut, j'en subis sans

relâche et j'en fais subir sans pitié aux personnes obligeantes les fiévreuses préoccupations.

HÉLÈNE.

Parlez-m'en donc, monsieur du Kerdic, et ne me parlez que de cela : j'en serai bien aise tout à fait. C'est un terrain sur lequel vous ne pouvez vous égarer.

PAUL.

Quoi, madame!... et, si j'osais invoquer, pour guider ma vue dans l'abîme qui m'attire, l'assistance de vos lumières...

HÉLÈNE.

Des conseils? encore mieux! supposez que je suis votre grand'tante. C'est ce que je demande. Je ne suis pas fière. Ainsi, allez!

PAUL.

Eh bien, madame, je commence.

HÉLÈNE.

C'est ça, commencez.

PAUL.

Je suis, madame, dans une perplexité extraordinaire : je veux me marier...

HÉLÈNE.

C'est convenu!

PAUL.

Je le veux, un peu parce que c'est ma propre inclination

d'en venir là, et beaucoup parce que c'est celle de mon père de m'y voir venir.

HÉLÈNE.

Cela est d'un bon fils.

PAUL.

Or, madame, je m'étais donné trois ou quatre ans pour méditer à fond cette résolution suprême : me voici arrivé à la limite d'âge que je m'étais posée, et toutes mes méditations n'auront abouti qu'à un mariage de désespoir.

HÉLÈNE.

Vous me faites frémir.

PAUL, *s'échappant avec énergie.*

J'épouserai une laideron abominable et stupide! — et elle me trompera, encore : vous verrez cela!

HÉLÈNE.

Je ne verrai rien, mais vous le mériterez. Pourquoi faire de propos délibéré un mauvais choix?

PAUL, *avec brusquerie.*

Et le moyen d'en faire un bon, madame?

HÉLÈNE.

Ne vous fâchez pas, je vous en conjure. Je ne suis pas cause de ce qui vous arrive, moi, monsieur du Kerdic. Voyons, raisonnons tranquillement. Puisque vous jouissez encore de toute

votre liberté, qu'est-ce qu'il vous en coûtera de prendre une femme agréable au lieu d'un monstre?

PAUL.

Madame, dans ma première jeunesse, quand j'étais au bal, j'invitais à danser de préférence ces fagots abandonnés qui semblent fixés à demeure sur les banquettes : ce n'était pas que j'eusse naturellement le goût des objets hideux; non! mais ma timide courtoisie appréhendait mortellement les dédains, ou seulement la glaciale indifférence des beautés trop sûres d'elles-mêmes. Je voulais qu'on me sût gré de mon choix, et je prétendais faire des heureuses. C'est un sentiment analogue qui me pousse aujourd'hui à chercher la main de quelque fille de campagne disgraciée. Il me semble qu'à défaut d'autre vertu, je pourrai compter sur sa reconnaissance.

HÉLÈNE.

Mais pas du tout. Pour apprécier le mérite de votre abnégation, il faudrait d'abord que votre fille de campagne eût conscience de ses disgrâces, et vous n'en rencontrerez aucune de ce caractère, pas plus à la campagne qu'à la ville; c'est moi qui vous le dis.

PAUL.

Vous conviendrez au moins, madame, qu'en épousant une femme sans attraits d'aucune sorte, je m'assure une sorte de garantie matérielle contre ces soucis vulgaires, ces inquiétudes, ces soupçons, pour ne pas dire ces catastrophes risibles qui empoisonnent l'existence de la plupart des maris.

HÉLÈNE.

Bon, soit! supposons que les choses tournent à votre gré de ce côté-là, que vous ayez, monsieur du Kerdic, cet avantage, si flatteur pour une âme délicate, de voir votre femme suivre le droit chemin, non point par attachement à votre personne ni à ses devoirs, mais par l'impossibilité d'en sortir et de trouver votre égal en courage;... croyez-vous qu'en moins de six mois vous ne serez pas mort de honte, d'ennui et de haine comprimée, au bras de votre affreuse et fidèle compagne?

PAUL.

Eh! madame, je ne demanderais pas mieux que de guider mon choix par des raisons plus spirituelles; mais, au nom du bon Dieu, comment pénétrer ce voile naturel de dissimulation que la pratique du monde épaissit encore sur le front des jeunes filles? Les plus belles années de ma jeunesse se sont consumées à tenter la conquête de cette terre promise,... et, vous le voyez, madame, quelques cheveux argentés, une vieillesse précoce, voilà les seuls fruits de mon opiniâtre labeur.

HÉLÈNE, gravement.

Ils sont amers! — Mais, monsieur du Kerdic, si vous avez tant de peur des jeunes filles, que n'en prenez-vous une vieille?... Les vieilles sont plus communicatives.

PAUL, d'un ton bourru.

Elles le sont trop!

HÉLÈNE.

J'ai une grande idée... Si vous preniez une veuve?

PAUL, vivement.

Oh! pour cela, non!

HÉLÈNE, riant.

Hon!... Vous ne savez pas ce que vous refusez... (Elle s'arrête brusquement en face d'une clairière qui s'ouvre au détour du sentier.) Qu'est-ce que j'aperçois là?... Une ruine dans les bois,... effet de soleil couchant... Oh! que c'est joli! Comment appelez-vous cette ruine?

PAUL, avec humeur.

Je l'appelle une vieille cabane de charbonnier.

HÉLÈNE, s'avançant dans la clairière.

Une cabane de charbonnier avec des gargouilles, des colonnettes, des ogives d'un pur gothique flamboyant! c'est curieux et rare... Il faut voir cela de près. (Elle rôde à travers les débris, grattant la mousse et soulevant le tapis de lierre qui recouvre le vieux mur. — Une croix en granit, élevée sur deux marches, est restée debout au milieu de l'enceinte. — Hélène appelant Paul tout à coup.) Monsieur du Kerdic, venez donc à mon secours! voici comme des lettres au-dessus de la porte;... mais je crains que ce ne soit du sanscrit.

PAUL, qui s'est approché.

Il me semble que c'est tout bonnement un nom... en latin.

HÉLÈNE.

Le nom du charbonnier probablement. Pouvez-vous lire?

PAUL, grimpant sur un pan de muraille.

Permettez,... ça fait comme *Sara*... Je ne sais trop.

HÉLÈNE.

Mais savez-vous le latin, d'abord? car, si vous ne le savez pas, il est inutile de vous donner une entorse.

PAUL, toujours sur le mur.

Non, ce n'est pas *Sara*, c'est *sancta!*

HÉLÈNE.

En effet, c'est plus plausible... Et ensuite?

PAUL.

Ensuite, il y a... attendez... il y a Ma... Marc... eh! saint Marc, parbleu! (Il saute à terre d'un air satisfait.)

HÉLÈNE.

Saint Marc et la madone! c'est possible... Mais, moi, je croirais plutôt, si ma vue ne me trompe pas, qu'il y a *Marcella*, d'autant plus que ça s'accorderait mieux avec *sancta* qui est féminin... (Elle rit.) Au reste, c'est toujours de la même famille, n'est-ce pas, monsieur du Kerdic?

PAUL.

Ma foi! vous avez raison... *Marcella*... Je voyais bien qu'il

y avait encore des lettres après *Marc,*... mais je croyais que c'était le parafe.

HÉLÈNE.

Les antiquaires n'en font jamais d'autres. Serait-ce abuser de votre complaisance que de vous demander cinq minutes de halte dans cette oasis?... Je serais heureuse de charbonner... cette charbonnerie...

PAUL.

Je suis absolument à vos ordres, madame. (**Hélène s'assied sur les marches de la croix, en face des ruines de la chapelle, et se met à dessiner. Paul, assis à quelque distance, remue des feuilles mortes avec son pied. Moment de silence.**)

HÉLÈNE.

Dormez-vous, monsieur du Kerdic?

PAUL.

Non, madame.

HÉLÈNE, **grossissant sa voix.**

Non, madame!... (**De sa voix naturelle.**) Ça n'empêche pas que je sais mieux le latin que vous, quoique je ne l'aie jamais appris que dans les litanies des saints... Je vous avertis que, pour votre mariage, on vous fera dire des prières en latin... Ainsi arrangez-vous de sorte... Mais, à propos de cela, puis-je vous faire une question indiscrète?

PAUL, **souriant.**

Je vous en prie.

HÉLÈNE.

Quelle espèce d'homme êtes-vous, là, franchement?

PAUL.

Mon Dieu, vous m'embarrassez beaucoup... Je suis un homme comme tous les autres.

HÉLÈNE.

Tant pis.

PAUL.

Je suis un peu brusque, mais point méchant... Voilà pour le cœur. Quant à mon esprit,... dame! j'ai beaucoup de mémoire;... j'ai fait mes études au collége Louis-le-Grand.

HÉLÈNE.

Êtes-vous reçu bachelier?

PAUL.

Oui, oui.

HÉLÈNE.

Eh bien, mais vous pouvez faire un très-beau mariage avec tout cela!

PAUL.

Vous êtes trop bonne. (Il se lève et vient regarder le dessin d'Hélène.) Comment, madame! vous dessinez comme M. Ingres!... le gothique flamboyant est surtout parfaitement rendu... On dirait le Parthénon!

HÉLÈNE, sérieuse.

N'est-ce pas? (Paul s'incline et fait lentement quelques pas à travers les décombres. Hélène reprend après un intervalle.) Monsieur du Kerdic, comment comptez-vous vous conduire avec votre femme?

PAUL.

Mais, madame, en galant homme.

HÉLÈNE.

Qu'est-ce que c'est que ça, en galant homme?... L'aimerez-vous?

PAUL.

C'est mon intention. Je n'irai pas, vous pensez bien, prendre une guitare et me planter sous ses fenêtres comme un Espagnol; mais tous les égards d'un cœur mûri par l'expérience lui seront exclusivement consacrés.

HÉLÈNE.

Ça la flattera, soyez-en sûr... C'est assez gentil, tenez, cette petite chose que je mets là?

PAUL, regardant le dessin.

Ravissant!... Qu'est-ce que cela représente?

HÉLÈNE, après une pause.

Un éléphant! (Paul s'incline, retourne s'asseoir et paraît se plonger dans de profondes réflexions. Au bout d'un instant, Hélène jette sur lui un regard furtif et se met à rire.)

PAUL.

Peut-on savoir ce qu'il y a, madame?

HÉLÈNE, continuant à dessiner et sans lever les yeux.

Il y a que je ne puis m'empêcher de rire de toute la peine que vous vous donnez... Je parie que vous pensez encore à votre mariage; mon Dieu, à quoi cela vous sert-il, toutes ces méditations, ces défiances, ces calculs? Je veux bien vous dire, quoique vous soyez très-injustement fâché contre moi...

PAUL.

Non, madame, en vérité.

HÉLÈNE.

Si fait. — Quoique vous me boudiez, quoique vous cherchiez à jeter du discrédit sur mes petits talents, et tout cela à propos de saint Marc...

PAUL.

Mais, madame, je vous jure que non.

HÉLÈNE.

Je vous jure que si. Toutefois, je veux bien vous dire que vous perdez complétement votre temps, que vous cherchez le secret de votre avenir dans des éléments qui ne le contiennent pas. C'est de vous-même, de votre conscience, de vos qualités ou de vos défauts que vous pouvez dégager l'inconnu qui vous épouvante si fort et tirer votre horoscope conjugal. J'essayais de le faire tout à l'heure, quand vous m'avez découragée par vos réponses dérisoires.

PAUL.

Mais, madame, quand je serais moi-même un assemblage inouï de perfections, si j'épouse à mon insu les sept péchés capitaux, vous avouerez bien qu'ils m'étoufferont plutôt que je ne les étoufferai.

HÉLÈNE.

Laissez donc. Est-ce qu'on épouse à son insu les sept péchés capitaux! N'exagérez donc rien. Les filles qui font pleurer leur mère et qui battent leur femme de chambre sont rares d'abord, et ensuite on les montre au doigt;... ce sont des scandales publics. Quand on les épouse, c'est qu'on le veut bien. A part ces exceptions qui crèvent les yeux et qu'il est facile d'éviter, il y a peu de filles honnêtement nées, bien peu, croyez-moi, quelles que soient les nuances incertaines de leur caractère, qui n'aient au fond de l'âme tout ce qu'il faut pour honorer le nom d'un homme et bénir son foyer.

PAUL.

Sur ma parole, madame, si je le croyais...

HÉLÈNE.

Eh! vous le croyez, vous le savez comme moi, car cela est évident; mais vous savez aussi que ces bons germes ne se développeront pas tout seuls, que la meilleure mère ne peut que vous préparer l'éducation de votre jeune femme... Et c'est cette tâche qui effraye votre conscience et qui gêne votre paresse. Oh! je vous comprends très-bien!... ce que vous voudriez, ce que vous poursuivez, c'est une femme d'une vertu

assez supérieure pour compenser le défaut de la vôtre, une femme si heureusement douée, que ses dispositions au bien se soutiennent sans appui et mûrissent sans culture, une femme enfin si solide en ses principes, qu'elle accomplisse sa destinée avec l'inflexible précision des astres, caressant de ses rayons ou protégeant de son ombre votre indolente sécurité. Eh bien, cette femme-là, monsieur du Kerdic, cette femme-là, vous ne la trouverez ni ici, ni ailleurs, ni en Chine, car elle n'existe pas... Ainsi ne cherchez plus,... c'est inutile. (Elle ferme son album et se lève; le jour décroît sensiblement.)

PAUL.

Hélas! madame, êtes-vous sûre de faire à la justice, à la vérité, toute leur part légitime dans une apologie aussi libérale de votre sexe, dans une condamnation si rigoureuse du nôtre? Je connais le monde : il y a de mauvais maris, il y en a beaucoup; mais il en est de bons aussi. Sont-ils payés suivant leur mérite? en êtes-vous certaine? L'honneur le plus loyal suffit-il toujours, ou même habituellement, à chasser du cœur d'une femme la mobilité, l'astuce, la trahison et tout cet héritage fatal de la première épouse et de la première coupable?

HÉLÈNE.

D'abord, ne me donnez pas pour arguments ces pauvres banalités poétiques, ces profanations pitoyables des choses saintes; ne me parlez pas d'héritage fatal!... cela est puéril. Notre sang serait aussi pur que le vôtre, vous ne pouvez l'ignorer, si vous ne le troubliez par vos enseignements, si vous ne vous attachiez incessamment, dans le commerce du

monde, à éveiller en nous, au profit de vos passions, de vos plaisirs, ces mauvais instincts qui sont le mélange inévitable, mais non le fond de notre nature; et puis vous criez anathème, vous parlez de corruption originelle, quand ces vices, que vous avez fait naître, se retournent contre vous, quand vous êtes victime de ces flammes que vous avez attisées, quand vous vous blessez à ces tristes jouets qui sont l'œuvre de vos mains! Puisque vous aimez la vérité, la voilà!...

PAUL.

Oh! je ne tiens pas à l'héritage fatal; je tiens à établir qu'un bon mari, tout aussi souvent qu'un mauvais...

HÉLÈNE, debout sur les marches de la croix, et parlant avec une énergie enthousiaste.

Qu'appelez-vous un bon mari? Le mariage est donc, à votre avis, une de ces transactions, une de ces affaires purement humaines où il suffit d'apporter le facile honneur, les qualités superficielles qui font un galant homme, comme vous dites? Oui, vous le pensez; mais c'est une profonde méprise, monsieur du Kerdic!... et ne cherchez pas ailleurs la cause de vos déceptions et de nos égarements. Vous vous mariez, comme les prêtres de certaines religions barbares accomplissent les rites de leurs ancêtres, dont le sens est perdu pour eux; vous vous mariez pour obéir à la vague influence de l'exemple, de la tradition, de la routine... Vous enfermez toute la vie d'une femme dans un épisode indifférent de la vôtre, et voilà le mariage! Mais, dites-moi, sur quelle étrange divination, sur quel miracle comptez-vous pour nous apprendre

les vertus de notre état nouveau? Votre légèreté d'idées, vos principes flottants, votre insouciant scepticisme, auront-ils le don de nous inspirer le respect, la gravité, la sainteté de l'épouse? Ces sentiments, qui sont au-dessus de l'honneur mondain autant que le mariage est supérieur à une intrigue vulgaire, s'ils ne sont pas dans votre cœur,... et ils n'y sont pas,... pensez-vous que le cœur de votre femme les concevra de lui-même?... Jamais, jamais, entendez-le bien!... Et, tenez, monsieur du Kerdic, le conseil que vous me demandiez, je vais vous le donner avec une franchise qui vous déplaira peut-être... Vous devez sentir pourtant que je vous traite en ami plus qu'en étranger,... je ne sais pourquoi, et j'ai tort sans doute... N'importe! — Eh bien, ne vous mariez pas! Vous avez, je le crois sincèrement, beaucoup de loyauté, et même de bonté;... vous seriez un bon mari, à votre compte, — mais pas au mien, pas au nôtre... Je vous le prédis, vous seriez, comme tant d'autres, malheureux, jaloux à bon droit, trompé peut-être,... parce qu'il vous manque, comme aux autres, l'intelligence sérieuse, élevée, morale,... et, laissez-moi vous le dire, la main sur cette croix que vous oubliez trop! la pensée religieuse de ce que vous faites, de l'acte où vous vous engagez, parce que vous formez trop légèrement ces liens que vous voulez si solides, et qui ne tiennent à rien quand ils ne tiennent pas au ciel; parce que vous manquez de de foi, comprenez-moi bien, de foi en vous-même, en nous et en Dieu!...

PAUL.

C'est un langage bien sévère, madame, et j'y sens respirer

cependant une bienveillance si sérieuse que j'en suis confus. Chacune de vos paroles, en me pénétrant du respect que je vous dois, me fait sentir amèrement combien peu je vous l'ai témoigné.

HÉLÈNE, qui est descendue près de lui.

Oh! mon Dieu, monsieur du Kerdic, une femme qui commet en plein XIX[e] siècle la grave inconséquence de s'égarer dans les bois ne doit pas se montrer bien scrupuleuse sur l'étiquette. J'ai même, relativement à la chevalerie moderne, des idées assez exactes pour m'estimer heureuse de vous avoir rencontré plutôt qu'un autre, et, malgré quelques nuances douteuses de votre entretien, je vous sais gré tant de ce que vous m'avez dit que de ce que vous m'avez épargné. Non, je ne me plains pas; je craindrais plutôt, et je vous en demande pardon, d'avoir laissé trop éclater, dans un sujet si essentiel au cœur d'une femme, l'ardeur de mon âge et de mes convictions.

PAUL.

Madame, je croyais entendre une jeune prophétesse, et je vous aurais écoutée toute la nuit avec un plaisir extrême.

HÉLÈNE.

Toute la nuit, ce serait un peu beaucoup, pour votre agrément et pour mon honneur. Heureusement, j'ai fini. Allons-nous-en bien vite.

PAUL.

Allons! (Il va reprendre son fusil sur la pierre où il s'est assis, et

revient lentement vers Hélène en promenant attentivement ses regards autour de lui.)

HÉLÈNE.

Que regardez-vous donc?

PAUL.

Je voudrais, madame, imprimer dans ma mémoire chaque détail de ce rêve qui m'échappe, — ce cadre mystérieux des bois, ce beau jour qui s'éteint, votre image délicate et respectée au milieu de ces ruines et de ces ombres, — au pied de cette croix;... les moindres traits d'un tableau qui sera le dernier, le plus précieux souvenir de ma jeunesse, et que vous aurez oublié demain.

HÉLÈNE.

Non, monsieur. Mais venez. (Elle veut s'éloigner.)

PAUL.

Vous l'aurez oublié. Quel attrait y ramènerait votre pensée? Sans la vie enchantée que votre parole, votre bonté, votre âme épanchée tout entière, viennent de prêter à ce coin perdu du monde, que serait-il pour moi-même, sinon un poétique hasard de promenade, qui traverse et qui n'est plus? Vous emporterez d'ici, madame, un dessin dans un album : en le revoyant, vous vous souviendrez quelquefois de la vieille chapelle, des arbres, des pierres, mais jamais de moi; car rien de moi ne s'est mêlé à vos impressions, pas un rayon de ma vie, pas une goutte de mon cœur, — rien! Vous avez

rencontré un étranger, et c'est un étranger que vous allez quitter.

HÉLÈNE.

Non,... pas au point que vous le dites... Mais la nuit nous gagne, et je vous supplie...

PAUL.

Pourquoi ce souci dont je vous importune? Qu'êtes-vous? que pouvez-vous être pour moi? Je ne vous connais pas... Nous sommes séparés sans doute à jamais et de toute façon. Que m'importe une place dans votre souvenir? Et d'où vient le chagrin que j'éprouve en songeant que je ne l'ai point conquise? Non,... je ne puis... je ne puis demeurer sous le coup de ce conseil que vous dictait le mépris... De grâce, madame, n'en croyez pas cet orgueil misérable, cette lâche pudeur du bien qui retient sur mes lèvres, qui pervertit en railleries, mes sentiments les plus vrais, les meilleurs, les plus dignes d'être avoués...

HÉLÈNE, à demi-voix

Oh! que c'est vrai!

PAUL, avec chaleur.

Cet orgueil, ce masque, je le brise à vos pieds. Jamais, je veux vous le confesser, jamais aucun espoir humain, jamais aucun mot d'amour ou d'ambition ne fut caressé dans un cœur comme l'a été dans le mien ce mot presque ridicule, — ce mot de mariage!... Ma jeunesse, toute ma jeunesse s'était comme ajournée à cette date mystérieuse pour se payer

de ses douleurs et réparer ses faiblesses, pour répandre enfin dans une source pure toutes ses vertus, souvent refoulées, jamais taries, jamais souillées! Affection bénie, tendre protection, confiante intimité, chères visions du foyer domestique, que de fois je vous ai invoquées, et avec quelle ferveur, avec quel attendrissement! Dieu m'en est témoin... Et ce Dieu, puisque je l'ai nommé, pouvez-vous croire que je l'oublie au moment même où je tends les mains vers la loi la plus sacrée, la plus douce qu'il nous ait faite? Ma religion, madame, n'est pas sans doute aussi précise, aussi heureuse que la vôtre; mais, telle qu'elle est, elle domine toute mon intelligence; elle n'est absente d'aucune de mes pensées. Comment me laisserait-elle méconnaître le sens austère, le sens divin que Dieu a caché dans chaque loi de notre vie, et qui prolonge au delà de la terre la chaîne de nos devoirs, de nos tendresses, de nos espérances?... Non, non,... je n'apportais point à l'acte le plus grave, le plus décisif de la destinée d'un homme, cette légèreté, cette insouciance, cette froideur que votre juste colère a flétries, que votre dédaigneux conseil a châtiées!... Et cependant, ce conseil, je le suivrai, je vous le promets!

HÉLÈNE, d'une voix basse.

Oubliez-le, je vous prie; oubliez-le.

PAUL, très-ému.

Je ne le puis maintenant; je ne puis promettre désormais à aucune femme une fidélité exempte de trouble, d'amertume,... pure de regret.

HÉLÈNE.

Je ne sais, monsieur du Kerdic, si je vous comprends.. mais ceci n'est qu'une chimère indigne de nous deux... Dans une heure, vous n'y penserez plus... Voici la nuit tout à fait... J'ai été bien imprudente... Vous allez me conduire encore quelques pas, et puis vous me laisserez... — Monsieur du Kerdic, croyez-moi, prenez hardiment la main d'une gentille petite femme, qui sera honnête, pieuse et fidèle; en attendant, prenez la mienne en signe d'adieu, — de bon souvenir, — d'amitié! (Paul saisit la main qu'Hélène lui offre.)

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL, LA BARONNE.

UNE VOIX DE TONNERRE, sortant du bois.

Sur la joue, mon garçon! sur les deux joues! ou tu n'es qu'une poule mouillée! (Au même instant, le général se précipite dans la clairière; la baronne le suit en courant et en criant.)

LA BARONNE.

Non pas, s'il vous plaît!... Méchante fillette, que tu m'as inquiétée!

HÉLÈNE, l'embrassant avec effusion.

Ma mère!

LE GÉNÉRAL, ouvrant ses bras.

Et votre père, ma mignonne! est-ce qu'on n'embrasse pas son vieux père? (Hélène, interdite et hésitante, interroge sa mère du regard.) Je vous dis que je suis le père de ce bavard-là... Ainsi

embrassez-moi, que diable! (Il la serre sur son cœur. Hélène s'échappe tout effarouchée.)

LA BARONNE.

Vous allez tout faire manquer, vous, vous allez voir, avec vos jolies façons!... Pauvre petite, comme elle tremble! Allons, tu n'es pas raisonnable... Nous avons tout entendu, le général et moi... Vous êtes deux grands enfants, voilà tout!... Venez-vous, messieurs? (Elle prend le bras d'Hélène, et l'emmène en continuant de lui parler.) Je ne puis cependant me dispenser, ma fille, de vous faire remarquer qu'une forêt, surtout à la nuit tombante, n'est pas un séjour convenable pour une jeune personne... (Elles s'éloignent.)

LE GÉNÉRAL, à Paul.

Et toi, te voilà resté là comme un mât de cocagne! Suivons la piste, morbleu! (Il lui prend le bras.) Et ne viens pas me dire que tu ne veux pas l'épouser, après l'avoir compromise indignement... Sinon, je répare tes torts, et je l'épouse, moi, net!

PAUL.

Mais, mon père, dites-moi au moins qui j'épouse... Et, avant tout, est-ce une demoiselle, une veuve, quoi?

LE GÉNÉRAL.

Chut! mon garçon! elle est veuve, — mais avec des circonstances... qui te feront plaisir. Je te conterai cela. (Ils disparaissent dans le bois.)

L'URNE

PERSONNAGES

LE MARQUIS.

LA MARQUISE,

LISETTE, femme de chambre.

FRONTIN.

LAFLEUR.

UN PETIT NÈGRE.

La scène se passe du temps des jupes à paniers, de la poudre et des mouches.

L'URNE

PASTEL

Une pelouse devant un château. Belle matinée de printemps. Les fenêtres du château sont ouvertes et aspirent le soleil. En face du perron, une avenue; derrière les arbres en éventail qui encadrent la cour, on aperçoit à droite les bosquets d'un parc baignés dans les vapeurs du matin, des statues dans leurs niches de charmilles, des eaux jaillissantes dans les clairières.

LISETTE, UN PETIT NÈGRE.

Lisette arrange des fleurs dans des vases de Chine. Un négrillon, en livrée rouge et or, se tient près d'elle, coupant les branches et enlevant les fleurs fanées.

LISETTE chante à demi-voix, en pomponnant ses fleurs.

Hé! la fille au fin corsage,
Dit l'passeux du gué,
L'beau passeux du gué;
Pour passer sur mon passage,
O gué!
Sur mon passag' pour passer,
Morgué!

tra deri dera, deri dera! (Regardant du côté de l'avenue.) Eh! que vois-je là-bas? Moricaud, quel est ce chapeau galonné qui nous

arrive dans l'avenue en ébranchant les arbres à coups de fouet?... N'est-ce point monseigneur?

LE NÈGRE.

Oui, c'est le maître.

LISETTE.

Le maître? vil esclave! Qu'est-ce que c'est qu'un maître? Un animal de ton pays sans doute? Ah! vraiment oui, un maître à nous autres!... Mais c'est bien, en effet, M. le marquis... Et d'où revient-il à huit heures du matin, ce gentilhomme? De compter avec ses fermières, apparemment? Ma foi! il faut être juste : M. le comte, le premier époux de madame, pouvait avoir ses défauts; mais, ayant une femme adorable comme madame, il ne poussait pas la furie jusqu'à se lever avec l'aurore pour couronner des rosières, — ô gué! — il attendait le soir, morgué! (Le marquis, à cheval, entre en piaffant dans la cour; Lisette, faisant des mines effarouchées.) Ah! mon Dieu! à l'aide! au secours!

LISETTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, faisant volter et pirouetter son cheval. — Il parle lentement et du bout des lèvres.

Comment! c'est toi, Lisette? Déjà éveillée, et bien éveillée, sur ma parole! (A son cheval.) Tau tau! allons! — Ne crains rien, Lisette. — Tau tau! çà! — Que fais-tu donc là, mignonne? Un bouquet, je crois?... Eh! tu as l'air toi-même, dans ta jupe à treillis, d'un corbeille de primeurs, sais-tu cela? — Ici, Boab-

dil! (Il jette la bride au nègre et saute à bas de cheval.) Et qu'en dit ta maîtresse, ce matin, mon enfant?

LISETTE.

Ma maîtresse, monseigneur, joue avec sa perruche couleur de feu, et attend pour se lever que la fantaisie lui en vienne. — Monseigneur était en campagne de bonne heure aujourd'hui?

LE MARQUIS.

Oui, Lisette. J'ai fait un temps de galop jusqu'à la ville pour promener un peu ma mélancolie.

LISETTE.

Hon! j'ai grand'peur d'une chose, moi!

LE MARQUIS.

Toi! de quelle chose as-tu peur? Cela doit être une affaire d'importance, car tu n'es point fille à t'effrayer d'une bagatelle, Lisette. (Il l'embrasse légèrement.)

LISETTE.

J'ai grand'peur que monseigneur ne se dérange.

LE MARQUIS.

Eh! non, non. Si cela était, tu en aurais directement des nouvelles, mon enfant. Sois tranquille. Non, te dis-je. Je suis réellement en proie à une mélancolie des mieux conditionnées. Tu es une trop fine mouche, Lisette, pour que j'aie à t'apprendre que ta maîtresse en est la cause. Mais, voyons, dis-moi, ma mie, tu as connu le comte, mon prédécesseur? Là, entre nous, est-ce que vraiment cet homme-là méritait de son

vivant tout le cas qu'on fait de lui depuis sa mort? Est-ce qu'il justifiait cette manie qu'on a de me le jeter aux jambes à tout propos et dans toutes les circonstances du monde?

LISETTE.

Dame! monseigneur, il ne m'appartient pas de faire de comparaisons; mais, à vous dire vrai, c'était un homme que nous aimions beaucoup. — Monseigneur a-t-il vu le petit travail que madame vient de faire ériger dans le parc?

LE MARQUIS.

Non. — Mais encore quel phénix était-ce donc que ce comte? Car, pour moi, je ne passe point pour être, de ma personne, plus désagréable qu'un autre; de plus, il n'y a pas de tendres soins, d'inventions délicates, que je ne prodigue chaque jour depuis six mois pour éteindre ce deuil opiniâtre et m'attirer un peu de retour... Eh bien, au bout de tout cela, néant! — Je... ne puis pas entrer avec toi, Lisette, dans le détail des choses; mais — si je le pouvais — tu serais surprise, assurément, de l'excès de mon infortune : cela dépasse l'imagination.

LISETTE.

Que voulez-vous, monseigneur! il y a du haut et du bas dans la vie.

LE MARQUIS.

Il n'y a pas de haut pour moi, Lisette, je t'assure. Je suis dans les limbes. — Mais toi, mon enfant, qui n'as pas le cœur taillé dans le même rocher que ta maîtresse, je pense, est-ce que tu peux voir d'un œil sec l'état où tu me réduis mon pauvre

Lafleur ! Ce garçon-là fait pitié. Si tu n'y prends garde, nous le trouverons, un de ces matins, changé en fontaine...

LISETTE.

Oui, en fontaine de vin.

LE MARQUIS.

Non, là, vraiment, tu es injuste, Lisette. Ce matin encore, il pleurait en me coiffant. Si tu n'en veux pas, je le mettrai à la porte. Que diable ! je ne puis pas garder un valet qui me pleure sur la tête — comme un saule ! — Voyons, Lisette, est-ce que tu ne peux pas l'aimer seulement assez pour l'épouser ? — Ce n'est pas te demander la lune, je crois !

LISETTE.

Ah ! monseigneur, si peu que ce soit, c'est encore trop pour un cœur où règne le souvenir de l'illustre et malheureux Frontin.

LE MARQUIS.

Frontin ! qui ça ? le valet du comte, il me semble ?

LISETTE.

Hélas ! oui, monseigneur, celui qui accompagna M. le comte, il y a deux ans, aux noces de l'infante d'Espagne et qui périt si glorieusement à ses côtés dans cette fatale rencontre avec ce corsaire d'Alger. (Elle s'attendrit.) Ah ! pauvre corsaire !... barbare Frontin !

LE MARQUIS.

La douleur t'égare, Lisette. Mais qui t'a dit qu'il fût mort ?

Si j'ai bonne mémoire, il n'était pas question de Frontin dans les pièces authentiques qui nous ont attesté le décès du comte?

LISETTE.

Oh! si fait, monseigneur, il est bien mort, allez... Ah! si c'eût été tout aussi bien un poltron ou un ivrogne comme Lafleur, il se serait caché pour boire pendant le combat, et il vivrait... Mais non, il était sobre, il était vaillant, il avait toutes les vertus... et il est mort... aïe! (Elle s'essuie les yeux.)

LE MARQUIS.

De sorte que nous voilà logés à la même enseigne, mons Lafleur et moi. Ma foi! il ne nous reste qu'à nous pendre tous deux à la même branche... pour être canonisés à notre tour... Allons, ne pleure pas, Lisette, car tu me fais rire. (Il s'éloigne.)

LISETTE.

Monseigneur ne va pas voir le petit travail que madame a fait ériger dans le parc?

LE MARQUIS.

Plus tard, plus tard. (Il revient.) Dis-moi, ma fille, peut-être aussi m'y suis-je mal pris avec ta maîtresse?

LISETTE.

Peut-être bien, monseigneur.

LE MARQUIS.

Peut-être aurais-je dû faire moins d'étalage de mon amour, me moins préoccuper de ses rigueurs, prendre en apparence

mon parti là-dessus, lui mettre enfin — par des mines indifférentes et cavalières — la puce à l'oreille, comme on dit?

LISETTE.

Eh! on ne sait pas.

LE MARQUIS.

Oui. Cela serait bon, si je ne l'aimais pas; mais je l'aime, voilà le diantre!

LISETTE.

Le voilà!

LE MARQUIS.

Par où est-ce, Lisette, ce petit travail dont tu me parlais?

LISETTE.

Par ici, monseigneur, au détour de l'allée de charmilles.

LE MARQUIS. Il fait quelques pas, en rêvant, dans la direction que lui indique Lisette, puis revient.

Ta maîtresse n'est pas encore levée, dis-tu? J'ai envie de pousser une pointe de ce côté-là. Quelquefois, le matin, un rêve qu'on a fait nous laisse le cœur tiède encore et l'âme attendrie. En outre, cette brise du printemps, ce beau soleil, cette jeune verdure et ces fleurs nouvelles, tout cela humanise les tigres eux-mêmes dans les forêts. Si l'heure du berger sonne jamais pour quelqu'un, ce doit être par une matinée de cet acabit-là. — Que dis-tu, Lisette?

LISETTE.

Hon!

LE MARQUIS.

Eh bien, tu as raison, tiens, j'y vais. (Il gagne le perron.)

LISETTE, le regardant s'éloigner.

Et voilà nos maîtres!

Dans la chambre de la marquise.

LA MARQUISE, puis LE MARQUIS.

LA MARQUISE, couchée, en demi-toilette du matin, égrène un épi de maïs qu'elle fait manger à sa perruche.

Vous êtes ma consolation, vous, vous êtes ma joie; vous êtes mon amour et mon oiseau chéri... et vous faites la gracieuse et la coquette, voyant cela! Ah!... pauvre Fiammette! j'ai bien raison de t'aimer, va! Ne sommes-nous pas nées sous le même astre et sous les mêmes cieux? Toutes deux, nous sommes veuves. Quand tu replies ta tête sous ton aile, tu rêves, comme moi, des pays d'or où le rubis et l'émeraude fleurissent au soleil, où ton époux t'attend... Ton époux! ton bien-aimé! un fils de roi enchanté sous un plumage radieux comme le tien! celui qu'on adore et qu'on ne voit jamais, ma pauvre Fiammette!... oui, mais tu n'en perds pas un coup de bec, gourmande!... Et moi... (On frappe à la porte de la chambre.) Entrez!... Qui est là, grand Dieu?

LE MARQUIS, entrant et s'arrêtant comme saisi.

Ah! charmant spectacle!... Véritablement, marquise, et sans l'ombre de flatterie, vous composez là, avec la petite Fiammette, un tableau...

LA MARQUISE.

Vous allez me faire le plaisir, monsieur, de sortir à l'instant de cette chambre!

LE MARQUIS, s'avançant à petits pas.

Après que je suis entré? Eh! madame, cela n'est pas vraisemblable!

LA MARQUISE.

Mais enfin, monsieur, qu'est-ce qui vous arrive? êtes-vous égaré?... Vous envahissez brusquement ma chambre particulière avec un fouet à la main et des bottes jusqu'à la ceinture, comme s'il s'agissait d'un chenil? Sommes-nous en France, à deux lieues de Versailles?... ou bien... que sais-je, moi?... Tombouctou,... aux derniers confins de la civilisation et de la pudeur?

LE MARQUIS.

En conscience, madame, vous vous insurgez là un peu hors de saison. J'ai cru vous être agréable, moi, en venant vous offrir mes respects dès le matin.

LA MARQUISE.

Et avez-vous cru également m'être agréable en embrassant Lisette — dès le matin?

LE MARQUIS, tombant des nues.

Embrassé Lisette? qui ça?

LA MARQUISE.

Fort bien! niez-le... Niez-le, je vous en supplie, vis-à-vis

de cette glace qui ne me laisse rien perdre de ce qui se passe sur la pelouse.

LE MARQUIS, insouciant.

Au reste, il est possible; j'ai pu embrasser Lisette en passant, comme j'ai pu cueillir une marguerite sur le pré. Mais je n'en vois point, pour moi, la conséquence.

LA MARQUISE.

La conséquence, c'est que je vous prie de sortir de mon appartement.

LE MARQUIS.

Quoi! pour une distraction, marquise! pour une bluette! pour une pure inadvertance!... (Il fait des agaceries à l'oiseau qui est perché sur la main de la marquise.) Ta ta ta! petite! pstt!

LA MARQUISE.

Bon! le voilà qui cherche querelle à ma perruche maintenant!

LE MARQUIS.

A vous dire vrai, madame, je n'en veux pas tant à la perruche qu'au perchoir!

LA MARQUISE, riant.

Vous allez vous faire mordre, et j'en serai ravie. — Mords-le, Fiammette!

LE MARQUIS, se reculant.

Décidément, qu'est-ce que je vous ai fait, marquise? Contez-

moi cela. Hier, vous me signaliez comme une proie sortable à l'attention de votre bon ami Médor, qui ne l'a pas oublié, par parenthèse, car il a failli m'étrangler tout à l'heure... Aujourd'hui, vous me recommandez aux gentillesses de Fiammette! Demain, ce sera sans doute à quelque appétit plus considérable. Bref, il vous faut de mon sang, — il vous en faut! et tout cela pourquoi? Non pas, — soyez franche, madame, — parce qu'il existe céans une Lisette dont vous ne vous souciez pas plus que moi, — mais parce que je vous aime, parce que je vous l'ai dit, et que me voilà tout prêt à vous le dire encore!

LA MARQUISE.

Une chose que je persiste à ne pas comprendre, c'est la circonstance de cette visite dont vous m'honorez ce matin. Il y a là quelque chose qui m'échappe, car vous avez eu une idée, je suppose, en venant ici... Vous ne vous êtes pas ingénié d'une démarche si neuve et si peu convenable sans être muni d'un prétexte plausible?... J'ai cru d'abord, moi, que vous alliez m'apprendre une nouvelle d'État, me conter tout au moins quelque fait intéressant... Mais point du tout! vous êtes là, depuis trois quarts d'heure, planté devant mon soleil, à me tenir des discours qui n'ont ni queue, ni tête, ni pantoufles... Enfin qu'est-ce que vous voulez?

LE MARQUIS, piqué.

Rien, madame.

LA MARQUISE.

Eh bien, allez-vous-en. (Le marquis fait un geste du bras et se dirige vers la porte, puis il s'arrête, se retourne et reprend d'un ton sérieux.)

LE MARQUIS.

De bonne foi, madame, pensez-vous que ceci puisse durer éternellement?

LA MARQUISE.

Quoi?

LE MARQUIS.

Il y en a bon nombre, madame, qui, à ma place, le prendraient moins gaiement que je ne veux bien le prendre.

LA MARQUISE.

Il y a bon nombre de sots dans le monde.

LE MARQUIS.

Soit; mais enfin les termes où nous voilà, étant mariés l'un à l'autre depuis six mois, sont d'une singularité véritablement fort extraordinaire. Vous m'avouerez bien cela, marquise?

LA MARQUISE.

Volontiers. Je vous l'avouerai.

LE MARQUIS, se rapprochant.

Eh bien, en ce cas,... tenez, chère marquise, je voudrais pour beaucoup que la pensée vous fût venue, comme à moi, ce matin, de faire une petite excursion dans la campagne.

LA MARQUISE.

Pourquoi ce vœu?

LE MARQUIS.

Parce qu'il y a au fond de votre âme, j'en suis certain, des

cordes endormies qui se fussent éveillées à l'impression de cette belle journée naissante, et qui auraient chanté soudain comme des oiseaux. On découvre vraiment sous un ciel printanier, et parmi cette poussière lumineuse que soulève le char du soleil, des aspects qui entr'ouvrent le cœur malgré lui et le disposent à la bonté. — Moi, qui ne suis pas suspect d'humeur pastorale, je me defendais à peine contre ces enchantements... J'attachais un regard ravi sur le lointain bleuâtre et doré des horizons, sur les diamants que la nuit laisse au sein des prairies, — sur la fraîche verdure des parcs que je côtoyais çà et là, en effleurant de la tête les grappes humides des cytises et les gerbes parfumées des lilas... Tous mes sens étaient doucement captivés... J'écoutais en rêvant, au petit pas de mon cheval, ce gai babillage et ces confuses rumeurs qu'une riante matinée fait éclater à toutes les fenêtres et sous chaque brin d'herbe. La vie, l'espérance et la joie sont partout, — et partout l'amour! Pas un visage que n'embellisse un sourire, pas un verger qui n'ait sa chanson, — pas une fille qui n'ait un corset blanc!... Moi seul, madame, je me sentais étranger dans ce paradis; moi seul je n'étais point de la fête!

LA MARQUISE.

Vous n'aviez pas de corset blanc, du moins!

LE MARQUIS, *s'animant peu à peu.*

Ma tristesse était sincère, marquise; elle était profonde. J'étais accablé de la solitude où je me trouvais et de celle qui m'attendait au retour. « Que me manque-t-il, me disais-je, pour être à ma place parmi tous ces heureux et pour mêler ma voix

à cette harmonie, — à cet hymne de reconnaissance qui s'élève de toutes parts vers le ciel bienveillant?... Une main, — une main chérie dont l'émotion réponde à la mienne, — un seul mot de tendresse, un écho de bonheur murmuré à mon oreille, — un cœur, jeune comme le mien, qu'une commune pensée fasse palpiter dans le même instant, qui se berce aux mêmes illusions et se fonde aux mêmes ardeurs!... » Louise! je songeais à vous, à votre éblouissante jeunesse, à votre beauté qui me trouble, à cette grâce mystérieuse qui vous entoure comme l'auréole d'un ange, — et je ne pouvais croire qu'une image si accomplie du bonheur n'en voulût être à jamais que la statue inanimée... Il me semblait même alors, tant mon cœur me donnait de folle confiance, que, si j'étais près de vous, je trouverais dans mon âme des accents, dans mes yeux une étincelle, — une larme peut-être, dont vous seriez touchée!... (Il fléchit le genou.) Me suis-je trompé, marquise? dites-le-moi.

LA MARQUISE, après l'avoir regardé un moment en clignant des yeux.

Mais... cela fait bien des affaires. — Je vais toujours me lever. Voulez-vous avoir l'obligeance de m'envoyer ma camériste?... Je dis ma camériste,... cette jolie fille en corset blanc;... vous la connaissez bien?

LE MARQUIS, se relevant brusquement.

Oui, madame, oui. (Il la salue et sort.)

LA MARQUISE, seule, après un silence.

Mon Dieu, que je souffre! que je suis malheureuse! (Elle fond en larmes.) Et ne pas savoir ce que j'ai seulement!

Il est étrange qu'on me laisse périr comme cela sans secours... Mon médecin est une bête... A l'entendre, je n'ai rien de dangereux... et le marquis s'empresse de le croire... C'est un débarras. — Non, non, je n'ai rien... Eh bien, on verra, — on verra! Je me sens bien, moi... J'éprouve au cerveau — et au cœur des choses dont on n'a pas l'idée... J'ai des veines rompues intérieurement, j'en suis sûre. Je deviendrai folle ou je mourrai... Jeune comme je suis!... car je ne suis pour ainsi dire qu'une enfant... Mon Dieu, ayez pitié de moi, car, vous le voyez, mon Dieu, je suis abandonnée de l'univers entier!... Allons! un peu de courage, ma pauvre petite marquise, *marchesina mia!* (Elle se lève tout doucement, chausse ses pantoufles, et passe un élégant peignoir. Entre Lisette.) Ah! c'est vous, mademoiselle?

LA MARQUISE, LISETTE.

LISETTE.

Madame la marquise a été témoin des importunités de monseigneur à mon égard?

LA MARQUISE.

Cela vous regarde.

LISETTE.

Ce sont de ces politesses dont une fille de bien se passerait fort, si elle était consultée.

LA MARQUISE.

Que veux-tu que j'y fasse, Lisette? Voilà les hommes. Telle est leur grossièreté native. (Elle s'assied devant sa toilette.) Propose à leur admiration, Lisette, toutes les perfections morales; dé-

couvre à leurs yeux tous les trésors, tous les raffinements d'une âme délicate, la constance la plus rare, la passion survivant à son objet par delà le tombeau, tout ce qui semble le mieux fait, en un mot, pour séduire un honnête esprit, tu ne les verras pas s'émouvoir plus qu'un marbre; mais montre-leur un bout d'épaule à peu près blanc ou une main passable, — eh! mon Dieu, les voilà tout de flamme!... Je sais tout cela mieux qu'une autre, ma fille... Qui est-ce qui part à cheval, là-bas, et qui va si grand train?

LISETTE.

C'est Lafleur, madame.

LA MARQUISE.

Lafleur? Il a quelque mine, ce garçon. Est-ce qu'il ne te fait pas la cour?

LISETTE.

Non, madame; il la fait à monseigneur, — qui me la refait à moi.

LA MARQUISE.

Par ricochet. — Regarde donc un peu, Lisette, si tu n'aperçois pas le marquis quelque part.

LISETTE, à la fenêtre.

Non, madame... Ah! si fait, le voici. Dois-je l'appeler, madame?

LA MARQUISE.

Garde-t'en bien, sur ta tête! — A quoi passe-t-il son temps?

LISETTE.

Madame, il est adossé contre un marronnier; il a les bras croisés, et semble réfléchir.

LA MARQUISE.

L'homme singulier! l'inexplicable personnage!

LISETTE.

Ah! il se met en marche, il prend l'allée de charmilles, et se dirige d'aventure vers le petit travail que madame... Il faut même qu'il l'ait aperçu, car il double le pas.

LA MARQUISE.

Vraiment! Reste là, ma fille, et observe bien tous ses mouvements.

LISETTE.

Madame, il y arrive, il y est!

LA MARQUISE.

Et quelle est son attitude, Lisette?

LISETTE.

Eh! elle n'est pas bonne, madame, pas bonne du tout. Il lève les bras au ciel; il frappe du pied; on dirait qu'il pérore. (Criant tout à coup et se rejetant dans la chambre.) Oh! ciel!

LA MARQUISE, se levant.

Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il donc?

LISETTE, à demi-voix.

Il revient, madame, il revient à grandes enjambées et d'un air furieux, en portant quelque chose dans ses bras... Tenez! l'entendez-vous monter?

LA MARQUISE, avec agitation.

Ah Dieu! il va me tuer, Lisette!... Pose-moi cette mouche promptement, là, au coin du sourcil... et ne m'abandonne pas ma pauvre Lisette, car ceci devient terrible. (On frappe à la porte.) Entrez. (Elle se rassied.) Que tous les anges nous protégent et nous pardonnent nos péchés, Lisette! (Le marquis entre, portant une urne funéraire. — Moment de silence.)

LA MARQUISE, LE MARQUIS, LISETTE.

LE MARQUIS, sombre et grave.

Madame, qu'est-ce que cette urne?

LA MARQUISE.

Cette urne?

LE MARQUIS.

Oui, madame, cette urne!

LA MARQUISE, baissant les yeux.

Mais... c'est du porphyre, je crois. (Lisette rit.)

LE MARQUIS.

Sortez, Lisette. (Lisette sort. Il dépose l'urne sur une console.) Je vous demande fort sérieusement, madame, ce que c'est que cette urne, et quel est le sens de la belle inscription qu'on lit sur la base?

LA MARQUISE.

Une inscription?

LE MARQUIS.

Oui, madame, ceci : (Il lit.)

A la mémoire d'un homme excellent.
Il n'eut qu'un défaut,
Ce fut d'être mortel!

Eh bien, qu'en pensez-vous?

LA MARQUISE.

Cela me paraît assez bien rédigé.

LE MARQUIS.

Vous croyez apparemment, madame, ma patience inépuisable? — A la vérité, je vous en ai donné une grande idée, lorsque je me suis résigné sans conteste au caprice inouï par lequel vous avez cru devoir inaugurer vos bizarreries... Je n'en parle qu'en passant, madame. Ce qui est fait est fait... Toutefois, vous savez si alors — et depuis... puisque, Dieu merci! vous vous l'êtes mis en tête... je me suis montré, — malgré la stupeur profonde où ces sortes de catastrophes vous plongent un homme, — surtout, madame, lorsqu'elles se prolongent à l'infini...

LA MARQUISE.

Voilà une phrase qui tourne à la catastrophe, marquis, prenez garde, — et remerciez-moi d'interrompre cette exposition de vos griefs, où le manque de mémoire le dispute au défaut de générosité. — Quand vous eûtes, monsieur, la condes-

cendance de rechercher ma main, est-ce que je vous fis mystère de l'état de mon cœur? La perte, toute récente encore, de l'homme rare qui fut mon premier époux, — les circonstances profondément douloureuses qui l'avaient marquée, me laissaient un souvenir difficile à effacer. Je ne vous le cachai point; je réclamai, pour tous les scrupules d'une affliction si légitime, vos égards et vos respects. Vous me les promîtes, marquis, — vous me les promîtes, dis-je, et ce serait le fait d'une délicatesse ordinaire que de m'épargner le soin de vous le rappeler.

LE MARQUIS.

Eh! madame, j'ai promis,... j'ai promis! A la bonne heure. Mais, outre qu'on s'explique rarement à fond sur ces matières, et que j'ai bien pu ne pas saisir toute l'étendue des obligations que je prenais, — ne devais-je pas me flatter que le temps ferait ici son office habituel, qu'il m'aiderait à venir à bout de cet amour posthume?... Au lieu de cela, et au rebours de toute prévision, cette douleur étrange ne fait que croître et s'épanouir,... et se compliquer chaque jour... On multiplie les anniversaires, on invente des dates,... on compose des épitaphes,... on me transforme mon parc en cimetière!... Madame, ceci n'est plus du deuil, c'est de la dérision! Eh morbleu: la femme du roi Mausole, — qui s'y connaissait, je crois, — quand elle eut avalé les cendres de son mari, jusqu'à la dernière pincée,... elle se tint tranquille,... elle n'en parla plus!

LA MARQUISE.

Vous êtes un brutal, marquis, — et, de plus, vous ignorez

l'histoire : cette reine infortunée mourut au bout d'un an de veuvage.

LE MARQUIS.

C'est encore mieux, madame! Eh pardié! tandis que vous y êtes, que ne l'imitez-vous jusqu'au bout?... Mourez,... mourez de chagrin, — pour achever de me tourner en ridicule!

LA MARQUISE.

Ah! le ridicule!... Le mot est dit : voilà ce qui vous touche!

LE MARQUIS.

Eh! sans doute, madame, cela me touche! Pensez-vous que l'équivoque de notre situation soit pour échapper à la malignité de nos gens? et un homme de ma sorte est-il bien aise d'être pendu aux langues de ses valets? Pensez-vous même que cela s'arrête à notre intérieur? Non, madame, non; le régal est trop friand pour que le public n'en ait point sa part un jour ou l'autre... Eh! donnez-moi cent fois plutôt, madame, un rival en chair et en os... Par le sang du Christ! je m'y prendrai de façon qu'on ne rira pas!... Mais celui-ci est mort,... il a beau jeu.

LA MARQUISE.

Ah! cette insinuation contre la mémoire d'un homme qui fut notoirement un héros, vous couvre de gloire!... « Il a beau jeu! » Voyons, qu'entendez-vous par là?

LE MARQUIS, violent.

J'entends, madame, que, puisqu'il est au diable, je ne puis l'y envoyer. — Dont j'enrage!

LA MARQUISE.

Il suffit. Lorsqu'une femme se voit en butte à une telle démence d'emportement et à un tel cynisme de langage, le parti du silence est le seul qui lui reste. — Tirez votre épée et percez-moi le cœur : je ne bougerai pas. (Elle s'enveloppe dans ses dentelles avec dignité.)

LE MARQUIS.

Non, madame, je ne tirerai pas mon épée, et je ne vous percerai point le cœur : cela n'est pas dans mes mœurs. Mais chacun a sa vocation en ce monde : la mienne n'est pas, malheureusement, pour les mariages en peinture. Je vais plus loin, et, puisque la communauté d'existence n'est bien résolûment entre nous deux qu'une chimère importune, j'ose vous proposer humblement d'y mettre un terme.

LA MARQUISE

Si je vous dois, monsieur, la liberté de pleurer désormais à loisir et dans la solitude celui qu'on a pris à tâche de me rendre plus regrettable de jour en jour, comptez, à défaut d'un sentiment plus vif, sur ma reconnaissance.

LE MARQUIS.

Eh bien, madame, vous avez, chez monsieur votre père, une retraite ouverte, un asile honorable : aussitôt que vous en manifesterez le désir...

LA MARQUISE, se levant.

Je le manifeste, monsieur.

LE MARQUIS.

Soit! Partez, madame, — partez dès à présent, et je n'y mets qu'une condition, — c'est que vous emporterez cette urne!

LA MARQUISE, saisissant l'urne.

O triste et doux souvenir de tout ce que j'ai aimé! froide et chère image d'une tombe qui renferme ma vie, mon cœur, ma jeunesse et mes amours! Précieux symbole...

(La porte s'ouvre, Lisette entre avec précipitation.)

Les Mêmes, LISETTE.

LISETTE, essoufflée.

Ah! madame la marquise! ah! madame! quel coup de foudre!... je veux dire quel coup du ciel!

LA MARQUISE.

Quoi donc, Lisette?

LISETTE.

Frontin, madame! Frontin, qui est revenu!

LA MARQUISE.

Frontin! le valet du comte? Mais il est mort, Lisette!

LISETTE.

Non, madame... Il a survécu, à ce qu'il dit... Et, tout men-

teur qu'il est, il faut bien le croire, puisqu'il est là... Ah! madame, quel événement! Les yeux m'en sortent de la tête.

LA MARQUISE.

Mais c'est à n'y pas croire en effet... Et il est là, dis-tu?

LE MARQUIS.

Quelque intrigant, vous allez voir.

LISETTE.

Un intrigant! On ne connaît pas son Frontin peut-être?... — Oui, madame, il est là,... il me suit,... il demande à voir madame.

LA MARQUISE.

Qu'il entre, qu'il entre, Lisette!

LISETTE, allant à la porte.

Pstt! pstt! — Le voici, madame. (Le marquis s'assied dans un coin en faisant un geste d'humeur. Frontin entre d'un air penaud et effaré.)

LES MÊMES, FRONTIN.

LA MARQUISE.

Est-il possible? Comment! mon pauvre Frontin, c'est toi?

FRONTIN, d'une voix faible et dolente.

Oui, madame, c'est moi : c'est moi-même, grâce à Dieu!

LA MARQUISE.

Il se soutient à peine! Donne-lui vite une chaise, Lisette.

FRONTIN, s'asseyant.

Madame la comtesse est mille fois charitable.

LA MARQUISE.

Madame la comtesse!... Hélas! Lisette, il ignore donc?... Chut! mon enfant. — Et d'où viens-tu, mon ami?

FRONTIN.

D'Alger, madame, d'Alger en Turquie.

LA MARQUISE.

D'Alger... Bonté du ciel! Et comment as-tu fait la route?

FRONTIN.

A pied, madame, directement.

LE MARQUIS, avec éclat, de son coin.

Tu veux dire à la nage, sans doute, maraud?

FRONTIN.

A pied depuis Toulon, je dis.

LA MARQUISE.

Cela s'entend. — Vois donc, Lisette, comme il est maigre et défait... — Tu as beaucoup souffert, n'est-ce pas, mon ami?

FRONTIN.

Oh! oui, madame, beaucoup, — surtout de soif.

LA MARQUISE.

Je le crois bien, — dans les pays chauds ! — Je suis sûre qu'il est mort de besoin. Lisette, donne-lui des biscuits et du vin de Chypre, en attendant qu'on lui ait préparé à déjeuner. — Tiens, Frontin, prends. (Frontin, entouré et choyé par les deux jeunes femmes, trempe des biscuits dans un verre que Lisette lui emplit à plusieurs reprises.) Eh bien, cela revient-il un peu, hon ?

FRONTIN, éclaircissant sa voix.

Oui, madame, oui, cela revient.

LA MARQUISE.

Il sourit, Lisette ; c'est à fendre le cœur. — Maintenant, dis-moi, mon ami, ne crains point de m'affliger. Ma douleur est de celles qui se plaisent dans leur excès même. Conte-moi tout. Ne m'épargne aucun détail de cette cruelle aventure à laquelle tu parais avoir échappé miraculeusement.

FRONTIN.

Si madame la comtesse me l'ordonne ?

LE MARQUIS, de son coin.

Puisqu'on te le dit, faquin ! Va donc ! va ! mais tâche d'aller droit !

FRONTIN, bas, à Lisette.

Quel est donc ce monsieur qui parle si haut dans la maison ?

LISETTE, de même.

Rien, c'est un voisin.

FRONTIN, faisant la moue.

C'est un voisin que je n'aime pas. (Haut, avec importance et discrétion.) Hem ! — Madame la comtesse n'a pas oublié que nous étions chargés par le roi notre maître de le représenter — tant bien que mal — aux noces de l'infante d'Espagne. Telle était du moins notre mission avouée; mais, pour ne rien vous celer, nous avions des instructions secrètes d'une nature beaucoup plus délicate; elles consistaient... (Avec précaution.) Nous sommes ici, j'espère, en sûreté?... elles consistaient, entre nous, — à voir de près... les choses, — à nous bien pénétrer... des apparences, à saisir les nuances les plus fugitives et les plus subalternes, — à ne point perdre trace, en un mot, de ces mille riens — qui n'existent pas, — mais dont un ambassadeur se préoccupe néanmoins à juste titre, — attendu qu'ils sont en définitive les grands rouages des affaires.

LE MARQUIS.

Va donc, triple fat!

FRONTIN, à demi-voix, après avoir regardé le marquis avec inquiétude.

Voilà un voisin bien incommode! (Haut.) Quoi qu'il en soit, les noces se firent, madame, avec la pompe usitée entre personnes souveraines. Il y eut force joutes, castilles, combats d'animaux et autres cérémonies — espagnoles. Nous prîmes notre part de ces divertissements, et nous passâmes là quelques jours, — ma foi! fort agréables, — sans jamais négliger, bien entendu, notre objet principal, qui était, comme j'ai eu l'honneur de le dire à madame la comtesse, de scruter à droite

et à gauche, par devant et par derrière, les plis, les replis, les...

LE MARQUIS.

Vas-tu recommencer, drôle?

LA MARQUISE.

Passe, passe, Frontin. Tu dois comprendre, mon enfant, toute la vivacité de mon impatience. — Votre mission terminée, vous allâtes vous embarquer à Cadix, n'est-il pas vrai?

FRONTIN.

Oui, madame. Ayant résolu de nous embarquer, nous choisîmes Cadix, — à cause qu'il y a un port de mer, d'abord, — et ensuite pour vérifier par nos yeux la beauté, la grâce, la gentillesse proverbiales de ses... (Il se trouble.) Hem!... de ses... Diantre de biscuits!

LA MARQUISE.

De ses quoi, Frontin?

FRONTIN.

De ses promenades, madame.

LA MARQUISE.

Je reconnais bien là le comte: il se fût dérangé de cent lieues pour voir un joli site. C'était, comme toutes les âmes supérieures, un amant de la nature.

FRONTIN.

Oui, madame, de toute la nature. — Bref, le 13 juin au ma-

tin, nous nous embarquâmes sur un vaisseau de Marseille, et nous prîmes la mer. — Ah Dieu! c'est ici que j'ai besoin de toutes mes forces. (Il vide le verre que lui tient Lisette et reprend avec gravité.) Madame la comtesse n'ignore pas que la mer est une vaste étendue d'eau soumise à l'influence des lunaisons?

LA MARQUISE.

Je sais cela, Frontin.

FRONTIN.

Eh bien, madame, c'est ce qui fit notre malheur, car la syzygie s'étant déclarée soudain avec une puissance énorme, il en résulta naturellement un contre-coup sur la marée, — si bien que notre capitaine, malgré toute sa bonne volonté, ne put gagner le large avant la nuit close. La conséquence fut que nous rencontrâmes en travers du détroit cette maudite felouque algérienne, qui nous salua d'abord d'une effroyable volée dans les côtes.

LA MARQUISE.

Miséricorde! Et alors le combat s'engagea, dis, Frontin?

FRONTIN.

Il ne fut pas long, madame. Le Turc, suivant sa coutume, en vint tout de suite à l'abordage; ce que voyant, moi, je montai promptement dans les hunes, pour mieux dominer l'ennemi. Là, je me comportai de façon, je crois, que, si chacun eût fait de même, les choses auraient pu tourner différemment. Au reste, pour ne pas insister sur ce qui m'est personnel, vous saurez simplement, madame, qu'après le combat, lorsqu'on

déchargea mon mousquet, on y trouva quinze cartouches à balle l'une sur l'autre.

LA MARQUISE, *avec admiration.*

Quinze cartouches, Frontin?

FRONTIN.

Quinze, madame. J'en ai retenu le chiffre. C'est assez vous dire de quelle rage j'y allais.

LE MARQUIS.

Dis que tu avais peur, coquin, et que tu ne savais plus ce que tu faisais

FRONTIN, *se levant avec une indignation contenue.*

Décidément, il paraît que monsieur connaît mieux l'histoire que moi! Eh bien, qu'il la conte! qu'il la conte! Je l'écoute.

LA MARQUISE.

N'y prends pas garde, Frontin. — Mais ton maître, mon ami, ton malheureux maître?

FRONTIN.

Oh! pour M. le comte, madame, c'était un archange!... Entouré de cadavres, les pieds dans le sang jusqu'à la cheville, il tenait tête lui seul au flot des corsaires, lorsque tout à coup... son épée se rompit à ras du pommeau.

LA MARQUISE.

Achève, Frontin, achève!... Par qui,... comment reçut-il le coup mortel?

FRONTIN.

Le coup mortel! madame?... mais il ne le reçut pas, Dieu merci! puisqu'il vit encore.

LA MARQUISE.

Qui?... le comte?... Que dis-tu?... le comte vivant?

LE MARQUIS, accourant.

Parle, parle vite, misérable!

FRONTIN.

Mais, sans nul doute, madame, il est vivant, et je vous cautionne que, sauf un peu d'ennui de son esclavage, il se porte à merveille.

LA MARQUISE, défaillant.

Ah!... ciel!... (Elle se laisse tomber sur un canapé; Lisette lui donne des secours.)

LE MARQUIS.

Voyons, marquise, voyons, remettez-vous! Il y a ici quelque imposture, quelque infernale machination dont j'aurai le secret. — Approche, toi, traître! Confesse que tu as menti!

FRONTIN.

Monsieur, je n'ai dit que l'immaculée vérité. (La marquise entr'ouvre les yeux et écoute.) M. le comte, blessé et fait prisonnier, ainsi que moi, a enfin obtenu du dey, après dix-huit

mois de captivité, des conditions de rachat raisonnables, et l'on m'a envoyé, moi, pour chercher la rançon convenue. J'ai sur moi, monsieur, divers parchemins à l'appui de mon dire: et d'abord voici une lettre du père prieur du couvent de la Merci, avec le cachet de l'ordre. (Il montre le parchemin.)

LE MARQUIS, après avoir lu.

Et qui m'assure que cette pièce n'est point fausse?

FRONTIN.

En traversant Paris, j'ai fait apposer au bas le visa du ministre.

LE MARQUIS.

On surprend tous les jours des signatures.

FRONTIN.

Enfin, monsieur, — qui avez la créance si dure, — je pourrais vous faire voir un certificat du consul de Naples à Alger, attestant...

LE MARQUIS.

Ah parbleu! tu tombes mal, mon garçon! le consul de Naples à Alger est M. de Gariga, que j'ai connu intimement à Paris, et dont j'ai reçu nombre de lettres. Voyons, voyons ce certificat.

FRONTIN.

Le voici, monsieur. (Le marquis prend la lettre et la lit attentivement.)

LA MARQUISE, *d'une voix faible.*

Eh bien, marquis?

LE MARQUIS, *brusquement, rendant la lettre à Frontin.*

Eh bien, madame, je suis cassé aux gages, voilà tout! (*Il s'assied avec violence.*)

LA MARQUISE.

Il est donc vrai! — Et l'on t'envoie vers moi, Frontin?

FRONTIN

Expressément, madame! Comme toute la fortune de M. le comte a passé, sur le bruit de sa mort, aux mains d'héritiers qu'il faudra dessaisir par un procès, M. le comte espère que madame la comtesse lui fera l'avance de la rançon qu'on lui demande.

LA MARQUISE.

Et quelle rançon demande-t-on?

FRONTIN.

Pour lui et pour moi, madame, l'un dans l'autre, cent mille écus.

LA MARQUISE, *avec une nonchalance plaintive*

Cent mille écus! la somme est forte, Frontin; cependant, elle ne m'effraye pas, — et, si je l'avais, je la donnerais de grand cœur. Mais, quand je vendrais tout ce que je possède, quand je me priverais de tout au monde, je ne crois pas que je pusse disposer de cent mille écus. Au reste, je suis prête à tout. Le comte connaît ma position. Veut-il que je tombe

dans la plus extrême misère, que je n'aie plus de quoi me couvrir?... S'il le veut, qu'il le dise.

FRONTIN.

Madame, il voudrait bien ne plus recevoir le fouet. — Voilà ce qu'il voudrait pour le moment.

LA MARQUISE.

Le fouet!.. Est-il possible qu'on fasse subir un traitement si indigne à un homme de sa qualité?

FRONTIN.

Oh! madame, si encore il n'y avait que sa qualité en jeu;... mais ce n'est pas sur sa qualité qu'on le fouette!... — Enfin, que me commande madame la comtesse?

LA MARQUISE, lentement, avec mesure et réflexion.

Écoute, Frontin, voici ce que tu as à faire : — Tu vas retourner à Alger; tu diras au comte que je n'ai point cessé de le pleurer jour et nuit, que la fidélité de mon amour et l'obstination de ma douleur sont ici le bruit de toutes les conversations; qu'au demeurant, j'ai peu de temps à vivre, parce que je suis attaquée d'un mal intérieur qui déjoue la science des plus habiles médecins; que, quant aux cent mille écus, je ne les ai pas,... mais que je vais, dès à présent, m'appliquer à faire des économies, me mettre au pain et à l'eau, s'il le faut, et que, dans peu d'années, si je vis...

LE MARQUIS, se levant.

Non, madame, non! il ne sera pas dit qu'une personne

qui, après tout, m'a honoré d'un instant de bienveillance, en soit réduite aux privations, et peut-être à un deuil éternel, lorsqu'il dépend de moi de l'y soustraire! J'ai, moi, ces cent mille écus, et je les prête, non pas à vous, madame, qui probablement les refuseriez de ma main, mais au comte, dont la situation autorise de ma part cette liberté.

FRONTIN, d'un ton pénétré.

Ah! monsieur, vous faites là une belle action!

LA MARQUISE, toujours plaintive.

Oui, marquis, c'est bien, c'est très-bien; mais j'ai à vous parler. — Lisette, conduis Frontin à l'office, puis tu reviendras.

FRONTIN, avec dignité.

Monsieur, vous faites là une belle action! — allons déjeuner! (Il fait quelques pas et se retourne.) Je vais boire à vous, monsieur, et à la belle action que vous faites! (Il sort avec Lisette.)

LES MÊMES, hors LISETTE et FRONTIN.

LA MARQUISE.

Ce trait chevaleresque, monsieur, me pénètre de gratitude. J'ai peur seulement que vous ne vous gêniez beaucoup.

LE MARQUIS.

Non, madame : l'existence à laquelle je suis voué désor-

mais, les projets ultérieurs que je médite me permettent ce sacrifice.

LA MARQUISE.

Quelle existence ? quels projets ?

LE MARQUIS.

Mais, madame, l'existence d'un célibataire, car, votre premier époux n'étant point mort, notre mariage devient nul de plein droit. Quant à mes projets, je vous l'avoue, je ne compte point demeurer longtemps en France ; j'y serais exposé à de trop pénibles souvenirs et à de trop fâcheuses rencontres. La guerre d'Amérique ouvre en ce moment aux gens de cœur une séduisante carrière : j'irai voir ce que peut pour la cause de la liberté l'épée d'un gentilhomme. (Lisette rentre.) Souffririez-vous, madame, que je m'installe dans votre bibliothèque pour écrire sans délai à mon procureur au sujet de ces cent mille écus ?

LA MARQUISE.

Faites, monsieur, faites. (Le marquis entre dans une pièce voisine dont la porte reste entr'ouverte.)

LA MARQUISE, LISETTE.

La marquise est assise sur un canapé, la tête appuyée sur sa main. Lisette debout près d'elle.

LA MARQUISE, tristement.

Eh bien, Lisette ?

LISETTE.

Eh bien, madame?

LA MARQUISE.

Me voilà au comble de la joie, Lisette. (Elle fond en larmes.)

LISETTE.

Oui, madame, c'est comme moi. (Elle s'essuie les yeux.)

LA MARQUISE.

Je pleure cependant, mon enfant, parce que, chez une femme, tous les sentiments, tu le sais, se traduisent par des larmes.

LISETTE.

Je pleure aussi, moi, madame; mais, ma foi, ce n'est pas de joie!

LA MARQUISE.

Que dis-tu donc? quand le ciel te rend Frontin!

LISETTE.

Le ciel est trop bon!... Ah! madame, que ce garçon-là gagne à être défunt! Je lui avais prêté de mon fonds toute sorte de vertus pour piquer Lafleur d'émulation...

LA MARQUISE.

Mais c'était de la coquetterie, cela, Lisette!

LISETTE.

Oui, madame... Le pis, c'est que j'avais fini par être dupe moi-même de mes inventions et par me composer un Frontin

fort passable. Aussi, quand je l'ai revu, mon premier mouvement a été de me réjouir. J'espérais d'ailleurs que le malheur l'aurait amendé; mais, grand Dieu! c'est tout le contraire, madame... Depuis un quart d'heure qu'il est ici, il a déjà trouvé moyen de me manquer plusieurs fois avec la dernière gravité... Et ce n'est pas tout!... Quand il est entré ici en chancelant, madame a cru que c'était de besoin... Eh bien, madame, il était ivre, voilà la vérité, et, grâce aux petits suppléments dont nous l'avons gratifié, il roule maintenant comme une chaloupe et raconte à ce pauvre innocent de Lafleur des histoires turques — à faire frémir... Ah! madame, pour peu que le maître ait suivi, comme je n'en doute pas, la même progression que le valet, nous irons toutes deux en paradis par la voie étroite, madame!

LA MARQUISE.

Mais je ne pense pas, Lisette, que le comte laissât voir, même en germe, des défauts si choquants?

LISETTE.

Oh! non, certainement, madame, et, à part qu'il courtisait volontiers toutes les femmes, excepté la sienne...

LA MARQUISE.

Comment! est-ce qu'il était coureur, Lisette?

LISETTE.

Ah! je vous en réponds, madame, qu'il l'était!... A part cela, dis-je, et à part encore qu'il était joueur comme les cartes, —

hanteur de tripots, — brave douteux, — soupeur enragé sur la minuit, — jaloux comme un bourgeois, *et cœtera, et cœtera*, — je ne lui connaissais pas, en effet, le moindre germe d'un défaut.

LA MARQUISE.

Mais, ma fille, je te jure que j'ignorais tout cela, ou, du moins, je l'avais oublié. Je me souviens seulement qu'il était parfois un peu entêté.

LISETTE.

Oui, un peu, comme une mule!

LA MARQUISE.

Assez peu sensible de son naturel.

LISETTE.

Comme un caillou.

LA MARQUISE, vivement.

Eh bien, mademoiselle, après tout, quand cela serait, où voulez-vous en venir? qu'est-ce que tous ces propos signifient? Quand vous m'aurez prouvé clair comme le jour que le comte était un ogre et un monstre, — quand vous m'aurez prouvé par surcroît, — car c'est là que vous tendez, — que le marquis a plus de mérite dans son petit doigt que le comte n'en eut jamais des pieds à la tête, — qu'en résultera-t-il? Suis-je cause de ce qui arrive, moi?... puis-je l'empêcher?... Vous voulez donc me désespérer, me faire perdre la tête?

Allez-vous-en! laissez-moi seule! laissez-moi!... Ah! (Elle aperçoit le marquis, qui est sorti tout doucement de la bibliothèque.)

LA MARQUISE, LE MARQUIS, puis LAFLEUR et LISETTE.

LA MARQUISE.

Comment! monsieur, vous étiez là?... vous nous écoutiez?

LE MARQUIS.

Non, madame, je ne suis venu que quand vous avez élevé la voix, et je n'ai saisi qu'un petit nombre de paroles — que vous allez assurément vous empresser de rétracter d'abord que me voilà.

LA MARQUISE, se levant et s'approchant à petits pas du marquis.

(D'une voix émue et caressante.) Non, monsieur, non, je ne rétracte rien. Je suis une grande coupable, mais je suis bien sévèrement punie... J'ai joué avec vos sentiments, monsieur, — c'était mal... Mais, hélas! je jouais avec les miens aussi!... Excusez-moi,... je suis une enfant, — une enfant qu'on a toujours gâtée, malheureusement. Je vous jure, monsieur, que mes intentions étaient pures... J'avais si mal réussi à me faire aimer du comte en lui ouvrant tout bonnement mon cœur, que j'espérais être plus heureuse avec vous en usant de ruse,... en atermoyant un peu... Si vous saviez comme au fond ce rôle me pesait! comme j'en étais lasse et embarrassée souvent! Croyez-moi, je vous en prie... Bien des fois, — ce matin

encore, — pendant que vous me disiez là des choses — vraiment charmantes, — je sentais une envie folle de vous jeter mes deux bras autour du cou; mais je n'osais pas, je craignais de faire fuir votre amour en l'appelant trop franchement... Et puis on a son honneur aussi : on a beau avoir tort et le reconnaître en soi-même, il en coûte de l'avouer... Vous-même, marquis, soyez juste, vous n'êtes pas sans reproche : il vous était si facile de m'arracher mon secret... Je ne demandais que cela! Mais vous vous découragiez trop aisément... Vous êtes trop doux, marquis, c'est votre défaut... Une femme aime à sentir de temps en temps sa servitude... Enfin, que vous dirai-je, moi? Je m'y suis mal prise, c'est vrai; mais quoi! est-ce une raison pour m'abandonner comme vous le faites, sans un mot de regret ni de pitié?... Voyons, monsieur, est-ce que cela est irrémédiable? (Elle joint les mains.) Je me repens, je me repens sincèrement... Tenez, je vous supplie,... emmenez-moi! emmenez-moi où vous voudrez, — en Amérique, — dans les bois, — chez les sauvages... Je vous suivrai partout avec bonheur! partout! toujours!... je vous bénirai de m'avoir enlevée à la tyrannie d'un homme odieux, qui est indigne de moi, qui m'a torturée de mille façons durant sa vie, et (Près de pleurer.) qui ressuscite tout exprès pour me contrarier,... au moment où j'étais décidée à vous dire que je vous aimais de tout mon cœur!

LE MARQUIS la regarde un moment en silence; puis il va gravement prendre l'urne sur le guéridon, et s'approche de la fenêtre.

Eh! gare là-dessous! (Il lance l'urne dans la cour.) — Madame, si je croyais en avoir encore le droit, je serais à vos pieds.

n'en doutez pas, car vous êtes bien en ce moment la plus gracieuse petite personne qu'on puisse rêver; mais la loi, par malheur, ne badine pas avec les bigames qui s'entêtent... Il y va du carcan! et je vous confesse qu'à moins de quelque arrêt nouveau du ciel... (On frappe à la porte.) Qui va là? (Lafleur entre suivi de Lisette.) Qu'y a-t-il, Lafleur?

LAFLEUR.

Monseigneur, c'est une lettre qu'un courrier apporte de Versailles à toute bride.

LE MARQUIS.

Donne. (Il lit la lettre.) Madame, vous avez certainement des intelligences là-haut : cette lettre est du lieutenant de police; il me prévient que votre Frontin, échappé effectivement du bagne d'Alger, a imaginé de ressusciter son maître pour nous escroquer cent mille écus.

LA MARQUISE, saisissant la lettre avec vivacité.

Dites-vous vrai? (Elle lit.)

LE MARQUIS.

Lafleur, va vite! assurez-vous du pendard! mais qu'on ne lui fasse aucun mal.

LISETTE.

Non, monseigneur, soyez tranquille. — Viens, Lafleur, viens chercher des gaules! (Elle sort en courant avec Lafleur.)

LE MARQUIS.

Et maintenant, madame, n'ai-je point à craindre de ce gentil cœur, si mobile, un nouveau revirement?

LA MARQUISE, le regardant fixement.

Cette lettre-ci est venue bien à point... et le reste aussi... Voyons, voyons donc!... votre course mystérieuse de ce matin,... ce départ de Lafleur au grand galop,... certains regards sournois que je me rappelle entre vous et Frontin,... tout cela sent bien un peu la manigance, dites-moi?

LE MARQUIS.

Oh! madame!

LA MARQUISE.

Non, la, en conscience, marquis, qu'êtes-vous dans toute cette comédie, dupe — ou fripon?

LE MARQUIS, riant et distillant ses mots.

Eh! madame,... puisque rien ne peut vous échapper, et puisque définitivement le comte est mort, bien mort, n'est-ce pas?... (La marquise fait signe que oui, le marquis incline le genou et lui prend la main.) Eh bien, franchement,... je suis un peu fripon.

LA FÉE

PERSONNAGES

LE COMTE HENRI DE COMMINGES, trente-deux ans.

LE VICOMTE HECTOR DE MAULÉON, trente ans.

MADEMOISELLE AURORE DE KERDIC, soixante ans; cheveux gris, un nuage de poudre; toilette de son âge, mais très-soignée.

FRANÇOIS, son domestique; octogénaire, apparence de la décrépitude, cheveux et sourcils blancs; il est en culotte et en bas noirs; souliers à boucles.

YVONNET, domestique du vicomte; livrée.

La scène se passe de nos jours, en Bretagne, sur la lisière de la forêt de Brocolyande. (Cette forêt est célèbre dans les vieilles légendes bretonnes: on y montre la fontaine de l'enchanteur Merlin.)

LA FÉE

COMÉDIE

Chez mademoiselle de Kerdic.

Un petit salon de campagne. Décor très-peu profond. Cheminée à gauche dans un pan coupé. Fenêtre. Au fond, un grand buffet en bois sculpté. A gauche du buffet, la porte d'entrée à deux battants. A droite, une porte plus petite. — Porte latérale à droite. — Au milieu, une table. — Guéridon. — Piano.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE COMMINGES, FRANÇOIS.

Le jour baisse. Un flambeau à deux branches brûle sur la cheminée. Au lever du rideau, François allume un autre flambeau placé sur la table. — Le comte de Comminges entre par le fond, à gauche : il entre brusquement; il est très-pâle; il promène rapidement ses regards autour du salon.

LE COMTE, apercevant François.

Ah! voici enfin un visage! (**Il regarde François, qui, à demi-courbé, le considère de son côté d'un œil curieux. Le comte, pendant toute cette scène et pendant la moitié de la scène suivante, conserve un front soucieux et**

impassible, ne souriant jamais.) (A part.) Singulier petit vieillard! (Haut.) Pardon, monsieur, puis-je vous demander si vous êtes le propriétaire de cette maisonnette?

FRANÇOIS, grondant; voix lente et cassée

Hon! maisonnette! — Une habitation entre cour et jardin, avec dépaissance pour deux vaches, boulangerie, colombier, garenne et autres dépendances seigneuriales. Maisonnette! — Eh Seigneur! monsieur habite le palais des Tuileries, apparemment?

LE COMTE.

Je n'ai pas prétendu vous offenser, monsieur. Êtes-vous le propriétaire de ce petit château?

FRANÇOIS.

Propriétaire?... Non, monsieur, je ne suis pas propriétaire; je suis domestique... Je suis domestique, pour vous servir; — c'est-à-dire pourvu que cela ne me gêne pas trop, car je suis d'un âge à ne me gêner pour personne, monsieur, hormis pour ma maîtresse.

LE COMTE.

C'est trop juste, mon ami. Et votre maîtresse est probablement la dame voilée qui vient d'entrer dans cette maison? J'aurais désiré lui présenter mes excuses; je crains de l'avoir effrayée. Le hasard me l'a fait rencontrer, à la nuit tombante, dans la forêt voisine, — la forêt de Brocelyande, je crois, — près de cette fameuse fontaine des Fées,... de Merlin,... je ne sais comment on l'appelle...

FRANÇOIS, se déridant.

La fontaine de Merlin,... de l'enchanteur Merlin... Mauvais endroit pour les rencontres, jeune homme... Eh ! eh ! (Il rit en vieillard.)

LE COMTE, à part.

Singulier vieillard ! (Haut.) La supposant égarée, j'ai voulu lui offrir mes services...

FRANÇOIS.

Ah ! ah ! jeune homme !... Eh Seigneur !

LE COMTE.

Elle a eu peur, je suppose, et ce malentendu nous a conduits jusqu'ici, elle se sauvant, moi la poursuivant... Pensez-vous qu'elle consente à recevoir mes explications ?

FRANÇOIS, très-gracieux.

Je le pense, jeune homme. Je m'en flatte. Eh ! eh ! (Il rit en le regardant d'un air d'intelligence et se dirige à droite vers la porte latérale.)

LE COMTE, à part.

Ce vieillard se moque-t-il de moi ? Voyons donc. (Haut.) Dites-moi, mon ami, comment s'appelle votre maîtresse ?

FRANÇOIS.

Elle s'appelle mademoiselle Aurore de Kerdic, bien qu'on la nomme le plus souvent dans le pays la fée de Brocelyande.

LE COMTE.

La fée!... (A part.) Voilà qui est bizarre!... (Haut.) La fée, dis-tu?... Et elle est jolie, j'imagine, en cette qualité?

FRANÇOIS.

Oh! charmante, monsieur, — du moins à mes yeux.

LE COMTE.

Elle est jeune, n'est-ce pas?

FRANÇOIS.

Oui, monsieur, elle est jeune, — du moins relativement.

LE COMTE.

Relativement... à quoi?

FRANÇOIS.

Relativement à moi.

LE COMTE.

Mais tu as au moins cent ans, toi?

FRANÇOIS.

Soixante et dix-neuf seulement, monsieur, vienne la Noël.

LE COMTE.

Et ta maîtresse se trouve avoir à ce compte...?

FRANÇOIS, gracieusement.

Cinquante-neuf ans, monsieur, viennent les roses.

LE COMTE, vivement, mais avec gravité.

Il est inutile de la déranger, mon ami. Toutes réflexions faites, elle n'a déjà que trop souffert de mon importunité. (A part, descendant un peu la scène.) Est-ce une mystification? est-ce un méchant caprice du hasard qui m'a conduit en présence de ce vieillard idiot et d'une vieille fille de province, à demi folle probablement?... Peu m'importe!.. Je ne me donnerai pas l'ennui de pénétrer ce mystère... Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne porterai pas plus loin le fardeau d'une existence odieuse... Elle ne tenait plus depuis trois mois qu'à un fil... — la curiosité... Le voilà rompu,... tout est dit. (A François, lui donnant de l'argent.) Mon bonhomme, prends ceci; prends, — et adieu. (Il fait un pas et se retourne.) Dis-moi... (A part.) Oui, l'idée me plaît... (Haut.) Cette fontaine de Merlin est-elle profonde, que l'on sache?

FRANÇOIS, le regardant en dessous

Assez pour qu'un chien s'y noie.

LE COMTE, fixant sur lui un regard attentif

Que veux-tu dire?

FRANÇOIS; son accent de vieillard se marque d'une nuance de fermeté dans cette fin de scène.

Qu'un chrétien qui se noie ne vaut pas mieux qu'un chien.

LE COMTE, violemment.

Comment sais-tu que je veux me noyer? Tu es aposté,... tu es payé pour me dire cela!...

FRANÇOIS.

Vous vous parlez tout haut à vous-même : il ne faut pas être sorcier pour deviner vos projets... Eh Seigneur! on a bien raison de le dire : « Chaque temps a ses mœurs... » Le grand-père et le père de monsieur se sont fait tuer sur quelque champ de bataille — pour leur pays, — et monsieur va se noyer dans une mare — pour son plaisir... Voilà ce qu'ils appellent le progrès... Eh! eh!

LE COMTE, menaçant.

Misérable vieillard!

FRANÇOIS.

Eh oui, sans doute, je suis un misérable vieillard,... un misérable vieillard qui a eu, dans sa longue carrière, plus d'une belle occasion de maudire l'existence et de jeter sa défroque sur la route, mais qui n'en a jamais eu la pensée, monsieur, parce que, s'il a manqué de pain quelquefois, il n'a jamais manqué de cœur.

LE COMTE.

Drôle!... Qui es-tu? Qui t'a payé, encore une fois, pour me parler ainsi?... Mais tu n'es qu'un agent subalterne dans l'intrigue qui m'enveloppe... Ce n'est pas à toi que je m'en prendrai; j'irai jusqu'aux machinateurs de cette outrageante comédie; ils sauront qu'il en peut coûter cher de rire à mes dépens... Où est ta maîtresse?... Maintenant, je veux la voir!...

FRANÇOIS.

La voici, jeune homme.

La porte latérale s'ouvre : mademoiselle de Kerdic paraît.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MADEMOISELLE DE KERDIC, s'arrêtant à peine entrée.

LE COMTE, d'un ton brusque.

Ah! c'est bien... Madame, ou mademoiselle... (Il fait vivement deux pas vers elle, et s'arrête tout à coup, comme frappé de la distinction et de la dignité que révèlent les traits et la tenue de la vieille dame; il s'incline.)

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Que veut monsieur, François?

FRANÇOIS.

Mademoiselle, il veut se noyer.

MADEMOISELLE DE KERDIC, d'un ton naturel et digne.

Qu'est-ce que c'est donc? (Le comte les regarde tour à tour avec un mélange d'embarras et de surprise soupçonneuse.) Monsieur, une fois rentrée chez moi, j'espérais être à l'abri d'une persécution... vraiment inexplicable. J'ai beau rappeler mes souvenirs, je ne vous connais pas... Que me voulez-vous?

LE COMTE.

Mademoiselle, je ne puis concevoir,... il est impossible... (Il la regarde encore.)

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Votre extérieur, monsieur, semble annoncer un homme dont l'esprit est sain, et cependant...

LE COMTE, très-poli.

Ma conduite est aussi folle qu'inconvenante, n'est-il pas vrai? Mais veuillez me croire sur parole, mademoiselle, les circonstances singulières dont je suis le jouet, justifient ce qui vous paraît être le plus inexcusable dans mes procédés. Il m'a suffi, au reste, de vous voir en face un seul instant pour être assuré qu'une personne comme vous n'a jamais trempé dans une intrigue, et pour regretter amèrement l'indiscrétion obstinée dont je me suis rendu coupable envers vous.

MADEMOISELLE DE KERDIC, souriant légèrement.

Je crois, en effet, qu'il vous a suffi de me voir en face, pour éprouver un sincère regret de votre poursuite : bien des femmes, même de mon âge, monsieur, vous pardonneraient plus difficilement peut-être votre contrition d'à présent — que votre offense de tout à l'heure... Quant à moi, Dieu merci, je vous pardonne de grand cœur l'une et l'autre...

LE COMTE.

Mademoiselle, vous me faites sérieusement injure, si vous croyez avoir été en butte à la galanterie banale d'un fat... Je

suis, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, le jouet de circonstances vraiment extraordinaires au dernier point, et...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Il suffit, monsieur : chacun a ses affaires. — Mais enfin, quel qu'en soit le motif, vous avez fait une course forcée : voulez-vous vous reposer un peu?

LE COMTE.

Oh! je me garderai bien de vous gêner davantage.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Vous ne me gênez pas,... au contraire; on aime à voir de près, quand on est rassuré, les objets de son effroi, et j'avoue que vous m'avez fait grand'peur dans ce bois; restez donc,... à moins que les rôles ne soient changés, et que ce ne soit moi maintenant qui vous...

LE COMTE, avec un geste poli.

Permettez-moi du moins de me présenter à vous plus régulièrement : je me nomme le comte Henri de Comminges.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Asseyez-vous donc, monsieur de Comminges. (Elle lui montre un fauteuil près de la cheminée, et s'assoit de son côté. — François, depuis l'entrée de sa maîtresse, suit la conversation avec un intérêt souriant; il conserve en général cette attitude et cette physionomie pendant toute la pièce; seulement, chaque fois que ses services sont réclamés, il sort de son extase, et devient sombre.) Mais nous n'avons plus de feu... François,... on gèle ici, mon ami, tu entends?

FRANÇOIS, soucieux.

On gèle,... on gèle... (Il s'approche de la cheminée, et se courbe péniblement pour attiser le feu.) Qu'est-ce que vous direz donc quand vous aurez mon âge?... Eh Seigneur! si vous étiez forcée d'allumer le feu pour les autres, vous ne gèleriez pas tant!

MADEMOISELLE DE KERDIC, avec douceur.

Allons, tais-toi. (Au comte.) Vous n'êtes pas de ce pays, monsieur?

LE COMTE.

Non, mademoiselle : j'habite Paris. Je n'étais même jamais venu en Bretagne.

FRANÇOIS, agenouillé devant le feu.

Du bois vert, avec ça... Je vous l'avais bien dit, qu'il ne serait jamais sec pour l'hiver, votre bois... Mais, quand on est le maître, on a toujours raison — et puis, après ça, on gèle... Eh Seigneur! voilà.

MADEMOISELLE DE KERDIC, tranquillement.

Vous devenez terrible, François! — Je vous demande pardon pour lui, monsieur de Comminges, c'est un vieux serviteur. (A François.) Voyons, ôte-toi de là... Je vais vous faire bon feu;... un peu de patience. (Elle se lève.)

LE COMTE, se levant sans se dérider encore.

Souffrez que je vous épargne ce soin, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Non, vraiment... Vous n'êtes pas habitué à ces détails de ménage...

LE COMTE.

Je vous en prie!... à la guerre comme à la guerre... (Il se met à genoux gravement et accommode le feu.)

MADEMOISELLE DE KERDIC, assise.

Ainsi, monsieur, vous n'étiez jamais venu dans notre pays? Puisque vous aviez le désir de visiter la Bretagne, permettez-moi de vous dire que vous avez mal choisi votre saison; la Bretagne, en plein hiver, offre de faibles agréments aux touristes.

LE COMTE, toujours agenouillé.

Mon Dieu, mademoiselle, je ne suis pas un touriste; je n'ai pas choisi ma saison, et je n'éprouvais aucun désir de visiter la Bretagne... — Vous avez des soufflets? Fort bien!... pardon... — Non;... des circonstances mystérieuses, et qui ne sont pas sans une nuance de ridicule, m'ont seules déterminé à ce voyage, auquel j'étais d'autant plus loin de penser, que j'en méditais un beaucoup plus sérieux... et plus lointain.

MADEMOISELLE DE KERDIC, simplement.

Dans le nouveau monde?

LE COMTE, légèrement, en se rasseyant.

Oui, dans un monde tout à fait nouveau... (Changeant de ton.) Mais je suis honteux de vous entretenir si longtemps de ce

qui me concerne... Vous habitez mademoiselle, un pays d'un aspect poétique... J'ai eu l'honneur de vous rencontrer, si je ne me trompe, dans un lieu que d'antiques légendes ont rendu populaire... Cette forêt de Brocelyande,... cette fontaine de Merlin ont joué autrefois un grand rôle dans votre mythologie nationale?

MADEMOISELLE DE KERDIC, souriante et doucement ironique : c'est son accent ordinaire.

En effet, monsieur : cela nous compose même un voisinage assez incommode. Nous ne pouvons nous attarder dans les environs, mon vieux François et moi, sans nous exposer à d'étranges mortifications... La superstition locale, aidée du crépuscule, nous prête une teinte merveilleuse, qui en général fait fuir les passants... Il est vrai (Saluant.) qu'elle les attire quelquefois, ce qui forme une agréable compensation.

LE COMTE, la regardant fixement.

Vous connaissez mon aventure, mademoiselle?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Je ne connais pas votre aventure, monsieur, et j'ajoute que je n'éprouve pas un désir très-particulier de la connaître. Mais il est évident, quelque peine que j'aie à concilier cette idée avec la parfaite raison dont vous me semblez doué, il est évident que vous avez cru suivre en ma personne je ne sais quelle apparition surnaturelle,... une fée sans doute... Hélas! monsieur, pourquoi n'était-ce qu'une illusion! Vous ne le déplorez pas plus amèrement que moi... Les fées rajeunissaient.

LE COMTE, souriant.

Mon Dieu, mademoiselle, je ne suis ni d'un caractère ni dans une situation à débiter des fadeurs; vous pouvez donc me croire sincère, lorsque je vous déclare que plus je vous vois et plus je vous entends...

FRANÇOIS, s'avançant.

L'heure du dîner de mademoiselle est sonnée.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Ah! François, ce n'est pas bien. Vous êtes indiscret envers monsieur le comte, et cruel envers moi... A mon âge, un compliment perdu ne se retrouve pas...

LE COMTE, qui s'est levé.

Mille pardons, mademoiselle,... je me retire... (Riant.) Mais vous n'y perdrez rien... Je voulais dire, mademoiselle, que vous me forcez de reconnaître une vérité dont j'avais douté jusqu'ici... C'est qu'il y a pour certaines femmes une jeunesse éternelle, qui se nomme la grâce... (Il la salue.)

MADEMOISELLE DE KERDIC, riant.

Avez-vous faim, monsieur le comte?

LE COMTE.

Moi, mademoiselle? Hélas! je n'ai jamais faim.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Tant mieux. Je n'hésite plus à vous proposer de partager un dîner d'ermite. Mets deux couverts, François.

François, une serviette sur le bras, a déjà posé une nappe sur la table qui tient le milieu de la pièce. Il paraît satisfait de ce qu'il entend ; tout en essuyant lentement une assiette, il s'est laissé glisser sur un siége, et suit la conversation, en applaudissant de la tête.

LE COMTE.

Je ne sais véritablement, mademoiselle, comment vous remercier d'un accueil si obligeant et si peu mérité.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Ne m'en remerciez donc pas, d'autant plus qu'il entre, je vous l'avoue, un grain de curiosité dans ma politesse... — Eh bien, François, est-ce que tu dors, mon ami?

FRANÇOIS se lève d'un air soucieux ; il va prendre, en grondant, des assiettes et des verres dans le buffet.

Eh Seigneur!... il est triste, à mon âge, de ne pouvoir goûter une minute de repos... (Le comte dépose dans un coin son chapeau, sa canne et son paletot, comme un homme qui s'installe. François, appuyé des deux mains sur la table, poursuit.) Il faut convenir que les riches sont heureux!...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Que veux-tu dire, voyons? Explique-toi.

FRANÇOIS.

Mademoiselle oublie que je ne suis pas, comme elle, au printemps de la vie ; il ne faut pas exiger d'un octogénaire la force d'un portefaix et la vivacité d'un page.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Tu as raison, va. Laisse-moi finir ta besogne ici, et va-t'en voir si tout est prêt en bas. — Va doucement surtout.

FRANÇOIS.

Oui, mademoiselle. Soyez tranquille. (Près de sortir, il se retourne et ajoute.) Soyez sages, jeunes gens! (Il sort.)

SCÈNE III.

MADEMOISELLE DE KERDIC, LE COMTE.

Ils rient tous deux.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Je suis une heureuse vieille, comme vous voyez, monsieur de Comminges : j'ai toujours sous les yeux un miroir qui s'obstine à me rendre mes quinze ans... Mais, voyons, quitte à choquer la délicatesse de vos mœurs, il faut, si nous voulons dîner, que j'achève de mettre ce couvert moi-même... (Elle va au buffet.)

LE COMTE.

Mademoiselle, daignez au moins agréer mes services.

MADEMOISELLE DE KERDIC, gaiement.

Volontiers... Eh bien, portez ça. (Elle lui donne des assiettes, des cristaux, etc.)

LE COMTE, allant et venant du buffet à la table. Gaiement.

Mais, pour Dieu, à quoi vous sert ce vieux domestique-là?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Vous voyez bien qu'il ne me sert pas.

LE COMTE.

Sans doute. Mais alors pourquoi le gardez-vous? Car, enfin, il tient autant de place qu'un bon.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Et même davantage, je vous assure. — Mais je le garde, monsieur, d'abord parce que, s'il me sert mal, il a bien servi mon père, et ensuite, afin de tenir en haleine chez moi certaines vertus chrétiennes disposées à sommeiller, comme la patience et l'humilité!

LE COMTE.

Oh! je n'ai plus rien à dire.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Je le crois. (Elle examine le couvert.) Comment! mais vous avez fait tout ça très-bien. — Je vous remercie. (Le comte place des siéges des deux côtés de la table; François rentre, portant divers plats sur un plateau.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FRANÇOIS; il fait le service pendant le dîner, sortant par intervalles, changeant les assiettes, etc.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Tenez, asseyez-vous là. Vous avez bien gagné votre dîner.

LE COMTE, *s'asseyant.*

Eh bien, mademoiselle, je vous proteste que je me sens une pointe d'appétit, ce qui ne m'était pas arrivé depuis un temps immémorial.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Vous n'aviez peut-être jamais autant travaillé? (*Elle le sert* : *petites cérémonies de table.*)

LE COMTE, *dont la gaieté persiste.*

Vous avez prononcé tout à l'heure le mot de curiosité, mademoiselle : excusez la mienne. C'est un miracle surprenant que de trouver en cette Thébaïde sauvage une personne qui semble si bien faite pour apprécier tous les charmes de la vie civilisée (*S'inclinant.*) et pour y ajouter... (*Mademoiselle de Kerdic s'incline.*) Vous ne vivez pas toujours dans cette solitude?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Monsieur, je n'occupe cette maison que depuis quelques mois, depuis la perte d'une personne bien chère. Mais, en y venant, je n'ai fait que changer de retraite... J'ai presque toujours vécu loin du monde... Un peu de pâté chaud, monsieur de Comminges?

LE COMTE.

Fort peu, je vous prie.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Mais vous parliez de miracle, monsieur le comte : il n'en est pas de plus inouï que de rencontrer,... un mardi,... jour

d'Italiens,... dans les neiges de ce désert breton,... un jeune homme qui semble si bien fait pour goûter les plus exquis raffinements de l'existence parisienne (Saluant.) et pour les relever encore de sa personne.

LE COMTE, après s'être incliné avec un soupir.

Mon Dieu, mademoiselle, je sens que je vous dois mon histoire... C'est la seule explication honorable que je vous puisse donner de ma conduite;... et cependant il m'en coûte de chasser si vite le sourire que je sentais sur mes lèvres pour la première fois, depuis des années... (Il la regarde.) Je ne sais par quelle singulière puissance vous l'y aviez rappelé. — Pour vous dire tout en un mot, je suis un homme malheureux, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE KERDIC, avec un ton de compassion légèrement ironique.

Vraiment? — Un peu de bécassine, monsieur le comte... (Insistant plaintivement.) La bécassine est un oiseau triste...

LE COMTE.

Pas plus que moi, je vous le garantis. — Oui, je suis malheureux, et voici pourquoi: — Lancé fort jeune dans le tourbillon de la vie parisienne... (Il hésite.) Mademoiselle, vos oreilles sont peut-être mal habituées à de si frivoles récits?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Oh! je suis d'un âge à tout entendre... Au reste, je puis, je crois, dès le début, présumer la nature de vos confidences, et vous en épargner les chapitres les plus épineux... Après avoir

poursuivi de salon en salon, — peut-être de boudoir en boudoir, — et, qui sait même? de coulisse en coulisse,... tous les enchantements que peut concevoir en ce monde un homme jeune, riche... et d'assez bonne mine, vous vous êtes lassé d'une existence, — si bien remplie cependant, — et vous allez vous faire trappiste... Est-ce cela?

LE COMTE, étonné.

C'est de la divination... Oui, mademoiselle, c'est à fort peu près cela, — sauf le dénoûment! car ma lassitude et mon dégoût en sont venus à ce point, que la porte d'un cloître ne me semblerait pas, entre la vie et moi, une barrière suffisante.

MADEMOISELLE DE KERDIC, simplement.

Ah! c'est d'un bon suicide, en ce cas, qu'il s'agit?... Encore cet aileron, monsieur de Comminges?

LE COMTE.

Je suis confus, mademoiselle : je mange comme un cannibale... Oui, mademoiselle, j'ai l'intention de quitter la vie; je n'en fais ni parade ni mystère... Dès longtemps, je penchais vers cette extrémité, lorsqu'il y a dix-huit mois un remords poignant est venu doubler mon fardeau, et précipiter sans doute ma résolution.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Un remords, monsieur?

LE COMTE.

Un remords qui, du moins, échappera à votre aimable iro-

nie.. (Il cesse de manger.) Tandis que je menais à Paris l'espèce d'existence... que vous venez d'esquisser,... ma mère — une femme qui eût été digne d'être connue de vous, mademoiselle, — ma mère habitait, au fond de l'Auvergne, notre vieux château de famille... Je l'aimais, bien que j'aie l'amertume de penser qu'elle a pu douter... Oui, malgré les apparences — et au milieu des dissipations sans trêve qui dévoraient ma vie — je l'aimais d'une pieuse tendresse... Vainement, pendant dix ans, je la suppliai de venir demeurer près de moi...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Et que n'alliez-vous la rejoindre?

LE COMTE.

Vous l'avouerai-je?... Je ne trouvai pas dans mon lâche cœur la force de rompre le lien des habitudes parisiennes, qui m'enchaînait de toutes parts... Ma mère, à plusieurs reprises, daigna traverser la France pour embrasser son enfant ingrat... Mais, dans ces dernières années, la vieillesse et la maladie lui avaient interdit cette consolation; elle m'appelait près d'elle avec instances... Certainement, je serais parti... Mais ma pauvre mère, en m'attirant d'une main, me repoussait de l'autre, sans s'en douter... Elle désirait me marier, près d'elle, à je ne sais quelle provinciale... Ses lettres étaient pleines de ce projet, qui me consternait profondément...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Cela se conçoit.

LE COMTE.

Ma mère me paraissait si follement éprise de son choix et de sa chimère, que je n'osais lui envoyer un refus positif... Le lui porter moi-même, ne la revoir que pour anéantir du premier mot ses plus chères espérances, je pouvais encore moins m'y décider... J'hésitais donc de jour en jour... (Sa voix s'altère.) J'hésitai trop longtemps... Je la perdis... (Il se lève, en se mordant les lèvres, et fait quelques pas dans la chambre. Revenant s'asseoir, après un silence.) Excusez-moi. (D'un ton indifférent.) Vous comprenez bien, mademoiselle, que de telles circonstances n'étaient point de nature à me réconcilier avec la vie...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Je vous demande pardon, je le comprends mal... Je ne sache pas que, pour avoir manqué à un devoir, on soit dispensé de tous les autres... (Souriant.) Mais... enfin?

LE COMTE.

Enfin,... mon découragement s'accrut. Je me trouvai comme scellé dans un ennui de plomb, n'ayant plus un désir, une espérance, un sourire, et voyant passer les plus vives séductions de ma jeunesse avec une glaciale insouciance. Ma santé même s'altéra: je ne connus plus ni l'appétit ni le sommeil... Je craignais que la folie ne fût au bout de cette mort éveillée... Bref, après quelques luttes intérieures, je pris le parti — désormais immuable — de briser ma coupe vide, et de mourir tout à fait.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Assurément, vous en êtes le maître... Mais tout cela ne me

dit pas en vertu de quelle fantaisie vous avez choisi la Bretagne pour théâtre de cet événement tragique.

LE COMTE.

Permettez, j'y arrive... La fantaisie n'y fut pour rien. (François a posé sur un guéridon, près de la cheminée, un plateau et des tasses; il sort ensuite.)

MADEMOISELLE DE KERDIC, se levant.

Vous prenez du café, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Volontiers, mademoiselle... (Il s'approche du feu.) Il y a aujourd'hui trois mois et un jour, mademoiselle, j'avais réuni quelques camarades dans un petit salon de restaurant. C'était un dîner d'adieu. Je ne le leur cachai pas. On essaya de combattre mon dessein par divers arguments, plus ou moins spécieux... Mais je vais vous initier, mademoiselle, à des propos de jeunes gens!

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Allez, allez.

LE COMTE.

« Quoi! me dit-on, tu veux mourir! Ta main, ta lèvre, ton cœur, sont-ils donc flétris par la vieillesse? N'y a-t-il plus de fleurs,... n'y a-t-il plus de femmes sur la terre? — Non, il n'y en a plus pour moi, répondis-je... Je ne vois plus, et ne conçois plus même, sous le soleil, une fleur qui puisse attirer ma main,... un amour qui puisse tenter mon cœur. Fleurs et femmes n'ont plus pour moi qu'un seul et même parfum

devenu banal et fastidieux à force d'uniformité... Toutes me paraissent se ressembler entre elles, au point que je les confonds désormais dans une commune indifférence... Bref, il n'y a plus à mes yeux qu'une femme sur la terre... et je ne l'aime pas! »

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Fort gracieux pour nous, tout cela.

LE COMTE.

Je n'avais pas l'honneur de vous connaître, remarquez bien... « Enfin, ajoutai-je, j'en suis là, mes amis: il est donc clair que je ne puis plus vivre. »

MADEMOISELLE DE KERDIC.

C'était clair, en effet, attendu que la vie n'a d'autre fin, évidemment, que de cueillir les fleurs et d'aimer les dames... Un peu de sucre, monsieur de Comminges?... Et, au bout de tout cela, vous ne vous tuâtes point, décidément?

LE COMTE, se récriant vivement, avec beaucoup de sérieux.

Pardon!... c'est-à-dire je demeurai inébranlable dans ma résolution, et je l'aurais exécutée dès le lendemaiu, si cette soirée n'eût eu des suites tout à fait imprévues...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Ah!

LE COMTE.

Dans cette suprême expansion des adieux, j'avais osé confier à mes amis une bizarre pensée qui tourmentait parfois

mon esprit, et qui touchait à la démence... Je songeais souvent, en effet, que j'aurais voulu vivre au temps de ces heureuses superstitions qui permettaient aux hommes l'espoir d'un amour surnaturel,... au temps des dieux et des nymphes,... des génies et des fées. (Il s'exalte.) Je sentais qu'alors je me serais rattaché à l'existence par l'ardente ambition d'une de ces rencontres mystérieuses,... d'une de ces liaisons enchantées qui charmèrent tour à tour les jeunes bergers de la Fable, et les jeunes chasseurs des légendes... Oui,... une fée seule eût été capable encore de me faire espérer, aimer et vivre! Je sentais que mon cœur, assouvi d'amours terrestres, pouvait se ranimer et palpiter encore sous un de ces regards étranges et plus qu'humains, au froissement de ces robes de vapeur, au contact de ces mains immortelles!

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Mais c'est de la folie!

LE COMTE, froidement.

Je vous l'ai dit. — Le lendemain, dans la matinée, comme j'achevais d'écrire mes dernières dispositions, un inconnu remettait chez moi ce billet parfumé. (Il tire de son sein un billet qu'il donne à mademoiselle de Kerdic. — François est rentré en scène, et écoute.)

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Voyons donc. (Elle lit.) « Mortel, tu te crois un fou parmi les sages, et tu es un sage parmi les fous. Entre la terre et le ciel, il est une région intermédiaire, peuplée d'êtres supérieurs à l'homme, inférieurs à la divinité. Je suis un de ces

êtres. Je suis une fée. Tes secrets hommages m'ont touchée. Mon destin m'appelle loin d'ici. Mais, de ce jour en trois mois, à la naissance du crépuscule, trouve-toi seul, si tu en as le courage, dans la vieille forêt armoricaine de Brocelyande, près de la fontaine de Merlin. J'y serai. » (En achevant cette lecture, mademoiselle de Kerdic sourit. François fait entendre un ricanement singulier. Le comte les regarde. Mademoiselle de Kerdic reprend.) Mais c'était une mystification manifeste! (François se retire.)

LE COMTE.

Je n'en doutai pas plus que vous, mademoiselle, et cependant... telle fut la curieuse faiblesse de mon esprit, que j'attendis, et que me voici.

MOISELLE DE KERDIC.

Et êtes-vous venu seul à ce rendez-vous redoutable?

LE COMTE.

C'était mon dessein. Mais un de mes amis, seul confident de ce mystère, le vicomte Hector de Mauléon, mauvaise tête et brave cœur, a voulu m'accompagner jusqu'à la lisière du bois. Il a d'ailleurs à son service un garçon né dans ce pays, qui devait nous tenir lieu de guide et d'interprète, et qui n'a fait que nous impatienter par sa poltronnerie superstitieuse. Je les ai laissés dans ma voiture. Mais, déterminé comme je l'étais à ne sortir en aucun cas de cette forêt, j'ai fait promettre au vicomte de quitter la place après une heure d'attente. Je suppose donc qu'il est déjà loin... Et maintenant, mademoiselle,

me pardonnerez-vous l'importunité ridicule dont je vous ai rendue victime ?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Ainsi, j'avais deviné !... vous m'avez prise pour une fée... Mais, après tout, pourquoi pas ? L'histoire nous dit que les fées se plaisaient à revêtir, dans leurs rencontres amoureuses, un âge et un costume peu avantageux... Vous devez me remercier de vous avoir du moins épargné les haillons...

LE COMTE

Vous allez rire, mademoiselle, mais, en vérité, depuis que je suis chez vous, votre personne, votre langage, si parfaitement inattendus au fond des bois, — certains détails singuliers de votre intérieur, — et enfin je ne sais quel prestige inexplicable dont je me sens comme enveloppé en votre présence,... tout cela m'a fait me demander vingt fois si je n'étais pas dans le domaine de la légende — ou du moins de la vision.

MADEMOISELLE DE KERDIC, avec un sourire équivoque.

Vraiment ! (François entre.)

SCÈNE V.

LES MÊMES FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

On vient en toute hâte chercher mademoiselle de la part du pauvre Kado, ce vieux bûcheron que mademoiselle est allée visiter ce matin... Il est bien mal, mademoiselle !

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Comment, bien mal?

FRANÇOIS.

Il est repris du tremblement, et la tête n'y est plus, à ce que dit sa petite Marie.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Oh! c'est un accès que j'attendais : je vais couper cela.

LE COMTE.

Comment! vous êtes donc médecin, mademoiselle?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Est-ce que les fées n'ont pas été, de tout temps, versées dans la connaissance des simples? — Écoute, François, je te vais donner une potion, avec des instructions par écrit... Tu vas y aller.

FRANÇOIS.

Eh Seigneur! mademoiselle veut donc qu'on m'enterre demain? Je ne ferais pas quinze pas dehors sans être assommé par la grêle ou emporté par l'ouragan... Écoutez donc le vacarme!... de la neige, du vent et du tonnerre tout à la fois... C'est comme qui dirait un bouleversement de la nature.

MADEMOISELLE DE KERDIC, qui est allée à la fenêtre,

Il est certain que le temps ne paraît pas beau... Tu as raison, mon ami,... il ne faut pas que tu sortes... A ton âge, ce ne serait pas prudent... (Elle réfléchit.) J'y enverrais bien la

vieille Marthe, mais elle est trop bête... Je vais y aller, moi, tout bonnement... Vous voudrez bien m'excuser, monsieur de Comminges, n'est-ce pas? (Elle prend, dans un tiroir de sa chiffonnière, une fiole et un papier.)

LE COMTE.

Mais, mademoiselle, ne puis-je vous rendre ce petit service?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Vous? Oh! grand Dieu! (François sort.)

LE COMTE.

Je vous jure que vous m'en rendrez un véritable à moi-même, en me fournissant une occasion de vous être agréable; car je succombe sous le poids de ma reconnaissance... Voyons, est-il donc si difficile d'administrer cette potion?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Vous y tenez? sérieusement?

LE COMTE.

Je vous l'atteste.

MADEMOISELLE DE KERDIC, après un peu d'hésitation.

Eh bien, soit! — Rien n'est plus facile. Voici la potion (Elle lui donne la fiole et le papier.), et voici la manière de s'en servir. Malheureusement, aucun de ces pauvres gens ne sait lire. Vous leur expliquerez ce qu'il y a à faire. — François va vous conduire jusqu'à la petite porte de mon jardin; vous trouverez là un sentier qui vous mènera directement à la chaumièe dur

malade : c'est un bûcheron nommé Kado ; il n'y a pas de fée sans bûcheron, vous savez!... François!... Eh bien, où est-il?

FRANÇOIS, rentrant avec une lanterne allumée et un grand manteau.

Tenez, monsieur,... prenez ça, — ou jamais vous ne vous en tirerez vivant...

LE COMTE.

Merci bien, mon bonhomme. (Il prend la lanterne et se couvre du grand manteau.) (A part, se voyant dans la glace.) Me voilà bien équipé,... je ressemble à Diogène... Allons, partons!

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Vous reviendrez ?

FRANÇOIS.

Parbleu! ne faut-il pas qu'il rapporte notre manteau et notre lanterne?

LE COMTE.

Oui, certainement,... je reviendrai vous faire mes adieux. (Il sort avec François par la petite porte qui s'ouvre à gauche du buffet.

SCÈNE VI.

MADEMOISELLE DE KERDIC, seule un instant; puis HECTOR DE MAULÉON, YVONNET, FRANÇOIS.

MADEMOISELLE DE KERDIC, pensive.

Il faudrait être, je le crains, plus qu'une fée... Il faudrait être un ange même du Seigneur pour retirer un homme d'un

si profond abîme... (On entend des coups violents frappés du dehors contre la porte de la maison.) Quel est ce bruit? (Les coups se répètent.) C'est à ma porte! Qui peut venir à cette heure? (Elle a entr'ouvert la grande porte du fond et prête l'oreille; on entend des bruits de voix.) Le vicomte de Mauléon!... Ah! cet ami dont il me parlait... Faites monter, Marthe. (Elle prend un ouvrage de tapisserie et s'assoit. Entre Hector, suivi d'Yvonnet; Hector est en costume de chasse et porte deux pistolets passés dans sa ceinture; Yvonnet se tient un peu en arrière et paraît intimidé : tous deux promènent un regard curieux autour du salon; mademoiselle de Kerdic, qui s'est levée pour rendre à Hector son salut, reste debout et continue de travailler à sa tapisserie, tout en parlant.)

HECTOR.

Madame, je suis un peu confus de forcer votre porte; mais un devoir impérieux m'y a contraint. — Madame, je me nomme...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Le vicomte Hector de Mauléon, je pense?

YVONNET, qui se trouble de plus en plus, le tirant par la manche.

Elle sait votre nom, monsieur!

HECTOR.

Oui, madame, je me nomme Hector, et j'ai le malheur, je vous en demande pardon, de rappeler par les côtés les plus fâcheux de son caractère mon illustre et bouillant homonyme.

MADEMOISELLE DE KERDIC, gravement.

Le fils de Priam? — Jeune homme un peu emporté, mais au fond excellent.

HECTOR.

Vous l'avez peut-être connu, madame?

MADEMOISELLE DE KERDIC

Peut-être.

HECTOR.

En ce cas, madame, il y a fort à parier que vous n'ignorez pas le genre d'intérêt qui m'amène ici?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Fort possible, en effet.

HECTOR.

Quoi qu'il en soit, je vais vous le dire.

YVONNET, à demi-voix.

C'est bien inutile, allez, monsieur.

HECTOR.

Veux-tu te taire, toi!

YVONNET.

Vous n'en serez pas le bon marchand, monsieur, croyez-moi. Je suis bas Breton de naissance, et je suis ferré à glace sur ces histoires-là... Monsieur, je vous en prie, la, raisonnons un peu ensemble... Je ne manque pas d'instruction, monsieur, tel que vous me voyez, et, si ce n'est la lecture et l'écriture à quoi je n'ai jamais pu mordre...

HECTOR.

Animal

YVONNET.

Sérieusement, monsieur, en conscience, j'ai remarqué une chose très-importante. (Il le tire un peu à l'écart.) Monsieur, il y a deux espèces de phénomènes dans la nature, ceux qui sont naturels — et ceux qui ne sont pas naturels. (Impatience d'Hector.) Eh bien, monsieur, tout ce que nous voyons ce soir n'est pas naturel. Cette sombre forêt, cette tempête effroyable, cette maison isolée, cette dame majestueuse qui fait tranquillement de la tapisserie, — tenez, regardez comme ses yeux brillent, monsieur... A son âge, est-ce naturel, je vous le demande?... d'où je conclus...

HECTOR.

Si tu ajoutes un mot, je te vais jeter par la fenêtre, et ce sera un phénomène naturel, celui-là. — Veuillez m'excuser, madame; je reprends... Un ami à moi, le meilleur de mes amis...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

M. Henri de Comminges?

HECTOR.

Oui, madame. (Sur ces entrefaites, François est rentré sans bruit par la petite porte du fond et est venu se placer discrètement à côte d'Yvonnet.)

YVONNET, l'apercevant.

Monsieur,... monsieur,... regardez celui-là... Si ce n'est pas le vieux Merlin en personne, que je meure!... Croyez-moi, mon-

sieur, je suis bas Breton de naissance, je vous en donne ma parole d'honneur... Remarquez, monsieur, qu'il a toutes ses dents... A son âge, ça n'est pas...

HECTOR.

Morbleu! drôle, te tairas-tu! Va-t'en, si tu as peur!

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Rassurez-vous, mon ami; ne voyez-vous pas que votre maître porte tout un arsenal à sa ceinture?... Et à ce propos, monsieur de Mauléon, — daignez excuser une provinciale peu au fait du bel usage, mais est-ce là le costume adopté maintenant à Paris pour emporter d'assaut les boudoirs et les cœurs? C'est commode;... cela simplifie les procédés...

FRANÇOIS, de sa voix décrépite.

Eh! eh! c'est cavalier! (Il remonte un peu le théâtre. Hector les regarde avec surprise.)

YVONNET.

Ils se moquent des armes à feu, monsieur... Je les connais, vous dis-je... Je suis né, moi, dans le pays des sorciers et des fées.

FRANÇOIS, au fond, d'une voix mâle, en pliant une serviette.

Vous y êtes.

HECTOR, se retournant vivement.

Qui a parlé? (Mademoiselle de Kerdic travaille tranquillement.)

YVONNET.

Monsieur, allons-nous-en, — ou ma tête va en craquer.

HECTOR, s'échauffant.

Stupide poltron! — Je ne serai point dupe, madame, de puériles jongleries. Je ne partirai pas sans avoir revu sain et sauf un ami qui m'est cher... Je sais qu'il est entré dans cette maison il y a plus d'une heure...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Et vous a-t-il chargé de l'y venir réclamer? S'il a trouvé ici le personnage mystérieux qu'il espérait rencontrer, pensez-vous qu'il vous sache gré de le troubler dans sa bonne fortune?

HECTOR.

Le personnage mystérieux?... Eh! madame, je ne crois ni aux fées, ni aux esprits, ni aux tables tournantes, je vous en avertis : il n'y a pas de fée ici, il y a une intrigue — dangereuse peut-être — et dont j'aurai le secret.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Vous ne croyez pas aux fées, monsieur de Mauléon?... Si, cependant, je vous donnais la preuve irrécusable que vous êtes en présence d'un de ces êtres supérieurs à l'humanité, que diriez-vous?

YVONNET.

La, monsieur! me croirez-vous maintenant? Elle l'avoue,... c'en est une!

HECTOR, le repoussant.

Je dirais, madame, je dirais... Eh! c'est impossible.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

A deux pas d'ici, je vous donne cette preuve. Je l'épargne à ce garçon, qui n'y résisterait pas. (Elle prend un flambeau.) Suivez-moi, si vous l'osez.

YVONNET, s'attachant à son maître.

N'y allez pas, monsieur! sur votre vie en ce monde et sur votre salut en l'autre, n'y allez pas!

HECTOR, après un peu d'hésitation, repoussant violemment Yvonnet.

Je vous suis. (Mademoiselle de Kerdic sort par la porte latérale; Hector la suit.)

SCÈNE VII.

FRANÇOIS, YVONNET.

YVONNET.

Saints du ciel! — Il me laisse seul avec Merlin! (Il regarde François du coin de l'œil.)

FRANÇOIS.

Eh! eh! jeune homme!

YVONNET, gracieusement.

Monsieur,... monseigneur... (A part.) Il va me changer en quelque espèce de bête.

FRANÇOIS.

Approche. (Yvonnet s'approche à regret. François le regarde en souriant;

il rit niaisement de son côté, pour lui complaire. Le vieillard lui donne une légère tape sur la joue.)

YVONNET, portant la main à sa joue.

Bon! me voilà ensorcelé de cette joue-là!

FRANÇOIS.

Comment t'appelles-tu?

YVONNET.

Yvonnet, monseigneur.

FRANÇOIS.

Eh bien, mon petit Yvonnet...

YVONNET, fort troublé.

Il sait mon nom!... Ils savent tout, ces êtres-là!

FRANÇOIS.

Veux-tu me faire un plaisir?

YVONNET.

Certainement, monseigneur... (A part.) Il va me demander quelque chose d'horrible. Mon âme va y passer.

FRANÇOIS, montrant la table couverte des débris du dîner.

Prends cette table, et porte-la de l'autre côté.

YVONNET.

Oui, monseigneur, (A part.) C'est une table magique... Gare!

(Il prend la table avec inquiétude ; François ouvre les deux battants de la porte du fond ; Yvonnet dépose la table au dehors, et revient.)

FRANÇOIS.

Et maintenant, Yvonnet !...

YVONNET.

Monseigneur ? (A part.) Aïe ! voilà le paquet.

FRANÇOIS, lui montrant une chaise.

Assieds-toi là, et repose-toi. (Yvonnet obéit avec anxiété. François le regarde gravement. Yvonnet est fasciné. Silence. Tableau. — Puis la porte latérale s'ouvre : Hector paraît, précédant, le flambeau à la main, et avec l'air du plus profond respect, mademoiselle Aurore de Kerdic.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MADEMOISELLE DE KERDIC, HECTOR.

YVONNET, se levant.

Ah ! le voilà maté, l'homme terrible ! (S'approchant du vicomte.) Eh bien, monsieur, vous en tenez, cette fois... Quand je vous le disais !... je suis bas Breton... Et si vous saviez comme Merlin m'a traité... Ah ! monsieur !... quel indigne vieillard !

HECTOR, sèchement.

Tais-toi. (Il prend son manteau dans un coin, et avançant gravement vers mademoiselle de Kerdic, il lui fait un profond salut ; puis il accomplit avec la même gravité la même cérémonie vis-à-vis de François : Yvonnet le suit pas à pas,

imitant après lui chacun de ses mouvements; après quoi, tous deux sortent par le fond, Yvonnet trottinant derrière son maître, et se retournant pour saluer encore. — Mademoiselle de Kerdic et François se regardent en riant.)

SCÈNE IX.

MADEMOISELLE DE KERDIC, FRANÇOIS, puis LE COMTE.

MADEMOISELLE DE KERDIC, qui est près de la petite porte du fond, prêtant l'oreille.

C'est lui!... Il était temps. (Le comte, sa lanterne à la main, et couvert du manteau tout mouillé par la neige, entre par le fond à droite.) Ah! mon Dieu! comme vous voilà fait! Vous avez l'air d'une cascade! (Elle l'aide à se débarrasser.) Chauffez-vous vite!

LE COMTE.

Ouf! j'en ai besoin (Il s'adosse à la cheminée.) Je vous dirai, mademoiselle, que j'ai laissé notre malade en train de s'endormir très-gentiment.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Ah! tant mieux! merci bien. Il y a en vous de bons restes, allons.

FRANÇOIS. Il jette du bois au feu, et se dirige vers le fond, emportant la lanterne et le manteau : près de sortir, il se retourne.

Eh! eh! soyez sages, jeunes gens. (Il sort.)

SCÈNE X.

LE COMTE, MADEMOISELLE DE KERDIC.

LE COMTE.

Vous êtes gardée là par un vrai dragon, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE KERDIC, riant.

Son service, à ce titre, comme à tous les autres, n'est pas fatigant. Les trésors de mon âge se gardent tout seuls.

LE COMTE.

Cela prouve que les gens de goût sont rares en ce pays.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

N'allez-vous pas essayer de me faire croire, par hasard, qu'on pourrait être amoureux de moi?

LE COMTE.

Ma foi!... Vous devez avoir été bien jolie!

MADEMOISELLE DE KERDIC, prenant sa tapisserie.

Oui,... du temps que la reine Berthe filait... Vous ne vous asseyez pas? (Elle s'assoit.)

LE COMTE.

Non... (Il soupire.) Il est réellement impossible que j'abuse plus longtemps de votre hospitalité... (Il passe la main sur son front qui s'est assombri, et quitte la cheminée.) Allons!

MADEMOISELLE DE KERDIC, qui suit d'un regard d'angoisse tous les mouvements du comte.

Et... où allez-vous?...

LE COMTE.

Je... je ne sais trop;... mais ne craignez pas que j'attache au pays que vous habitez quelque souvenir affligeant,... ne le craignez pas..

MADEMOISELLE DE KERDIC, d'une voix basse.

Merci.

LE COMTE. Il va prendre son chapeau et sa canne; comme il passe près du piano, il dit en affectant l'insouciance.

Est-ce que vous touchez du piano?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Un peu.

LE COMTE, s'inclinant.

On n'est point parfait. (Il prend son paletot sur une chaise; puis, se rapprochant de mademoiselle de Kerdic, qui s'est levée et qui le regarde avec curiosité, il lui baise la main.) Mademoiselle, soyez heureuse : personne ne le mérite mieux que vous... (Après une pause d'un silence pénible.) M'est-il permis de vous charger d'une mission?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Oui : quoi?

LE COMTE.

(Il prend une plume sur le guéridon, arrache une page de son portefeuille, et écrit quelques lignes.) J'ai été témoin dans cette chaumière d'une

scène dont je n'avais pas l'idée... Une pauvre famille,... des petits enfants,... sans pain, sans feu,... grelottant et pleurant autour du grabat d'un moribond... — Je leur laisse ma fortune. — Tenez. Veillez à cela.

MADEMOISELLE DE KERDIC, faisant un pas vers lui, et parlant avec une dignité émue et simple.

Voulez-vous donc que ces enfants oublient leur mère? qu'ils deviennent étrangers à tous les grands devoirs et à toutes les saintes vérités de la vie... qu'ils finissent comme vous allez finir?... Ah! ne touchez pas à leur misère, monsieur : elle vaut mieux que la vôtre!

LE COMTE, incertain.

Mademoiselle!...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Pardon, monsieur, si j'ai cru longtemps que j'étais de votre part l'objet d'une indiscrète raillerie... Et maintenant encore,... oui,... maintenant encore;... je doute!... est-ce vrai?... est-ce sérieux?... La vie d'un homme,... l'âme d'un homme,... est-elle sincèrement à vos yeux une chose si petite et si légère, qu'elle tienne tout entière dans un boudoir,... et qu'elle n'ait hors de là ni joies à attendre, ni devoirs à pratiquer? Ce mot même de l'existence,... est-il écrit sur une seule page de la vôtre?... Avez-vous jamais fait à quelqu'un au monde le sacrifice d'un de vos plaisirs, d'un de vos caprices? Êtes-vous jamais sorti pour personne du cercle étroit et glacé de votre frivole égoïsme?... Non! pour personne! pas même pour votre pauvre mère!

LE COMTE.

Mademoiselle!...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Vous ne pouvez vivre... parce qu'il n'y a plus de femme sur la terre que vous puissiez aimer... Et n'y a-t-il plus, dites-moi, d'infortunés que vous puissiez secourir,... de larmes que vous puissiez sécher, ou qui vous puissent bénir?... Vous demandez à la vie des enchantements inconnus, monsieur... Ah! elle vous en garde plus d'un, je vous assure... Elle vous garde, vous le pressentez déjà, la douce magie du devoir accompli,... le charme secret des services rendus,... la paix profonde de l'âme après la journée bien remplie,... et le sommeil heureux qui suit le sacrifice... Essayez de ces plaisirs, et, si la vie alors vous semble vide et sans saveur, rejetez, comme un reproche, vers le ciel, votre coupe brisée,... je vous le permets... Pardon encore, monsieur... (Sa voix s'émeut de plus en plus.) Mais je vous parle, n'en doutez pas, comme vous eût parlé celle que vous regrettez, si vous aviez pu consoler son dernier regard... et recevoir son dernier baiser!...

LE COMTE, la tête penchée, d'une voix sourde et troublée.

Oui... Je crois... il est possible que j'aie mal pris la vie..., mais il est trop tard,... le mal est trop invétéré... Merci, mais adieu...

MADEMOISELLE DE KERDIC, avec une sorte de gaieté fébrile.

Soit!... mais du moins rendez-moi encore un service, monsieur de Comminges.

LE COMTE.

De grand cœur, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Tenez-moi ma laine,... voulez-vous? (Le comte fait un geste poli; elle lui passe son écheveau autour des mains, et s'assoit : le comte s'assoit à moitié sur le bord d'un fauteuil : pendant qu'elle dévide sa laine, on entend au dehors dans la campagne l'air d'une ballade [1].

LE COMTE.

Est-ce que c'est un air breton, ceci?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Oui, c'est l'air de la ballade de Roger Beaumanoir.

LE COMTE.

C'est joli. Cela me rappelle un chant de l'Auvergne... Y a-t-il des paroles sur cet air-là?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Oui : il est même question de fées dedans, vous qui les aimez.

LE COMTE.

Vous seriez bien aimable de me les dire.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Ce serait donc pour achever de vous endormir, car vous sommeillez à moitié.

LE COMTE.
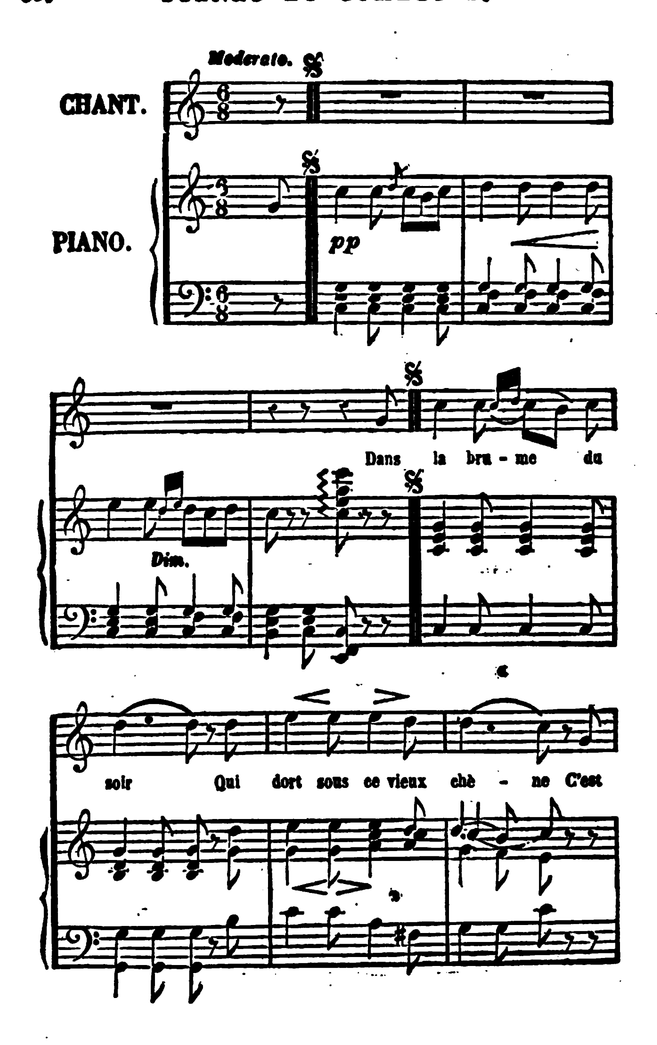
Non pas, je vous jure... C'est un peu de fatigue seulement.
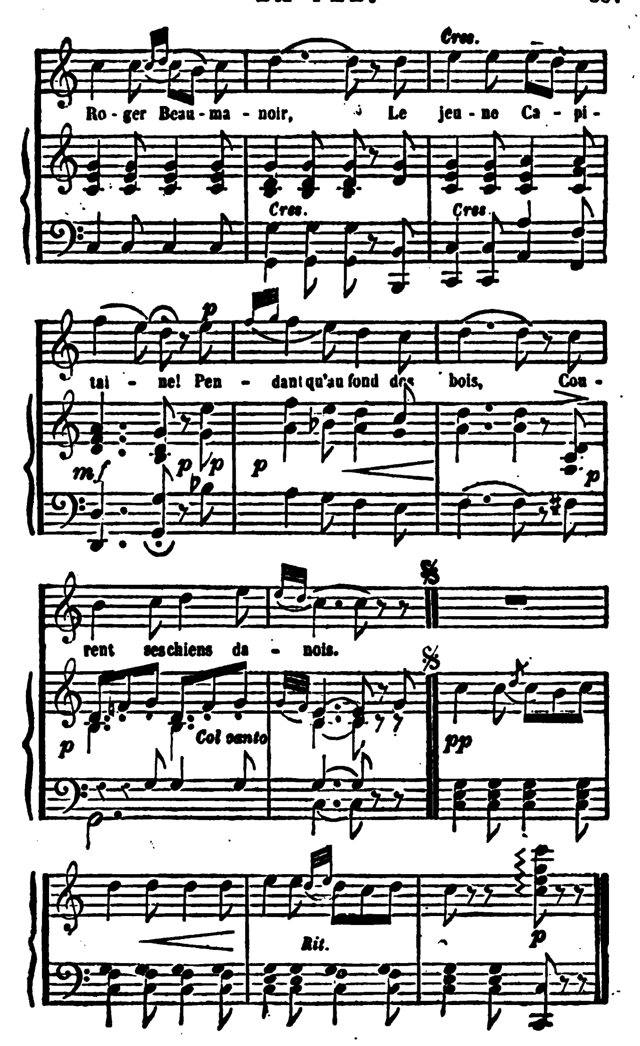
MADEMOISELLE DE KERDIC.

Si fait... Et remarquez en passant qu'une seule soirée consacrée à la complaisance et à la charité vous a déjà rendu l'appétit et le sommeil, en attendant mieux... Laissez-vous faire, allez,... cela vous détendra... Voyons,... je vais vous aider.

L'orchestre prélude.

1. Cet air doit être exécuté sur un hautbois, pour imiter, en l'idéalisant, la cornemuse bretonne, — le *biniou*.


Moderato.
CHANT.
PIANO.
pp
Dim.
Dans la bru - me du
soir Qui dort sous ce vieux chè - ne C'est


Cres.
Ro - ger Beau - ma - noir, Le jeu - ne Ca - pi -
Cres.
Cres.
p
tai - ne! Pen - dant qu'au fond des bois, Con -
mf
p
p
p
p
rent ses chiens da - nois.
p
Col canto
pp
Rit.
p

Mademoiselle de Kerdic chante, avec un accompagnement très-doux de l'orchestre, les paroles de la ballade.

BALLADE.

I

Dans la brume du soir,
Qui dort sous ce vieux chêne?
C'est Roger Beaumanoir,
Le jeune capitaine...
Pendant qu'au fond des bois
Courent ses chiens danois.

L'orchestre reprend la ritournelle de l'air.

LE COMTE, à demi-voix.

Encore, je vous en prie. (Il s'endort peu à peu.)

MADEMOISELLE DE KERDIC.

II

Il effeuille, en rêvant,
Dans la verte fontaine,
Il effeuille, en rêvant,
Des fleurs de marjolaine...
Pendant qu'au fond des bois
Courent ses chiens danois.

Le comte est endormi; mademoiselle de Kerdic se lève doucement, et le regarde, penchée sur lui; puis elle reprend d'une voix de plus en plus faible.

III

« O mon jeune amoureux,
Des fleurs que ta main sème,
Dit la fée aux yeux bleus

Je tresse un diadème...
Pendant qu'au fond des bois
Courent tes chiens danois. »

LE COMTE, s'éveillant comme en sursaut.

Ah! où suis-je donc?... (Il se lève étonné.) J'ai rêvé... C'était bien vous que je voyais cependant... (Il la regarde avec surprise : mademoiselle de Kerdic semble avoir rajeuni; ses rides s'effacent; ses cheveux sont presque noirs.) C'est extraordinaire!

MADEMOISELLE DE KERDIC, souriant.

Qu'y a-t-il donc?

LE COMTE.

Vous n'avez plus vos soixante ans!

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Bah! vous me voyez à travers les derniers rayons de votre rêve...

LE COMTE.

Cela se peut,... cela doit être.... et cependant je jurerais que vous êtes plus jeune de vingt années...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Eh bien, qu'y aurait-il à cela de surprenant, monsieur de Comminges? Les annales de la féerie ne sont-elles point remplies de pareilles aventures?... Je me flatte que vous avez conçu pour moi un peu d'affection... Vous savez qu'il a suffi en tout temps de l'amour intrépide d'un jeune chevalier pour rompre le charme qui voilait la beauté de la fée sous les rides

de la vieille décrépite... Vous n'en êtes encore malheureusement qu'à l'affection,... et c'est pourquoi je n'ai rajeuni qu'à moitié... Peut-être un sentiment plus vif amènerait une métamorphose plus complète.

LE COMTE.

Qu'à cela ne tienne!... aussi bien cet étrange aveu brûle mes lèvres... Qui que vous soyez, mademoiselle, et il y a des instants où ma tête s'égare à sonder ce mystère!... qui que vous soyez, je n'ose dire que je vous aime :... c'est un mot que j'ai trop profané!... mais jamais femme ne m'inspira rien qui approche du respect profond... et passionné dont votre présence, dont votre langage, dont votre regard me pénètrent!... Je ne vous aime pas,... je suis près de vous adorer!... oui,... pour cette seule soirée de simplicité, de calme, de vérité que je vous ai due,... pour ce doux attendrissement dont vous avez rafraîchi mes yeux,... je voudrais vous dévouer toute mon âme retrouvée!... je voudrais,... si ce n'était pas de l'égoïsme encore,... enchaîner à jamais ma vie à vos côtés!... non,... à vos pieds!

MADEMOISELLE DE KERDIC, avec émotion et dignité, le regardant en face.

Est-ce vrai, monsieur de Comminges?

LE COMTE.

Sur mon honneur, c'est la vérité.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Eh bien,... (Elle le regarde avec une sérénité souriante.) Eh bien...

je sens que le charme fatal est rompu au dedans de moi; mais j'ai oublié les paroles sacramentelles qui doivent rendre le miracle visible aux yeux de tous... Il faut que je consulte mon grimoire... (Elle lui sourit encore et disparaît par la porte latérale.)

SCÈNE XI.

LE COMTE, seul; puis FRANÇOIS.

LE COMTE, stupéfait.

Quelle est cette femme? — Mon cerveau est troublé... J'ai eu trop de fatigues,... trop d'émotions,... je suis halluciné,... je suis visionnaire... Voyons, essayons de penser un peu de sang-froid. — Il y a quelque supercherie... Mais non! une telle femme ne peut être une aventurière,... une intrigante... Cela est plus absurde à supposer que tout le reste... Mais, au fait, il n'y a ici de miracle que dans ma pauvre tête... Ce prétendu rajeunissement n'est qu'une illusion de mon demi-sommeil... Elle-même me le disait, c'est simplement une bonne vieille qui, me voyant malheureux, a eu pitié de moi, et qui essaye de me guérir en caressant ma folie. (Entre François: il se tient droit; il a l'œil vif, le teint frais, ses cheveux grisonnent à peine.)

FRANÇOIS, d'une voix mâle.

Monsieur, votre serviteur.

LE COMTE.

Qu'est-ce que c'est?... Qui es-tu?

FRANÇOIS.

Je viens offrir mes remercîments à M. le comte. Je suis le vieux François. J'étais captif sous le même charme que ma maîtresse, et j'en ai été délivré en même temps qu'elle. J'ai encore cinquante ans, monsieur le comte; mais, quand vous aurez épousé mademoiselle, j'espère bien n'en avoir plus que trente.

LE COMTE.

Ah çà!... où diable suis-je ici? (Il s'approche.) C'est bien le même visage... Mais ceci dépasse ma crédulité... Voyons, mon ami, tu te moques de moi; mais je te le pardonne, et je fais plus, je t'enrichis, si tu m'apprends sans une minute de délai le mot d'une énigme — où mon esprit se perd, j'en conviens.

FRANÇOIS.

Monsieur, vous êtes trop initié aux mœurs de notre race pour que j'aie rien à vous apprendre. Je suis un pauvre diable de génie subalterne enchanté jadis par le pouvoir de Merlin aux côtés de la noble fée, ma maîtresse. Nous attendions dans cette forêt, depuis un siècle entier, la venue d'un jeune gentilhomme assez délicat pour préférer les solides qualités de l'âme aux grâces d'une beauté périssable : voilà pourquoi je vous ai accueilli tantôt avec une joie mal dissimulée, pressentant en vous un libérateur; voilà pourquoi je viens vous offrir l'hommage de ma reconnaissance, ayant compris tout à l'heure, au changement agréable qui s'opérait en ma personne, que, grâce à vous, monsieur, les temps étaient accomplis.

LE COMTE.

Tu n'as rien de plus à me dire?

FRANÇOIS.

Rien.

LE COMTE.

Eh bien, que Merlin te vienne en aide! car, de par le ciel, ma patience est à bout!... (Il veut le saisir au collet.)

FRANÇOIS, lui arrêtant le bras d'une puissante étreinte.

Silence!... écoutez!... (L'orchestre joue en sourdine l'air de la ballade. La porte latérale s'ouvre; une lumière éclatante remplit le salon. Le comte se retourne.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MADEMOISELLE DE KERDIC; elle a vingt ans: elle est vêtue de blanc et porte un diadème de fleurs sauvages; elle s'avance lentement, tenant à la main une baguette de fée. Arrivée à quelques pas du comte, elle laisse tomber sa baguette.

MADEMOISELLE DE KERDIC, du ton d'une jeune fille.

Monsieur de Comminges, je dois déposer devant vous les insignes d'un pouvoir qui n'est plus; car ce n'est plus une fée, — hélas! c'est presque une suppliante qui vous parle. — Je suis, monsieur, cette provinciale qu'une amitié trop indulgente avait jugée digne de porter votre nom.

LE COMTE.

Mademoiselle d'Athol!...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Jeanne d'Athol... Oui... Vous me trouverez bien hardie et à peine excusable, monsieur, d'avoir osé, même avec la sanction et la complicité d'un frère... (Elle montre François.), d'avoir osé employer des moyens de théâtre pour obtenir une conversion qui fut le vœu,... la prière,... le dernier ordre d'une mourante...

LE COMTE.

Ma mère!...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Ma tâche serait remplie, monsieur, si je vous avais prouvé que vous vous êtes trompé de chemin, qu'il est une vie plus digne d'un homme et de celui qui la donne, — qu'il est des féeries plus réelles et plus douces que celles où votre imagination vous attirait.. Oui, ma tâche serait remplie... (Avec un accent ému et triste.) et je serais heureuse,... quand même ce moment et celle qui vous le prépara ne devraient être pour votre cœur qu'un rêve oublié demain,... un secret, monsieur, que je laisserais sans crainte à la garde de votre loyauté.

LE COMTE, en extase.

De grâce,... que ce rêve ne finisse jamais! (Il lui prend la main et s'incline jusqu'à terre.)

MADEMOISELLE DE KERDIC, secouant la tête.

N'est-ce pas à la fée encore que cet hommage s'adresse?

LE COMTE.

Non,... c'est à l'ange! (Il pose son front, comme pour cacher son émotion, sur la main de la jeune fille.)

MADEMOISELLE DE KERDIC, à François qui l'interroge du regard.

Il pleure,... il est sauvé! (La musique joue doucement jusqu'à la fin.)

FIN.

TABLE

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny

